

**Brigade
Mondaine [037]
– Sosies sur
mesure**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRESENTE

BRICE
MON

Par Michel Brice

SOSIES
SUR
MESURE

PLON



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°37)

SOSIES SUR MESURE

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

LIBRAIRIE PLON/GECEP, 1982. ISBN : 2-259-00871-2.

QUATRIEME

Marilyn, accroupie devant le bol de riz au lait, attendait...

— Mange ! Aboya l'homme. Tu sais comment. Bras croisés derrière le dos.

Noyée de larmes, elle obéit : ses genoux nus s'enfoncèrent

douloureusement dans le gravier finement concassé.

— C'est très bien Marilyn, répéta l'homme d'une voix douce.

Il lui fallait un sosie, mais un sosie aux ordres.

CHAPITRE PREMIER



— Chante-moi *Petit Papa Noël*, maintenant, allez, chante !

L'ordre avait saisi la fille comme elle revenait du poste de télévision, dont elle avait coupé le son ; c'était ce qu'avait d'abord voulu le client.

— Mais..., hasarda-t-elle, l'air paniqué, je ne sais pas si...

L'homme se mit à ricaner.

— Allons, ne fais pas l'idiot. Tu sais chanter *Petit Papa Noël*.

Elle vacilla un peu sur ses cuissardes de skaï noir. À part cet accoutrement qui lui montait presque jusqu'au pli de l'aîne, faisant gonfler la chair, très blanche, au-dessus du dispositif de serrage à caoutchouc cranté, elle était totalement nue. Très fardée, lèvres enduites au pinceau d'un rouge violent, lourde et épaisse frange noire, à la Jeanne d'Arc, mangeant ses sourcils au-dessus de ses grands yeux en amande de Méditerranéenne.

Dans son dos, sur l'écran de télévision, passait une émission enregistrée au magnétoscope. On y voyait une image, jumelle de la sienne, à part la

nudité. Mireille Mathieu. Un *Numéro Un* de l'hiver précédent, où, juste après Tino Rossi, la chanteuse reprenait, son en moins, le « tube » éternel du Corse le plus célèbre après Napoléon.

— Je ne pourrai jamais..., fit-elle encore sur un ton implorant.

Le client lui attrapa le poignet au vol et la tira à lui, la faisant débouler à quatre pattes dans les coussins du lit bas où il était vautre au milieu du grand salon. Comme tout à l'heure, quand il l'avait « accueillie », c'est-à-dire palpée partout, elle frémit au contact de la main. Celle-ci était moite. Une moiteur froide, qui lui donnait l'impression d'être parcourue par un glaçon collant. Il l'obligea à s'aplatir dans les coussins, face au téléviseur et serpenta pesamment sur elle, l'ouvrant avec ses genoux. Elle serrait les dents pendant qu'il la disposait à sa volonté. Très ouverte des cuisses, cambrée, relevée sur les coudes pour qu'il puisse glisser ses mains sous son buste et manier sa poitrine. Puis elle sentit qu'il entraît dans ses fesses, qu'il essayait du moins. Il était loin d'être prêt et sa pénétration languissait. Il ahanait un peu.

— Chante ! grogna-t-il. Je veux que tu chantes, comme ton image là-bas. Pareil.

Elle avala sa salive et se mit à chanter :

— *Petit Papa Noël...*

Quand tu descendras du ciel...

Elle s'arrêta une seconde et reprit, rattrapant le retard avec l'image :

Avec des jouets par milliers,

N'oublie pas mon petit soulier...

Entre ses fesses, le sexe de l'homme se durcissait. Les yeux rivés à l'écran, elle chantait, attentive à bien être dans le « tempo » de l'image. Et peu à peu, elle reprenait confiance en elle. Deux mains moites malaxaient ses seins, tirant sur les pointes, une bouche aux lèvres dures salivait contre sa nuque, cherchant la peau avec les dents. Deux visages jumeaux se faisaient face, et c'était deux fois Mireille Mathieu. L'une, la vraie, extasiée de ferveur sur l'écran et l'autre, son sosie, tremblante, sourcils en arc, sur le lit où un quinquagénaire gras et froid la fouillait, la tordait, la secouait désormais comme une poupée gonflable dont on ne veut rien d'autre qu'une obéissance absolue.

Elle reprenait la chanson avec une ardeur redoublée et chaque fois qu'elle entonnait de nouveau le début du refrain, c'était comme si son client recevait une dose nouvelle d'aphrodisiaque. Il était devenu énorme mais la douleur s'était vite atténuée. Elle ne comprenait pas très bien pourquoi, mais elle entraît dans le jeu. Elle commençait presque à y prendre plaisir. Ce visage transfiguré par la chanson, devant elle, sur l'écran, elle n'avait jamais autant eu l'impression qu'il lui appartenait en propre. Elle se sentait au bord du délire, sous les coups de boutoir qui la soulevaient, l'abandonnaient, la faisaient progresser sur les coussins rêches où elle s'agrippait à deux mains.

Le salon entier paraissait tourner dans ses rétines. Tout à l'heure, quand elle était entrée ici, après s'être longuement préparée, parfumée et fardée dans une chambre à papier fleuri où le vieux chauve à mains froides l'avait dirigée, elle avait été saisie d'une vague de panique. La glace devant elle lui renvoyait, tellement véridique, l'image de ce que son contrat démoniaque l'obligeait à faire. Plus « Mireille Mathieu » que jamais. Les yeux encore plus en amande, la frange encore plus lourde. Puis elle avait suivi ce long couloir sentant le moisi, tapissé d'un vieux tissu à ramages. Les hauts talons de ses cuissardes se tordaient dans l'épaisseur des tapis superposés, et il y avait eu la grande porte soudain ouverte sur le salon 1900. Comme on était loin des décors ultramodernes où les vedettes ont l'habitude d'évoluer, la nuit, après le spectacle, quand la horde des fans avides d'autographes a été maîtrisée, quand on a enfin échappé à la chaleur surexcitée des scènes et des loges ! Ici, c'était le rétro total. Les murs tapissés de velours à dessins compliqués, les fenêtres à vitraux sombres qui ne laissaient sûrement même pas filtrer la lueur de la lune depuis l'extérieur. Les meubles, chaises, fauteuils, canapés, avaient l'air sortis d'un rêve de décorateur maniaque d'algues sous-marines. Des plantes vertes gigantesques se gonflaient, paraissant vouloir soulever le plafond aux poutres sculptées en écharpes tordues par le vent du nord dans un film d'épouvante. Un feu crépitait, incongru en cette fin d'août chaude et orageuse, dans une énorme cheminée de pierre taillée avec des blasons antiques, flanquée de deux têtes de sangliers empaillées.

Mais dans un angle, face au lit où elle subissait maintenant l'assaut du propriétaire des lieux, un poste de télévision à grand écran, blanc, fonctionnel, simple et banal, lui renvoyait « sa » propre image. Mireille Mathieu chantant *Petit Papa Noël*. Sauf que le son était coupé, et que c'était elle qui chantait.

Avec une voix de fausset, des erreurs dans les notes et le tempo, se trompant de mots. Ridicule dans cette imitation voulue, jusqu'au ridicule.

— Tu es nulle, ma fausse Mireille, grogna le vieux chauve dont les mains redevenaient moites sur ses seins. Tu ne sais pas chanter.

Elle tordit la nuque vers lui, ses yeux s'embuaient. C'était fou ce qu'elle pouvait ressembler à Mireille Mathieu ! Pour le visage, c'était à hurler, le sosie parfait. Absolument. Pour le corps, la ressemblance ne faisait pas de problème : sur quelles photos, sur quels films, un amoureux de Mireille Mathieu aurait-il pu trouver les détails corporels précis dont sa folie aurait exigé la reproduction exacte ? Cependant, le « cahier des charges » avait été simple, au moment de la commande du produit. Une fille jeune à la peau laiteuse, grasse et pleine, avec des cheveux à la Jeanne d'Arc, des yeux en amande, des pommettes saillantes. Pour aboutir, tous les moyens étaient permis. Tous.

Puisqu'on payait pour ça.

— Ça suffit, la comédie minable, grogna le chauve. On remet la musique.

Il tâtonna dans les coussins et trouva vite ce qu'il cherchait. La

télécommande. Il pianota quelques touches de sa main grasse et aussitôt, la voix de la vraie Mireille Mathieu jaillit du haut-parleur incorporé au poste.

Petit Papa Noël

Quand tu descendras du ciel...

La fille était maintenant sur le dos, et son client pouvait enfin savourer tout à loisir, à longues ruées du bassin, le déferlement de sa libido enfin « branchée » selon les règles tordues de ses désirs intimes. Depuis que le déclic libérateur s'était produit, il avait voulu voir, sous lui, le visage modelé à l'imitation parfaite de son fantasme. Il ronronnait tandis que là-bas, le show enregistré sur cassette se poursuivait.

Comme ça, il pouvait comparer. À quelques centimètres de ses yeux, le visage de sa victime renversée dans les coussins, et plus loin, à quelques mètres, le visage de la chanteuse.

Il nageait en plein bonheur : la fille était vraiment réussie. Ressemblant à la perfection à l'idole dont sa folie sexuelle avait fait la maîtresse de ses désirs et de ses rêves. Et puis, elle avait tout juste la chair large et blanche que la chanteuse présentait, il l'aurait juré, quand elle se dévêtait, le soir, avant le bain.

Il riait de temps à autre, attentif à la sueur qui collait la frange au front, dissolvait progressivement le maquillage des paupières. Son rêve... Faire couler le mascara des yeux de Mireille Mathieu, tordre ses sourcils et les commissures de ses lèvres, de douleur et de plaisir mélangés, en la forçant ! Rêve dément et impossible, il ne le savait que trop...

Des mois durant, il avait enregistré des shows de « sa » Mireille, suivi ses tournées, erré autour des studios où elle enregistrerait, soudoyant à prix d'or des intermédiaires pour l'approcher, toujours discret, anonyme, masquant le feu ardent de son regard derrière des lunettes noires. Jamais il n'avait essayé de tenter le moindre « brin de cour ». Hors de question, ça ne l'intéressait pas. Conquérir « réellement » son idole n'était pas dans sa folie. Simplement, il l'avait étudiée et détaillée, notant la moindre de ses particularités. Après, le soir, il avait retranscrit le tout sur un carnet à couverture rouge, et peu à peu le « portrait » s'était tracé. Alors, il s'était mis en chasse d'un sosie. Cela avait pris des mois. Il avait subi beaucoup d'échecs, des refus, des vexations, avant de trouver la filière dans un bar, au hasard d'une conversation. Puis, l'argent avait fait son office... et enfin, ce soir, la récompense : le sosie, en chair et en os, de sa passion impossible.

Le plaisir qu'il devinait bien, à présent, monter chez la fille, était sa vraie victoire, celle du pari qu'il avait fait avec lui-même. Il le savait bien qu'il n'aurait jamais Mireille Mathieu ! Il avait assez travaillé pour réussir à faire fortune pour ne plus nourrir d'illusions sur personne, y compris sur lui-même ! Seulement, ça y était ! Le sosie dont seule la ressemblance quasi parfaite lui permettait de se conduire en homme, lui apportait la véritable

récompense à ses efforts de plusieurs mois : lui, gros, chauve, myope à mourir et avec une transpiration atroce qui lui acidifiait les aisselles, le torse et jusqu'à la paume des mains, réussissait enfin à bien faire l'amour à une fille ! Il parvenait à réaliser son seul délire resté inaccessible jusqu'à ce qu'il découvre l'idée du « sosie de vedette » : faire haleter un être du sexe opposé, et par ses seuls talents. Et malgré son physique ignoble.

À cinquante ans, Constantin Blot, d'une laideur incomparable, n'avait encore jamais fait jouir une femme, et c'était en train d'arriver ! Parce qu'il avait eu l'idée du moyen de vaincre son inhibition. De transférer en réalité, contre espèces sonnantes et trébuchantes, ses rêves de sexualité détournée du côté des vedettes si longtemps bues des yeux à la télévision. Une idée de génie, qui valait bien celle qu'il avait eue, à trente-cinq ans, après les années médiocres d'un salariat morose, quand il s'était aperçu qu'il suffisait d'emprunter pour fonder une affaire, à savoir dans son cas précis, une entreprise de fabrication de WC-toilettes automatiques pour chantiers de construction. Qui avait jamais pensé, avant lui, que les ouvriers des chantiers ont, comme tout être humain, besoin de ce genre d'installations ?

Il avait fait fortune en dix ans, puis il avait cherché, cinq ans durant, à profiter de sa fortune. Pas si simple. Il n'avait ni femme, ni enfants, ni parents connus. Il venait de l'Assistance publique. Seulement voilà : il y avait des années qu'il en pinçait pour Mireille Mathieu, la petite Avignonnaise pauvre devenue vedette, et, un jour, il avait compris que son seul bonheur serait de parvenir à se l'offrir... ou presque.

Modestes origines obligent : l'idée de s'attaquer à la vraie Mireille ne lui était jamais venue. Impossible, le « ver de terre amoureux d'une étoile »... Alors, il avait gambergé.

Et le résultat de ses cogitations était dans ses bras. Maquillage défait, bouche humide, frange collée au front par la sueur. Docile...

— Mireille, Mireille, geignit-il avec une voix d'amoureux transi.

La fille lui sourit. Jouait-elle ou était-elle sincère ? Il n'y pensait pas. Au fond, la seule chose importante était qu'elle avait ces yeux, ces grands yeux en amande qui viraient au vert et vacillaient.

Il lui heurtait le fond du ventre avec des violences de tremblement de terre et quand il se relevait avant de replonger, elle le serrait avec une force de pieuvre attachée à sa proie.

— Ah ! toi, grogna-t-il, tu as le casse-noisettes !

Il se ruait de nouveau et ne se demandait plus si la réalité, c'était le salon et l'écran de télévision ou seulement cette pince de chair qui le happait.

— Tu m'aimes, Mireille ? Dis-moi : « Je suis Mireille, et moi, Mireille, j'aime Constantin. » Répète : « J'aime Constantin. »

La fille se tordait et elle répétait, mécanique comme une poupée qui parle :

— Je suis Mireille, et moi, Mireille, j’aime Constantin.

Elle en rajoutait, elle disait, de sa propre initiative, que jamais avant Constantin, elle, Mireille, n’avait vraiment connu un aussi bon amant, et qu’elle voulait rester avec lui. Elle le suppliait de la garder, et, en même temps, elle levait subitement les cuisses et projetait ses jarrets autour de ses reins pour mieux le faire pénétrer en elle. Alors, lui, qui avait toujours douté de l’âme humaine et flairait partout le calcul et l’intérêt dans les actes d’autrui, finissait par croire à la sincérité de cette fille qui, après tout, avait déjà tant accepté : la ressemblance, l’apprentissage du mimétisme, le maquillage, la coiffure, l’intonation. Même si elle avait loupé la combine côté chanson, elle était parfaite, et il pouvait si bien comprendre qu’il soit difficile d’être parfait !

— Mireille, reprit-il, écoute-la chanter, écoute-la bien.

L’écran était le cadre glorifiant Mireille Mathieu. Entourée de vedettes hommes et femmes, elle dansait une ronde heureuse.

— *Alouette, gentille alouette, je te plumerai...*

Toute la mythologie bien française à destination de l’Amérique y passait, et ici, dans le salon 1900 de cette propriété perdue dans la campagne, loin de Paris, un quinquagénaire tout à fait inoffensif dans la vie courante, bien que sexuellement dingue, se vautrait dans le corps d’un sosie payé et dressé pour satisfaire sa folie.

Et le miracle était que ça marchait ! Impossible de croire à autre chose : la fille transpirait comme lui désormais, collée de son ventre de vingt ans à son vieux ventre de cinquante, et il n’était pas fou de croire que les jeunes ruades étaient sincères.

— Ha !... Ha ! jeta soudain le sosie de la célèbre chanteuse.

Constantin Blot luttait pour ne pas lâcher en même temps qu’elle. Prudent, jouant des reins avec une délicatesse et une science dont il ne se serait jamais cru capable auparavant. Que se passait-il ? Quelle merveille survenait enfin ? Il sentait s’effacer des années de peur, d’angoisse et de timidité malade. Il prenait confiance en lui, et la réalité se pliait à ses désirs. Le sosie de son idole se secouait subitement dans ses bras avec une démenche dans les coups de reins qui n’était pas feinte. Il avait gagné ! Il n’avait pas payé pour rien ! Il tenait sa victoire. La fille prenait du plaisir. Sa « Mireille Mathieu » était heureuse dans ses bras !

Il la souleva à lui, très Don Juan satisfait aux attentions tendres, caressant sa frange, lissant ses tempes, frôlant délicatement ses lèvres élastiques de ses vieilles lèvres émues.

— Ma Mireille, grognait-il, tout doux... Voilà... c’est très bien. Laisse-toi aller.

Les paupières serrées, la fille cherchait à comprendre ce qui lui arrivait. Inimaginable. Elle était heureuse, vraiment, sans tricher. Finie la répulsion envers les mains moites, la laideur du client, l’horreur de la situation. C’était à

n'y rien comprendre. Avant, quand on l'avait « préparée », on lui avait dit : « Obéis, fais ce qu'on te dit. À force d'obéir, tu accepteras. Puis, tout te paraîtra simple. Et tu t'étonneras d'avoir si longtemps douté... » Elle n'avait pas cru, bien sûr. Eh bien, elle avait eu tort : le client aux mains moites était digne d'amour !

Elle rouvrit les yeux et esquissa un sourire.

— Constantin..., murmura-t-elle.

Alors, il tendit la main vers la table basse près d'eux et y prit un petit coffret.

— Tiens, voilà pour ton soulier de Noël.

Elle ouvrit le coffret, intriguée. Dedans, un pendentif en forme de langue sortie de brillants et accrochée à une chaînette d'or.

— C'est pour mettre autour de ta taille. Vas-y, essaye, c'est un cadeau...

Hésitante, elle fit ce qu'il lui disait. Quand elle eut manœuvré le fermoir elle se dressa sur les genoux. La « langue » pendait sur son pubis. Il rit :

— Ça te va très bien, tu sais ?

Tout de suite après, il y eut derrière elle comme une coupure de son. Le « Final » de l'émission s'interrompit net. Suivi d'un cafouillage d'enregistrement de cassette, puis d'une musique nouvelle, lente, et cadencée à la fois, paraissant surgir du fond des âges. La fille se cabra, oreilles tendues. Ce qu'elle entendait maintenant, toujours nue dans ses cuissardes, collée au ventre d'un vieux suintant, c'était un blasphème, vu la tenue et la position dans laquelle elle se trouvait.

— Je connais, balbutia-t-elle, Saint-Benoît-sur-Loire... Le chant grégorien...

Les voix des moines en prière montaient dans le salon où Constantin Blot et le sosie de Mireille Mathieu venaient de faire l'amour. Elle tordit la nuque vers l'arrière et regarda l'écran, exorbitée : vêtus de bure, crâne rasé, les moines chantaient, et elle, elle était en cuissardes, nue, maquillée et coiffée pour satisfaire la folie d'un homme ! Elle se cabra, transformée en serpent.

— Laissez-moi ! hurla-t-elle. C'est fini !

Il fut incapable de la retenir. Elle s'était arrachée à lui avec une force ahurissante et elle se ruait vers la porte, arrachant l'une après l'autre ses cuissardes pour disparaître, totalement nue, dans le couloir.

— Non, geignit-il, qu'est-ce qui se passe ?... Juste au moment où tout allait se résoudre...

Furieusement, il écrasa la télécommande pour stopper l'irruption des moines et de leurs chants religieux sur l'écran. Comme c'était bête ! L'appareil avait dû se dérégler, se brancher subitement sur le programme télévisé le mieux fait pour couper le « charme » ! Une émission sur le chant grégorien ! La malchance type.

Quand il surgit à son tour sur le perron de sa maison, la fille était déjà loin. Il entendait son souffle haletant comme elle manœuvrait la grille et sortait sur la route. Il courut dans la nuit. Des nuages s'étaient amassés, masquant la lueur de la lune. Il se précipitait tellement qu'il rata le bord du trottoir et s'affala sur le macadam, à moitié assommé par le choc.

— Mireille !... pleura-t-il en tendant les mains en avant. Reviens, je t'en supplie !...

Il essaya de se relever, mais le sol se déroba sous ses coudes. Dans sa poitrine, son cœur battait la chamade, l'étourdissement le gagnait. Il se laissa glisser, la tempe à terre, incapable de faire le moindre mouvement et se mit à sangloter en silence.

Germain Neutral écrasa la pédale de frein de sa 2 CV 6, se demandant si le dernier verre bu au bistrot du village avant son retour à la ferme n'avait pas été le verre de trop qui fait passer de la conscience au délire : au milieu de la petite route, une fille nue.

— Hé là ! fit-il en s'extirpant de sa voiture, ça ne va pas ou quoi ?

Mireille sautillait sur le bas-côté du talus comme si l'herbe brûlait ses pieds nus.

— Arrêtez de sauter comme ça ! s'exclama-t-il, vaguement inquiet, repris par des imaginations ancestrales où il s'agissait de sorcières.

Elle se jeta vers lui, seins lourds et blancs tremblotant entre ses bras tendus.

— Je veux Notre-Dame..., balbutia-t-elle, dents claquantes.

Il la reçut contre sa veste de treillis kaki.

Elle ressemblait vraiment à Mireille Mathieu.

— Notre-Dame..., reprit-elle. L'Eglise... La religion...

Il sentit qu'elle s'effondrait.

— OK, je vois...

Il hésita, la détaillant encore.

— Vous vous appelez comment ?

Elle grimaça en détournant la tête sans répondre. Il remit l'interrogatoire à plus tard, conduisit la fille jusqu'à sa 2 CV, ouvrit la portière avant droite et l'enfourna à l'intérieur.

— Vous inquiétez pas, reprit-il une fois revenu au volant, j'ai un ami du côté de Notre-Dame.

Elle se tordit vers lui, renversant son buste et ses épaules comme si elle voulait s'endormir sur ses genoux.

— Je vous en prie, murmura-t-elle, menez-moi là où il y a Notre-Dame...

Il se tortilla pour ôter sa veste de chasse et la couvrit.

— Mais bien sûr, je vais vous y mener. Ne vous affolez pas, je sais où c'est, je vous l'ai dit.

Il démarra, remué. La fille avait posé la tête contre son ventre, et elle feignait doucement. Plus loin, son buste était couvert par la veste de chasse, mais après, c'était la nudité des hanches et des fesses.

« Bon Dieu, se dit-il, si on me voit, on me fiche en taule, ça c'est sûr. Il n'y a qu'un seul endroit où aller. »

Il accéléra brutalement et se concentra sur la route qui luisait dans le maigre pinceau de ses phares.

L'abbé Cordelier renoua frileusement la ceinture de sa robe de chambre et s'avança sur le seuil. L'air froid de la nuit le saisit.

— Germain ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce qui t'amène à cette heure ? Rien de grave au moins ?

L'image de la mère du chef de culture de la ferme de Rastel, à deux kilomètres du village, lui était automatiquement venue à l'esprit : la vieille femme était malade. Le cœur.

Germain Neutral se balançait sur ses jambes. Il n'arrivait pas à se décider.

— Une histoire de fou, mon Père, finit-il par lâcher en se grattant la nuque. Une fille au bord de la route, toute nue, oui, complètement nue. Elle pleurait, elle racontait n'importe quoi. Je n'ai rien pu tirer d'elle autre chose que ces mots : « Notre-Dame... La religion... »

Il montra sa voiture.

— Elle est là-dedans, je lui ai prêté ma veste de chasse.

Il se rapprocha du prêtre.

— Mon Père, dit-il encore, je ne pouvais venir trouver que vous, n'est-ce pas ?

Il n'attendit pas la réponse et, d'une voix sourde, cette fois :

— Vous allez me dire que tout ça m'a tapé sur le système mais je vous jure que je me demande si ce n'est pas Mireille Mathieu en personne !

Le vieux curé remonta lentement ses lunettes cerclées sur son nez.

— Germain, fit-il, tu es sûr que tu n'as pas bu ?

Le cultivateur sursauta, comme piqué au gras des reins.

— Ah ça non ! Venez voir vous-même, aidez-moi à la sortir. Vous allez vous en occuper, hein ?

Le père Cordelier s'avança en claudiquant – vieux souvenir de guerre –

vers la 2 CV. Celle-ci était rangée sous l'ampoule de l'éclairage public. Il se pencha et ouvrit la portière avant gauche. Aussitôt, il sursauta, saisi de la même ahurissante évidence que Germain, tout à l'heure : la fille recroquevillée dans la veste de chasse trop grande pour elle et dont les cuisses blanches tremblaient, c'était, à en jurer, la chanteuse Mireille Mathieu !

— Prends encore un bol de thé, insista le père Cordelier, tu as besoin de te réchauffer l'intérieur aussi.

La fille le fixait comme un animal perdu de terreur. Avec ses grosses chaussettes de laine grise aux pieds, le pantalon et le pull à col roulé du curé, le maquillage outrancier et dégoulinant de son visage était maintenant incongru. Le prêtre la regardait en essayant de ne pas avoir trop l'air de la détailler. Il rameutait dans ses souvenirs les images de la chanteuse, vues dans des magazines ou à la télévision, et plus il avançait dans ses comparaisons, plus il en arrivait à cette certitude, c'était « elle », et pourtant, comment le croire ?

La fille attrapa le bol brûlant et gémit en trempant ses lèvres dans le thé.

— Attends un peu, fit le prêtre, paternel, ça va vite être supportable.

Il avança sa chaise et toussota.

— Bon, maintenant que tu as un peu récupéré, mon petit, tu ne crois pas que le moment est venu de me dire ce qui t'est arrivé ? Si tu veux que je t'aide, il faut que je sache.

Elle fixa le bon gros visage du vieux prêtre. Il était rasé de la veille et vraiment vilain avec ses grosses oreilles rouges, mais il avait un tel air de bonté dans le regard.

— D'abord, murmura-t-il en souriant, comment t'appelles-tu ? Moi, je m'appelle Cordelier, Jean Cordelier, et je suis curé de cette paroisse avec quelques autres dans le voisinage. Et toi, quel est ton nom ?

Elle agrandit encore ses yeux et pour la première fois, il entendit le son de sa voix.

— Si vous croyez, comme je le pense, que je suis Mireille Mathieu, vous vous trompez ! lança-t-elle brutalement.

Il secoua la tête.

— Je n'ai jamais rien pensé de tel, mentit-il.

Elle secoua la tête et la lourde frange noire se balançait.

— Si, comme tous ! Ils disent tous que je suis Mireille Mathieu.

Le prêtre eut envie de lui répondre qu'en tout cas, elle ne faisait rien pour détromper ceux qui la voyaient, mais il se retint. Visiblement, tout le secret du problème se trouvait là, car au son seul de la voix, le père Cordelier avait su que la fille disait vrai : il avait de l'oreille et le timbre de la chanteuse n'avait rien à voir avec celui-ci. Pas la moindre trace d'accent du Midi, ni d'intonation chaude. Une voix banale, un peu aiguë.

— Je ne crois pas, moi, que tu sois Mireille Mathieu, dit-il doucement. Ce que je voudrais, c'est ton nom, ton prénom au moins.

Elle agitait la tête de droite à gauche au-dessus du bol qu'elle tenait à deux mains à ras de son visage. Derrière elle, la cuisinière émaillée ronflait, le père Cordelier l'avait rechargée en bois.

— Je veux me confesser ! lança-t-elle soudain.

Elle avait presque crié.

— Comme tu veux, dit calmement le prêtre. Maintenant ?

Acquiesçant, elle fit mine de se lever pour s'agenouiller à côté de sa chaise.

— Non, dit-il, reste près de la cuisinière, allons, je t'écoute, parle sans crainte.

Le père Cordelier se tournait sur le canapé de son living-room, incapable de trouver le sommeil. Après la confession de l'inconnue – car il ne savait toujours pas sa véritable identité –, il lui avait donné sa chambre, la bordant comme un enfant. Mais les mots et les phrases que « l'enfant » avait prononcés dans sa confession étaient atroces. Il n'avait été question que de turpitudes, de folies sexuelles. La malheureuse avait débité tout un chapelet d'horreurs comme une sorcière crachant des serpents. C'était sans queue ni tête. Impossible de retrouver le fil logique d'une histoire. Rien qui puisse apporter le moindre renseignement précis, permettre de s'orienter sur une voie. Tout ce qu'il y avait de clair, c'est que le sosie de Mireille Mathieu sortait d'un monde ignoble de dépravations pires les unes que les autres.

Plus elle avait parlé, plus le prêtre s'était dit qu'elle était possédée par le démon, que son cas relevait de l'exorcisme. La confession avait duré un bon quart d'heure, débitée d'une voix haletante qui ne marquait aucune pause, puis le flot s'était brusquement détendu, retrouvant presque une fraîcheur adolescente. Tout de suite après, l'inconnue s'était affalée sur elle-même, comme vidée. Il l'avait presque portée jusqu'à la chambre et quand il s'était en allé, sur la pointe des pieds, une respiration calme et lente dans son dos témoignait qu'on s'était déjà endormie.

Mais lui, comment dormir après ce qu'il avait entendu ? Que ferait-il demain ? Evidemment, il faudrait prévenir les gendarmes, mais l'inconnue supporterait-elle de les voir ? N'y aurait-il pas une nouvelle crise ? Il remuait des pensées contradictoires. Et s'il ne prévenait personne ? Tout juste peut-être le docteur Gauthier. C'était un homme de bon conseil, très fin psychologue. Au fond, oui, il tenait peut-être là la solution.

Il eut enfin l'impression que le sommeil voulait bien de lui. Il cessa de remuer sous sa couverture et se mit à respirer à son tour plus doucement.

Dressée sur ses bras, la fille paraissait bloquée, tête tournée vers la fenêtre. Le jour commençait à poindre dehors et, peu à peu, à travers les lattes des volets, une lueur blafarde pénétrait dans sa pièce. Elle observait tout, à

présent. La commode ancienne surtout, avec des piles de chemises et de chaussettes dessus. Une vieille femme, dans le village, devait faire la lessive et le repassage du prêtre et elle était sûrement venue la veille. Un peu plus loin, une armoire à glace de grand magasin, une reproduction de Saint-Pierre-de-Rome, une autre de Lourdes et un Sacré-Cœur dans son sous-verre.

Elle se pencha vers la table de nuit et, sur le marbre gris, elle aperçut le chapelet de buis.

— Ha..., geignit-elle en le saisissant.

Elle le porta sauvagement sur sa poitrine, puis l'embrassa avec furie comme si elle voulait le dévorer. Une minute plus tard, assise en tailleur au milieu de ses draps relevés, elle hoquetait, secouée de sanglots, la croix du chapelet présentée face à elle, à deux mains tendues.

— Jésus, murmura-t-elle, Mon Dieu... Pardonnez-moi. Sainte Vierge, pardonnez-moi.

Elle abandonna le chapelet et se leva. Ses pieds nus glissaient sur les tommettes du sol et, par inadvertance, elle en fit claquer une, disjointe, près de la fenêtre. Elle s'arrêta, l'oreille tendue vers le living-room voisin. Non... le vieux prêtre ne bougeait pas...

Elle ouvrit la fenêtre avec une lenteur de cambrioleur, puis les volets, et se pencha. Dehors, il faisait tout à fait jour, désormais. Le jardin du presbytère s'offrait, dans la rosée matinale, avec son carré de poireaux, ses haricots enroulés autour des bambous, son coin à fleurs et, au fond, sa remise où les outils de jardinage étaient rangés avec la vieille brouette de bois. Au-dessus, trois ruches encore endormies. Il n'y avait pas un bruit, les oiseaux n'avaient pas encore commencé de chanter. On se serait cru au bout du monde, dans un paradis secret où tout était pur et beau.

Elle se pencha un peu. Au-dessous d'elle, quatre ou cinq mètres plus bas, l'allée de pavés de grès longeant la maison.

Elle ferma les yeux et se laissa glisser, tête en avant ; elle tomba comme un drap qu'on a mis à la fenêtre et dont la partie extérieure est plus lourde que celle restée dedans. Mollement, en souplesse, les bras le long du corps.

Le choc de son corps contre les pavés fit comme un craquement de potiche qui se brise. Puis elle s'affala lourdement à l'envers. Elle n'avait pas poussé le moindre cri, et maintenant, du sang commençait à sourdre, imbibant les mèches de la lourde frange. Entre les lèvres charnues, un débris de dent cassée sortait, vite rosi de salive et de sang mélangés.

De son pull relevé, un bout de chaînette dépassait, et, à l'extrémité, la langue d'or sertie de brillants luisait, abandonnée sur un pavé.

Quand le père Cordelier la découvrit, une heure plus tard, elle était déjà cernée par les guêpes qui buvaient goulûment, agglutinées aux narines, à la bouche, aux plaies du crâne, et aussi aux yeux révulsés qui fixaient le néant.

Il se laissa tomber sur les genoux et leva au ciel un regard où les larmes brillaient.

— Dieu, fit-il, accepte-la auprès de toi, c'est une victime. Pardonne-lui !

Il récita, la voix brisée, la prière des morts.

CHAPITRE II



Le rai de lumière progressait lentement sur le plancher de chêne. Avec patience, il avait d'abord exploré le coin d'un vieux tapis effrangé, pour l'abandonner et gagner le centre de la pièce. Là, il avait attrapé une paire de sandales de femme, toutes neuves en joli cuir vert pistache, puis le bas d'une jupe en jean délavé. Les plis avaient longtemps joué dans le soleil venu des volets mal fermés. Puis le lit entier s'était éclairé et la propriétaire des sandales et de la jupe était apparue, nue, blonde et bien en chair, dormant en travers du lit.

Le soleil joua tranquillement avec la fourrure bouclée du pubis, puis la chair élastique du ventre, le nombril, et le torse lentement soulevé au rythme d'une respiration paisible. Ensuite, il parut hésiter, comme surpris de ce qu'il découvrait. Collé dans le creux du cou de la fille, il y avait une bouche d'homme. Dure et charnue à la fois. Les lèvres paraissaient « battre » au rythme de l'artère du cou contre laquelle elles s'appuyaient. Des narines, fines et larges à la fois, une respiration puissante se frayait son chemin et à chaque

expiration, un flot de petits cheveux blonds s'agitaient dans le cou de la fille.

Il était aussi brun qu'elle était blonde et ses courtes boucles noires, à peine grisonnantes aux tempes, se mêlaient dans le sommeil à ses longues boucles soyeuses à elle. Lui aussi était nu et, comme elle encore, il dormait en croix, le bras droit passé sous ses reins. Dans le soleil, leurs deux entrejambes complémentaires s'ouvraient, l'un doux et blanc, très tendu, l'autre brun de peau, noir de fourrure et musclé avec, au milieu, un sexe puissant, délicatement au repos de côté. Ils respiraient d'un même souffle, comme ils avaient haleté ensemble tout à l'heure et, de leurs étreintes longues et répétées, il ne restait que cette bouche d'homme collée au cou d'une fille endormie, la tête tournée encore amoureusement vers l'amant qui avait si bien su l'épuiser.

Boris Corentin, inspecteur principal à la BSP 36, quai des Orfèvres, grogna le premier quand le soleil atteignit leurs visages, rougeoyant par transparence à travers le fin rideau de chair des paupières.

Il se tourna sur le ventre, enfouissant encore plus son menton dans le cou de Roxane. Bien sûr, il se réveillait, mais il gardait encore en lui la puissance pesante de la nuit. Des images le traversaient. La fille, rencontrée à l'*Apocalypse* la veille au soir. Allemande, dansant seule à merveille sur la piste et qu'il avait draguée à la « culture », historique, œuf corse, comme aurait dit son équipier, l'inspecteur Aimé Brichot, Berrichon de naissance et anglomane de cœur. Roxane... Elle avait éclaté de rire quand il lui avait demandé si elle avait divorcé d'Alexandre et se trouvait libre. Alexandre le Grand, bien sûr, dont la seule femme connue, et dûment épousée à Bactriane, dans l'actuel Afghanistan, s'appelait Roxane. À une heure du matin, elle était chez lui, dans son studio de célibataire incorrigible de la rue de Turbigo.

Ils ne s'étaient endormis qu'à quatre heures passées, et Roxane avait conclu avant de sombrer que si Alexandre le Grand, son « mari », était un lion, lui, Boris, en était un autre.

Boris Corentin tourna un œil cerné vers la table de nuit et grimâça. Presque huit heures ! D'ailleurs, il aurait dû s'en douter. Fin août, c'était toujours peu avant huit heures que le soleil, filtré par les volets impossibles à fermer complètement, atteignait le niveau de son oreiller. Il essaya un peu de douter de la double information venue à la fois du réveil à quartz et du soleil. Bientôt huit heures... Pas possible...

Il aurait donné cher pour dormir une heure de plus.

Dix minutes plus tard, quand l'aiguille atteignit les cinq minutes passées huit heures, il s'arracha doucement du cou de Roxane, roula vers la gauche et se reçut sur les talons hors du lit. Il se leva. Athlète nu sans une once de graisse, entretenu par le jogging et le judo. Impossible de croire qu'il était depuis longtemps du mauvais côté des trente ans. Il se dirigea vers la cuisine. Il lui fallait absolument une double dose de café fort.

— On ne t’a jamais dit que tu ressembles à Alain Delon ?

La voix chantante de l’Allemande le bloqua net. Il se retourna. Souriante, dressée sur ses coudes, elle le fixait. Ses seins amples et fermes s’écartaient un peu, elle n’avait même pas refermé ses cuisses.

— Ah ? grogna-t-il, à moitié amusé. Je ne suis pas tellement du genre flatté par les histoires de sosies.

— Si, je t’assure, insista-t-elle, c’est frappant.

Il revint en arrière.

— Dis-moi, tu le connais donc bien ?

Elle rit, jouant des épaules, et du buste tout entier. Ses côtes se soulevaient, dessinant un ventre rond et plat à la fois, et la toison blonde, entre les cuisses, était merveilleuse dans le soleil.

— Mais non, idiot, je ne l’ai vu qu’au cinéma, mais je te jure, vous êtes pareils.

Il se pencha sur elle et s’appuya des deux mains de chaque côté de sa taille.

— Tu ne vois pas la différence ?

Elle souleva les sourcils, intriguée.

— Non, pourquoi ?

Il s’inclina lentement sur elle.

— Parce qu’il y en a une. Delon, lui, il est quelque part que tu serais bien malin de deviner, tandis que moi, je suis ici, et...

Il avançait sa bouche mais ce n’était pas elle qu’elle regardait.

— Alexandre, mon Grand ! murmura-t-elle, ébahie.

Elle battit des mains.

— Mon lion, vite, au travail !

Il s’affala sur elle dans le soleil et ils refirent l’amour longuement, avec ces forces retrouvées du petit matin, quand l’excitation de la nuit ne demande qu’à redémarrer après un peu de sommeil réparateur.

Elle était merveilleuse. Active, si différente de toutes les filles qui se contentent de s’ouvrir comme des grenouilles et attendent qu’on s’occupe d’elles. Elle jouait des hanches, des reins, des cuisses, du torse et de la bouche. Elle le happait, l’avalait, le relâchait, le rattrapait. L’heure tournait et ils oubliaient tout, le soleil qui le faisait transpirer autant que leur gymnastique matinale, leur rendez-vous à chacun, lui à la police, elle chez le couturier où elle était styliste. Ils s’aimaient, attentifs à faire durer le miracle de l’attente de l’explosion commune, sollicitant celle-ci, la repoussant juste à temps, avec des halètements venus du fond de la gorge, plus rauques à chaque fois. Puis le moment venait où il était impossible de « remettre » plus longtemps. Alors, ils s’observaient, décollant une seconde leurs bouches et ils

replongeaient l'un dans l'autre. Pour crier ensemble, tordus, secoués, maltraitant le lit autant qu'eux-mêmes, jusqu'à ce qu'enfin toute folie soit arrachée de leurs ventres et qu'ils s'écartent, à la fois ahuris et heureux, comme étonnés d'être encore là, bien vivants, après tellement de tempête.

— *Mein Gott !* jura-t-elle en souriant, tu es une bête ou quoi ?

Il essuya tendrement la sueur qui lui collait à la peau et les petits cheveux fous des tempes.

— Autant à ton service, Bruneilde.

— Ah non, je m'appelle Roxane !

Il se releva.

— OK, je vais faire le café puisque tu le prends sur ce ton.

Elle le rattrapa sur le seuil de la cuisine.

— Pas confiance, Alex, rit-elle, j'ai ma méthode. On verra pour la tienne avec la deuxième tournée.

— Très bien, Patron, reçu cinq sur cinq. L'hôpital de Versailles, j'y cours... Mais non, Patron, je ne rigole pas, je suis très sérieux. Comment, je devrais déjà être là ?... Patron... Vous oubliez que vous m'avez envoyé en service commandé hier soir à l'Apocalypse !... Vous dites ?... J'en ai profité pour quoi ?... Pour me livrer à des débauches personnelles où le service n'a rien à voir ? Ça, c'est trop fort, j'ai fait le pied de grue jusqu'à la fermeture en attendant votre fameux informateur qui n'est jamais venu... Allô ?... Allô, Patron ?...

Il raccrocha avec une moue triste parfaitement hypocrite.

— Il ne m'a pas cru, hein ? c'est évident.

Roxane enfila l'une après l'autre ses sandales de cuir vert pistache.

— Dis donc, ce n'est pas une nave, ton patron. Il a du flair. Il te connaît bien.

Elle ondula vers lui et l'attrapa avec les bras autour de la nuque.

— Mon salaud, tu en as connu combien avant moi ?

Il gigota, cherchant à se libérer.

— Ça non ! Pas de mariage en vue, ça jamais.

Elle se recula.

— Dis-moi, beau flic, fit-elle avec des sourcils transformés en goupilles de grenades défensives, tu en connais des filles qui veulent se marier et qui vont passer la nuit chez le premier venu !

Il s'arrêta en plein nouage de sa cravate d'alpaga grège, un cadeau d'anniversaire de son équipier, Aimé Brichot.

— Reste correcte, ho ! fit-il.

— Correcte ? Tu aimes les filles correctes, toi ? Tiens, en voilà !

Elle s'était déchaussée du pied droit et courait après lui à travers le studio en le bombardant de tapes musclées partout où elle pouvait l'atteindre. Il la récupéra contre le chambranle de la porte d'entrée et lui coupa le sifflet en lui dévorant les lèvres.

Quand il reprit son souffle, elle riait.

— Tout à fait incorrect, ce baiser, apprécia-t-elle. Où as-tu appris que les femmes adorent qu'on leur fouille le fond de la gorge avec une langue pointue ?

Il se recula.

— Ah non, soupira-t-il, on ne va pas remettre ça...

Elle se frotta contre ses hanches.

— Qui t'a parlé de remettre ça ! Enfin, je veux dire : maintenant.

Elle enfournait son menton dans son cou.

— Est-ce que je t'ai donné mon numéro de téléphone ? marmonna-t-elle.

Il avoua que non. Alors, elle sortit un feutre de son sac, retourna sa cravate et inscrivit dans l'alpage sept chiffres très rapidement.

— Quand tu auras envie de moi, mets ta cravate, Alex. Roxane sera à l'autre bout du fil.

Les chambres d'hôpital se ressemblent toutes aujourd'hui. Que les murs soient blancs, vert clair ou orangé, décorés de vagues « posters », de photos de monuments historiques ou d'affiches de représentations données dans la Maison de la culture locale, elles ont toutes les mêmes lits métalliques posés sur lino de plastique indéfinissable et, rivés derrière la tête du lit, cet incroyable réseau de tubes, de prises, de boutons et de fiches sans lesquels la survie du malade paraît impossible.

Aussi, la chambre où l'homme en blouse blanche venait d'entrer, très professionnel, disposait de tout cet attirail commun à toutes ses semblables. À une différence près : elle n'avait pas de fenêtre, juste un trou d'aération au plafond, à côté de la rampe lumineuse qui l'éclairait.

Face au lit, un poster. Assez cocasse pour une chambre d'hôpital : cette fameuse photo de calendrier pour hommes où Marilyn Monroe avait posé, assise de trois quarts, le bras droit relevé, nue et souriant à l'objectif, à l'époque difficile de ses débuts quand il fallait bien accepter quelques compromis pour s'offrir des hamburgers, une semaine durant, et attirer sur soi l'attention des producteurs influents de Hollywood.

Le médecin alla étudier d'abord la fiche médicale suspendue au pied du

lit. Elle parut le satisfaire. Apparemment, on donnait à l'occupante des lieux les doses exactes de la pharmacopée ordonnée. Il repoussa la fiche dans ses crochets laqués et s'approcha de la tête du lit.

La malade ne portait aucune chemise, aucun pyjama, et elle ne reposait sous aucun drap. Le lit n'en avait pas. Ni de couverture, ni d'oreiller. Rien, tout juste un matelas mince et dur de plastique blanc luisant sous la rampe lumineuse du plafond.

Dessus, une très belle fille, jeune et fraîche, paraissait dormir. Elle était totalement nue et son ventre se creusait au-dessus de la toison blonde au rythme de sa respiration. Il suffisait de jeter un coup d'œil au poster de Marilyn Monroe pour se rendre compte que la malade ressemblait à l'actrice disparue comme une jumelle. Même chair épanouie, mêmes attaches fines, même visage de poupée, mêmes boucles blondes flottantes. La seule différence, c'était les cicatrices, le long des oreilles, et la racine du nez encore un peu meurtrie : les séquelles, toutes provisoires, de l'opération esthétique subie pour parfaire la ressemblance esquissée par la nature.

La fille blonde était en croix sur le matelas de plastique : des liens de cuir lui maintenaient les poignets et les chevilles attachés aux montants du lit.

L'homme en blouse blanche se pencha et, doucement, il se mit à caresser le ventre, l'ouvrant, la pénétrant, cherchant le clitoris. La fille se tordait doucement, soulevant les paupières. Son regard était étrange, absent, comme si elle luttait pour choisir entre la réalité et le rêve dont on la sortait.

Il la caressait avec précaution, guettant l'érection du clitoris, qu'il abandonnait dès qu'il jugeait sa caresse trop avancée. Alors, la fille se tordait et se mettait à geindre. La main de l'homme en blouse blanche reprenait son travail et la fille recommençait à serpenter dans ses liens.

— Très bien, Marilyn, murmura-t-il. Tu es Marilyn, tu es une star. Tous les hommes sont fous de toi.

Elle roulait sur le matelas de plastique, tordant ses liens, grognant de bonheur, cherchant en se cambrant la main qui la fuyait dès qu'elle allait avoir du plaisir.

— Marylin, tous les hommes t'aiment, reprenait l'homme. Mais toi, tu n'en aimes qu'un seul, ton mari. Pierre Antoine. Répète : mon mari, Pierre Antoine... Dis-le : « J'aime Pierre Antoine, mon mari, je n'aime que lui. »

Il avait relevé la main et, sous lui, le ventre se dressait, avide.

— Dis ce que je t'ordonne. Ma main reviendra...

Elle se mordait les lèvres, elle transpirait.

— J'aime..., finit-elle par articuler d'une voix mécanique, j'aime Pierre Antoine, mon mari...

Son sexe happa la main qui redescendait comme une récompense.

— Tu n'aimes que lui...

La main s'était relevée, et le sexe ouvert se tendait comme une bouche avide qui cherche l'air.

— Je n'aime que mon mari... Mon mari... Pierre Antoine... Ah, Pierre... Pierre !...

Elle s'était mise à hurler, yeux hagards, tirant sur ses liens à se casser chevilles et poignets.

Il l'observa, professionnel, tout le temps qu'elle mit à retrouver son calme. Maintenant, elle respirait à petits coups, le visage tourné vers lui.

— Pierre Antoine, Pierre..., répétait-elle mécaniquement, Pierre, mon amour...

Il s'assit au bord du lit et prit le poignet droit entre ses doigts, cherchant le pouls. Attentif, parfait médecin au travail, maintenant.

— Très bien, conclut-il gaiement en se relevant. Marilyn, tu as un cœur de championne !

Il songeait à la masse de drogue qu'on assenait à la fille ligotée. Jeunesse... puissance de santé de la jeunesse... De quoi assommer un bœuf et elle résistait ! Docile comme il fallait, opérée, refaite à l'image de la photo sur le mur, manipulée séance après séance pour lui faire croire réellement qu'elle était la réincarnation de Marilyn Monroe. Mais une Marilyn n'aimant, curieusement, qu'un Français jamais vu, un dénommé Pierre Antoine...

— Bon, fit-il avec un entrain communicatif, tout va très bien. Passons à un autre exercice.

Il lui caressait le front, lissant les mèches blondes coiffées chaque matin par le spécialiste du rez-de-chaussée pour qu'elle ne soit jamais autre chose que Marilyn jusque dans les mèches.

— Tu sais que Pierre Antoine t'a amenée ici, pour que tu apprennes ses désirs, n'est-ce pas ?

Elle se soulevait, visage tendu, yeux vagues vrillés vers lui.

— Oui, balbutia-t-elle, je sais.

Il sourit.

— Regarde sur la table de nuit, le livre d'ordres.

Il désignait du menton un livre à couverture noire, dont il était seul à savoir qu'il ne contenait rien qu'un vieux numéro du *Reader's Digest*.

— Tu te rappelles ? insista-t-il.

La fille fronça les sourcils, fouillant sa mémoire matraquée par les drogues et les longues séances d'hypnose, à raison de deux séances de deux heures par jour, ici même, depuis deux mois, bien avant l'opération esthétique dont elle n'avait jamais eu conscience. Elle était si chargée de calmants que ses douleurs postopératoires ne lui avaient paru être que ce qu'on lui disait : des migraines dues à un abus de chocolats. Ce dont on l'avait punie. En

l'attachant en croix à son lit, justement...

— Ah oui, fit-elle avec effort, le livre d'ordres...

Comme on lui en avait parlé, de ce livre, tout au long des séances étranges où elle devait répondre à un flot de questions, dans la chambre à fleurs d'en bas ! Elle était assise sur un fauteuil crapaud, vêtue en petite fille, avec des socquettes blanches et un nœud dans les cheveux, et à la deuxième séance, on lui avait fait enlever sa culotte avant de s'asseoir, en relevant sa jupe, et elle avait été ahurie de trouver ça normal. Même si elle avait protesté en ruant un peu, avant, quand on l'avait piquée au creux du coude, avec une longue seringue.

— Qu'est-ce que dit le livre d'ordres pour aujourd'hui ? questionna la blouse blanche.

Elle fixa l'homme, angoissée. Il était grand, sec et chauve. Il n'avait l'air ni bon ni méchant, seulement mécanique, comme s'il n'était là que comme un exécutant remplissant une mission.

Des larmes se mirent à perler au pli interne de ses yeux.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle, j'ai oublié...

L'homme en blanc s'assit sur la chaise à tubes à la tête du lit et ouvrit le vieux numéro du *Reader's Digest*. Sous ses yeux, un article racontant comment son auteur avait un jour rencontré l'homme le plus extraordinaire qu'il ait jamais connu : un pêcheur à la truite spécialiste des rivières de seconde catégorie du côté de Mons, Belgique.

— Pour aujourd'hui, fit-il sur un ton de récitant respectueux, Pierre Antoine... Tu te rappelles qui est Pierre Antoine ? Le seul homme que tu aimes, toi, Marilyn Monroe, la star que tous les hommes aiment mais qui n'en aime qu'un seul, Pierre Antoine. Répète : « Pierre Antoine, j'aime Pierre Antoine. »

Elle répétait, extasiée, misérablement vaincue par l'aventure démoniaque où elle avait été saisie, un jour, par hasard. Enlevée comme une mouche qu'on attrape avec du miel...

— Pierre Antoine, mon amour... Mon seul amour...

Le médecin tapota la page ouverte du *Reader's Digest* avec son index.

— Ecoute ! fit-il en haussant le ton, voici les ordres de l'homme que tu aimes par-dessus tout pour aujourd'hui... tu vas les exécuter, sans protester surtout ! Sinon, je le lui dirai. Et il ne t'aimera plus. Il t'abandonnera, tu veux qu'il t'abandonne ?

La fille tirait ses liens, visage ballottant contre le plastique du matelas.

— Non ! cria-t-elle, je l'aime ! Vite, je veux savoir ce qu'il veut !

L'homme en blouse blanche eut un sursaut de conscience.

« Pas possible, pensa-t-il, on fait n'importe quoi des gens. Si les gens savaient... »

Il voyait en imagination tout un arsenal. Des tubes, des seringues, des aérosols spéciaux. Il avait passé ses diplômes de médecin. Il connaissait les moyens de guérir. Mais aussi ceux de rendre fou, et il avait viré de ce côté-là. Du côté des monstres pour qui la science acquise n'est plus qu'un moyen de réduire autrui à l'état d'animal domestique.

— Pierre Antoine n'est pas content de toi pour aujourd'hui, fit-il avec une voix de regret.

Il parut hésiter.

— Non... je crois que je vais tricher, tant pis. Je lui dirai que tu as fait ce qu'il voulait. Après tout, tu es fatiguée, ça restera entre nous.

Il guettait du coin de l'œil le visage de la fille remodelée. C'était étonnant comme elle cicatrisait vite. Dans huit jours, il n'y paraîtrait plus. Elle serait, réellement, physiquement, Marilyn Monrœ, la star morte à Hollywood à une époque où elle n'était, elle, pas encore née...

— Si, dites, insista-t-elle.

— Très bien Marilyn, reprit-il d'une voix douloureusement complice. Alors écoute-moi bien. Pierre Antoine, l'homme que tu aimes, le seul homme que tu aimes, tu entends bien, veut quelque chose de nouveau.

Il s'arrêta, index levé.

— Mais laisse-moi lire le texte exactement.

De la bouche d'aération disposée au plafond, un renouveau d'air frais arrivait, glacial. En bas on avait dû remettre en marche la climatisation en tenant compte de la température extérieure : il faisait très chaud, dehors. Ou bien, l'homme en blanc avait minuté un ordre précis... En tout cas, pour son plaisir à lui, tout fonctionnait de façon idéale : la fille gelait sur son matelas de plastique.

Elle s'était laissé détacher, puis rattacher conformément au livre d'ordres de Pierre Antoine, « le seul homme qu'elle aimait », avec une docilité merveilleuse qui permettrait d'augurer d'une diminution prochaine des doses de neuroleptiques, assénées jusqu'à présent de façon éhontée.

Elle s'était excusée de déraper sur le matelas quand, une fois détachée, le médecin l'avait disposée selon les désirs de Pierre Antoine, chevilles écartelées en travers du lit, cette fois. La gauche à la tête, la droite du côté opposé. C'était dur, cela tirait, mais Pierre Antoine le voulait ainsi. Après, le médecin lui avait retourné les poignets dans le dos et il les avait attachés serrés. À l'envers, de façon à ce qu'elle ne puisse pas descendre les bras le long du dos vers ses fesses. Un vieux truc de sadique, qui évite de relier les poignets au cou, via la nuque, par un collier toujours un peu étrangleur lors des ébats suivants.

Maintenant, elle était disposée comme le livre d'ordres de Pierre Antoine le voulait : écartelée des cuisses, buste pendant à la limite du vide à ras du matelas de plastique, poignets douloureusement tordus dans le dos.

Elle ne protesta pas quand, au bord de ses lèvres, le médecin ouvrit son pantalon, dégageant un membre déjà dressé. Elle comprit ce qu'il fallait faire. Ouvrir la bouche, très grande, ne pas s'affoler de l'énormité de l'objet qui balayait ses lèvres comme à plaisir avant de s'enfourner entre ses dents. Elle s'écarquilla, attentive à ne pas blesser.

Tout de suite, elle eut l'impression que le fond de sa gorge allait exploser comme si un bélier avait décidé de la dévaster. Elle luttait désespérément contre la nausée qui tordait sa gorge, sa trachée, ses poumons, son estomac. Curieusement, ses narines paraissaient s'envahir de l'odeur de la pièce. Ether, alcool, parfum indéfinissable des chambres d'hôpital. Dans son dos, ses bras retournés lui faisaient abominablement mal mais c'était presque délicieux, comme d'avoir les jambes écartelées à l'équerre.

— Pense : c'est Pierre Antoine, répétait l'homme en blouse blanche qui lui forçait la gorge, chaque fois qu'il s'enfonçait en elle.

Et elle pensait « Pierre Antoine... c'est Pierre Antoine... le seul homme que j'aime. »

Elle fut saisie d'une inquiétude subite quand il s'arracha à sa bouche. Quoi ? Avait-elle démérité ? Pourquoi abandonnait-on sa bouche ? Pourquoi faisait-on le tour du lit ?

Elle hurla dans la chambre sans fenêtre parfaitement insonorisée quand l'homme en blouse blanche se mit à la forcer avec une brutalité de bistouri saisi de démence. Des mains chaudes et sèches lui agrippaient la gorge, tirant vers l'arrière à lui casser la nuque, un pieu terrifiant lui labourait les reins, et elle ne pensait qu'une seule chose : « Pierre Antoine » avait voulu ce supplice, qu'il soit remercié, ce qu'il voulait, il fallait le subir, sans comprendre. À quoi cela servait-il de comprendre ? Elle se laissa massacrer avec un bonheur masochiste inouï. Son délire était tel que, lorsque l'homme en blouse blanche eut réussi à vaincre la résistance de ses muscles elle se mit à hurler de plaisir : son clitoris, frotté par le va-et-vient contre le plastique du matelas, avait été saisi d'un accès de bonheur inimaginable.

Elle se secouait, poignets à la limite de la fracture, et elle hurlait comme une démente. Jamais de sa vie elle n'avait connu un bonheur aussi intense. À se dire que rien ne valait d'être vécu à part ça : être forcée, attachée, par un prêtre de son dieu, Pierre Antoine.

Un dieu qu'elle n'avait jamais vu...

La porte s'ouvrit juste en face d'elle et elle n'eut pas la moindre honte. L'inconnu qui entra était vieux, soixante ans au moins, rondouillard et chauve, et il avait l'air vraiment furieux.

Mais pourquoi son apparition faisait-elle se rétracter subitement le pieu de

chair délicieusement enfoncé dans le chemin de ses reins ?

— Venez, vite, fit l'arrivant il y a du nouveau, et c'est inquiétant.

L'homme en blouse blanche se retira de « Marilyn ».

— Vraiment ? fit-il, avec une fausse placidité.

L'autre agita les mains, tapant presque du pied par terre.

— Laissez-la comme ça. De toute façon, c'est excellent pour le dressage. Il faut que je vous parle, c'est sérieux.

L'homme en blouse blanche referma derrière lui la porte du bureau.

— Qu'est-ce qui se passe, Albano ? fit-il. Vous avez l'air bien nerveux ?

Le sexagénaire agita la tête.

— Il y a de quoi ! Le numéro 13 a tenté de se suicider. C'est un vrai miracle, pour elle, pas pour nous, si elle n'est parvenue qu'à se blesser grièvement. Elle est à l'hôpital de Versailles, et il a fallu le hasard pour qu'on le sache. Un de nos infirmiers qui travaille là-bas, Dumas... Il s'est trouvé que la fille a été admise dans son service. Vous parlez s'il l'a reconnue.

« Le numéro 13... Une de mes plus belles réussites... Bon Dieu, on est dans un sale pétrin !

— Est-ce qu'on sait si elle a parlé ? interrogea son vis-à-vis.

— Non, elle est dans le coma, pour l'instant...

Les deux hommes se turent, réfléchissant. C'était la première tuile de leur association. Joseph Albano, chirurgien plastique renommé et Paul Ozeck, médecin radié du Conseil de l'Ordre après une sale histoire. Il était psychiatre et expert en hypnose. Trois de ses patientes l'avaient accusé de les avoir violées sous hypnose. Une belle paire d'acolytes lancés dans une juteuse affaire d'enlèvements de filles et de modelage au désir précis des clients recrutés par l'Agence de Jean-Michel Labayre, le troisième larron.

Le numéro 13, le sosie de Mireille Mathieu s'appelait en réalité Annie Balardi. Elle partait en pèlerinage au Vatican quand les hommes de main de Labayre l'avaient kidnappée : elle avait son billet de train et le programme de son voyage dans les poches de son imperméable. Au naturel, elle ressemblait déjà beaucoup à la chanteuse. Le bistouri d'Albano avait fait le reste pour parfaire la similitude. Puis Ozeck s'était mis au travail : trois mois de dressage hypnotique et aux drogues pour la convaincre qu'elle avait « changé » d'identité. Un détail malheureux avait provoqué un si long délai, jamais nécessité avec les précédentes filles : Annie Balardi, avant d'être enlevée, s'apprêtait à prendre le voile. Elle voulait devenir religieuse, il n'avait pas été facile de lui faire sortir de la tête cette idée saugrenue, interminablement exprimée, avant de passer au conditionnement proprement dit.

— Elle a dû faire une rechute chez Blot, grommela Ozeck, je croyais pourtant qu'elle était bien guérie...

Constantin Blot, le PDG qui avait payé une fortune pour avoir « sa »

Mireille Mathieu en chair et en os... Ozeck s'était méfié de lui : pas assez solide psychologiquement. Il avait dû commettre une erreur, et provoquer l'accès... Il faudrait le joindre et l'interroger.

— Pour l'instant, reprit Albano, je ne vois qu'une seule chose à faire, prévenir Labayre.

Il décrocha son téléphone.

Jean-Michel Labayre releva ses épaules de rugbyman et se passa la main dans son épaisse chevelure à peine grisonnante.

— Appelons Than Shué, laissa-t-il tomber.

Il vira vers les deux médecins.

— Ne faites pas cette tête-là, vous avez très bien compris. Il va se charger de l'affaire. Il s'y connaît. Il n'a pas fait partie pour rien des Services secrets de Saïgon pendant la guerre du Vietnam. Il est méthodique, calme. Il arrangera tout. Une chance, il est à Paris, il suffit de le joindre.

Il ricana.

— Vous voyez une autre solution ? Bon, alors, cessez de remuer de belles pensées humanitaires. Vous voulez qu'on se retrouve au trou tous les trois ?

CHAPITRE III



Boris Corentin referma la porte de la cabine téléphonique derrière lui. De l'autre côté de la vitre, le couloir ripoliné de l'hôpital, section des urgences.

— Allô, monsieur le Divisionnaire ? fit-il après avoir franchi les barrages de secrétaires habituels. Voilà, je viens de voir la fille. Oui, les collègues de Versailles ont eu raison de penser que c'est une affaire pour nous.

À l'autre bout du fil, dans son bureau patronal, au deuxième étage du 36 quai des Orfèvres, le commissaire divisionnaire Charlie Badolini s'examinait les ongles de la main gauche. Nerveux : il avait vraiment les doigts roussis de nicotine. Il faudrait bien un jour ou l'autre qu'il s'arrête vraiment de fumer... Il écrasa sa Celtique à peine entamée dans le cendrier. Petit début de sagesse...

— Elle a parlé ? fit-il, posant la même question que le médecin criminel une demi-heure plus tôt dans sa « clinique ».

— Non, pas encore, dit Corentin. Coma. Elle est très mal en point. Fractures multiples de la boîte crânienne, lésions au niveau des vertèbres lombaires, sans parler du reste, moins sérieux. Je viens de voir l'interne qui l'a examinée, son pronostic est très pessimiste. Il est peu probable qu'elle survive, et si c'était le cas, elle ne reprendrait jamais une vie normale. Un détail intéressant : un examen approfondi a révélé la présence de sperme en elle. Cette fille a été forcée.

Il s'accouda à l'appui de la cabine disposé sous l'appareil à sous.

— Patron, c'est vraiment ahurissant, on dirait Mireille Mathieu. Exactement, à s'y méprendre, et ce n'est pas une ressemblance naturelle, mais au départ, il y avait de ça.

— Au départ ? coupa Charlie Badolini qui contemplait avec concupiscence son mégot mal éteint qui fumaillait dans le cendrier.

— Oui, elle a été opérée. Chirurgie esthétique. Les cicatrices sont à peine visibles, mais l'interne les a vues tout de suite.

— Bon Dieu, grogna Charlie Badolini, ça s'annonce compliqué.

Corentin soupira.

— J'en ai bien l'impression, et il n'y a rien pour l'identifier si elle ne parle pas. Seule chose, peut-être, un bijou, un pendentif en or serti de diamants suspendu à une chaînette passée autour des hanches. Le pendentif représente une langue. Vous voyez le genre ?

À l'autre bout du fil, le chef de la Brigade Mondaine avait oublié son mégot. Repris par l'instinct policier de la chasse.

— Corentin, grogna-t-il, je flaire l'affaire sérieuse. Il y a un réseau là derrière, on va soulever une termitière, j'en mets ma main au feu.

Corentin esquissa un sourire.

— Patron, vous me devancez, c'est bien mon avis aussi. Alors, on fait quoi ?

Il eut l'impression qu'une chaudière en surpression avait remplacé son écouteur.

— Bon Dieu ! hurlait Charlie Badolini, on met le paquet, c'est évident. Rentrez tout de suite, j'envoie les inspecteurs Rabert et Tardet se relayer à Versailles. La fille doit être « suivie » vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Vous, avec l'inspecteur Brichot, vous vous occupez de retrouver l'origine de ce drôle de pendentif. Faites-vous-le confier. C'est capital. Et puis, n'oubliez pas de voir ce curé et ce cultivateur. Ah, autre chose, mais je mets quelqu'un là-dessus. Il faut compiler les photos des filles disparues, on ne sait jamais.

Corentin s'inclina, comme s'il était réellement devant son supérieur hiérarchique.

— À vos ordres, Patron.

Il raccrocha, pour redécrocher aussitôt.

— Allô ? Ah, c'est vous, Jeannette. Ici, Boris, comment va la vie ? Et les jumelles ? Pas trop tristes d'être rentrées de vacances ?

Il écouta affectueusement les nouvelles qu'on lui donnait puis toussota.

— Mémé est encore là ? Ou il est déjà parti au bureau ? Ah bon, il est de permanence ce soir... Passez-le-moi, voulez-vous... Allô, Mémé ? Salut vieux clou, dis-moi, tu aimes Mireille Mathieu ?... Pourquoi je te demande ça ? C'est simple, on va s'occuper d'elle. Enfin, pas tout à fait, mais d'un sosie. Oui, une fille opérée pour lui ressembler comme une sœur jumelle et qu'un curé a recueillie cette nuit, toute nue, avant qu'elle se jette par la fenêtre de son presbytère. Laisse tomber l'affaire Lemoine, on la refilera à une autre équipe. Nous, on part à la recherche d'un fabricant de bijoux érotiques. Le temps que j'arrive, ramasse le maximum d'informateurs sur ça. Il nous faut des adresses, le maximum d'adresses.

Il se passa la main dans les cheveux.

— Mémé, soupira-t-il, on a du pain sur la planche, je le sens gros comme une maison : ça va être un « saucisson ».

L'infirmière tendit le pendentif.

— Etrange, non ? fit-elle, vaguement gênée.

Boris Corentin sourit.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Elle le regarda enfouir le bijou et sa chaînette dans sa poche. Visiblement, il était loin de lui être indifférent. De son côté, il l'avait repérée dès l'entrée dans le bureau, longue et fine, ravissante dans sa blouse blanche nouée serré à

la taille, et avec de superbes cheveux blonds flottants autour de son visage.

— C'est un bon hôpital, n'est-ce pas ? fit-il gaiement. Enfin, je veux dire : au point de vue de l'atmosphère du service, tout le monde a l'air sympa.

Elle le fixait, silencieuse.

— Assez, oui, fit-elle avec une moue en enfonçant ses deux mains dans les poches de sa blouse.

Il reçut 5 sur 5 le « message » : en tirant sur le tissu, elle avait tendu celui-ci, un peu plus haut, au niveau des seins, et ceux-ci avaient « résisté », restant droits, tendus. Il se demanda rapidement si elle portait ou non un soutien-gorge et conclut que non.

— À bientôt, peut-être, dit-il avec son sourire le plus aimable.

Elle prit une inspiration et il sut définitivement qu'elle ne portait pas de soutien-gorge.

— C'est ça, à bientôt, dit-elle d'une voix chaude.

Elle lui adressa encore un regard qui durait.

— Vous savez, dit-elle en battant des cils, je n'aurais pas dû vous confier ce bijou. En principe, c'est interdit de faire ça.

Il haussa gaiement les épaules.

— Allons, fit-il, vous me l'avez déjà dit. Il ne faut jamais regretter un beau geste.

Elle hocha la tête.

— Sacré baratineur...

CHAPITRE IV



La sonnerie du téléphone mit longtemps à réveiller Constantin Blot. Affalé en travers du lit de son salon 1900, à plat ventre, dans la même tenue déboutonnée que la nuit précédente, il dormait, le nez dans un coussin. Cette nuit, il était resté longtemps évanoui sur la route déserte devant son portail. C'était le froid qui l'avait réveillé. Alors, il était rentré en titubant. Pour se mettre aussitôt à boire. N'importe quoi, à longues rasades désespérées.

Enfin, tout de même, le grésillement impérieux atteignit ses tympans, qui transmirent l'information au cerveau. Une triple rangée de plis gondola sa nuque épaisse quand il releva la tête.

— De quoi s'agit-il ? Expliquez-vous ! grogna-t-il d'une voix pâteuse.

Il se balançait sur ses coudes, hagard, d'énormes poches gonflées sous les yeux. Sa tête lui paraissait peser une tonne, comme s'il essayait de soulever avec son crâne un camion chargé des fameuses chiottes automatiques qui avaient fait sa fortune.

Il finit par comprendre. Là-bas... le téléphone... On l'appelait. Il réussit à se soulever et quand il se fut mis debout, il vacilla à travers le salon, saisi par un abominable vertige. Il faillit vomir, renversa au passage deux bouteilles de champagne et une autre de cognac, encore à moitié remplie et qui se déversa joyeusement sur le tapis.

— Allô, fit-il, étonné de parvenir seulement à prononcer le mot.

Il se concentra, transpirant à grosses gouttes. Impossible de réaliser ce qu'on lui disait. Il avait l'impression que l'appareil débitait des messages codés, éruptant, dans une langue venue de l'espace sidéral. C'était comme si un être d'une civilisation à des années-lumière de la sienne essayait d'entrer en contact avec lui.

— Plaît-il ? bafouilla-t-il en s'asseyant par terre.

L'appareil cracha une explosion d'onomatopées.

Alors, il commença à se réveiller vraiment un peu. Ça lui rappelait quelque chose, la langue harmonieuse et claire de certains de ses ouvriers, des Turcs d'Anatolie.

— Ça va, grogna-t-il, il y a erreur.

L'appareil ne répondit rien. Puis il eut un clic brutal, on avait raccroché.

— Le salaud, jura-t-il, il ne s'est même pas excusé de m'avoir réveillé.

Aussitôt après, saisi d'un réflexe, il regarda sa montre. Midi et demi ! Evidemment, c'était une heure où l'on peut téléphoner, même en ture, et en se trompant de numéro.

— Bordel ! jura-t-il encore, j'avais des rendez-vous, ce matin !

Il reprit son téléphone, composa un numéro et vasouilla une histoire en bois de coliques et de nuit blanche à sa secrétaire. Puis il se dirigea vers sa cuisine.

C'est alors seulement qu'il se rappela.

Sa nuit... la fille... son désespoir quand il ne l'avait plus trouvée nulle part, et sa soulerie forcenée, jusqu'à tomber là, sur le lit de coussins.

— Mireille, ma Mireille ! hurla-t-il en courant à travers le salon. Où es-tu ? Pourquoi es-tu partie ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

Quand il s'assit devant un bol géant de café noir où il avait jeté quatre cachets d'aspirine qu'il dissolvait pesamment avec sa cuiller, il avait tout à fait repris ses esprits. Sans doute lui restait-il une fabuleuse gueule de bois, mais, côté conscience, tout refonctionnait. Il regarda encore sa montre, treize heures. L'heure des informations. Il ne les ratait jamais. Il tourna mécaniquement le bouton de la radio posée à côté de lui, contre les livres de cuisine dont son existence de célibataire se nourrissait. Il se figea tout de suite, cuiller dressée et gouttant à côté de son bol.

Ce que le speaker annonçait était terrifiant.

Hier soir, à cinq kilomètres de chez lui, un cultivateur avait recueilli une fille qui courait nue au bord de la route. Il l'avait confiée au vieux prêtre de son village et, à l'aube, la fille s'était jetée par la fenêtre du presbytère. Elle était dans le coma à l'hôpital de Versailles. On ne savait rien d'elle. Sauf qu'elle ressemblait comme un sosie à Mireille Mathieu.

Il coupa la radio, vert. Au moins, on n'avait pas parlé de la langue d'or... C'était toujours ça. Mais « sa » Mireille était dans le coma ! Il avala goulûment son café qui lui brûlait la gorge. Il grognait.

— Ma Mireille... Dans le coma...

Puis il changeait de registre.

— Pourvu qu'elle y reste...

Alors, bourrelé de remords, il revenait à la pleurnicherie.

— Bats-toi ! Survis...

Il s'était levé, faisant tomber la chaise derrière lui et arpentait la cuisine comme un condamné dans sa cellule.

— Je suis cuit si elle se réveille, répétait-il comme une litanie.

Il fonça vers son bureau, arracha un tiroir tant il l'ouvrait vite et se rua à quatre pattes dans le fouillis de papier explosé dans la moquette. Il mit longtemps à trouver ce qu'il cherchait : un petit bout de papier chiffonné avec quelques chiffres. Il s'absorba dans leur étude. Se remémorant le code. Premier chiffre : un au-dessus du vrai. Deuxième : deux au-dessus du vrai, troisième : trois. Et ainsi de suite. Quand il eut reconstitué le bon numéro, et noté le tout au crayon feutre dans la paume de sa main gauche, il se releva et s'installa à son bureau, décrocha le combiné et se mit à pianoter l'écran à touches. 16... l'inter, 50... la Haute-Savoie... Il pianotait et en même temps il s'essuyait le front du dos de l'autre main.

— Allô ? fit-il quand on décrocha. Passez-moi monsieur Labayre. C'est monsieur Blot. Passez-le-moi, je vous dis !

Jean-Michel Labayre éteignit sa cigarette en la tournant entre pouce et index pour en faire tomber la braise dans le cendrier. Puis il souffla sur ses doigts pour en chasser quelques brins de tabac et de la cendre.

— Je suis content de vous entendre, cher ami, fit-il.

Il enfonça son dos puissant dans le dossier de cuir noir de son fauteuil à bascule.

— Laissez-moi parier que vous venez de regarder les informations à la télévision... Ah, non ? À la radio ? Bon, c'est pareil. Donc vous savez... ! Ne vous excitez pas comme ça ! Non, nous ne savons rien de plus que ce qu'a dit la radio. Qu'est-ce que nous allons faire ?... C'est simple, on va régler le problème une fois pour toutes. Comment ? Ecoutez, mon vieux, mettez les informations, ces jours-ci. Vous comprendrez...

Il écarta le combiné de son oreille.

— Non seulement il est paniquard, ce con, mais en plus, il est bouché à l'émeri. Je ne vais quand même pas lui raconter au téléphone qu'on va éliminer la fille !

Il se réintéressa à l'écouteur qui crachotait.

— Allô ? Excusez-moi, on me parlait dans la pièce... quoi ?... Mais si, quelqu'un de sûr.

Il écarta encore l'écouteur.

— Pas vrai, il est carrément demeuré ou quoi ?

Le combiné se recolla à l'oreille puissante du directeur de l'Agence Labayre, immobilier et transactions en tout genre – y compris les secrètes – à Thonon, Haute-Savoie, sur les bords du lac Léman.

— Allô ? Décidément, on veut nous couper... Bon, mon cher ami, il est bien entendu que vous êtes partie prenante à l'affaire. Il y va d'une situation

trop importante pour nous tous pour que nous négotions sur les frais...

Il sourit : enfin, l'imbécile de Blot pigeait qu'il voulait, lui, Labayre, parler à demi-mot. Des fois que, rien que pour un contrôle fiscal, on l'ait mis sur table d'écoute...

— Vous dites que vous êtes prêt à investir le maximum ? Très bien, c'est juré, hein ! Nous n'aimons pas les fausses promesses et nous savons le rappeler aux oublieux... Mais non, je ne vous menace pas ! Je vous fais confiance... vous dites ? Une nouvelle marchandise ?

Son visage de vieux brigand musclé s'épanouit dans un gigantesque rire silencieux.

— Mais bien sûr, mon bon ! Bien sûr que nous allons remettre ça. Tout est seulement un problème d'argent, et de temps. Les perles rares, il faut les trouver, et les polir longuement pour qu'elles brillent comme on veut !

Il raccrocha après quelques civilités jetées du bout des lèvres et se leva, rêveur. De l'autre côté de sa grande baie vitrée, le lac Léman. La rive suisse était dans la brume, alors qu'ici il faisait soleil, signe de beau temps prolongé. Quand Lausanne est tout près, dit-on à Thonon, c'est que la pluie est en chemin. Lausanne était dans la brume, donc loin, signe de beau temps. Et de chance pour « leur » affaire, pourquoi pas ?

Paul Ozeck, médecin radié du conseil de l'ordre, prit l'air satisfait.

— Très bien, Marilyn, apprécia-t-il, tu es tout à fait ravissante aujourd'hui.

La fille sourit, flattée, jetant encore un coup d'œil de biais à son image, dans la haute glace disposée sur le mur à gauche du bureau du « docteur Ozeck ». Qu'elle soit nue, à part ses bas résille retenus par des jarretières roses à frous-frous, et juchée sur d'incroyables chaussures à semelles compensées et talons aiguille, ne paraissait pas la troubler outre mesure. Elle s'étira, bras relevés, s'examinant encore de trois quarts.

— Je me suis déjà vue quelque part ! éclata-t-elle d'un rire nerveux.

Ozeck se gratta le menton.

— Normal, fit-il, tiens, regarde, une photo de toi prise avant ton accident, tu te rappelles ?

Elle progressa vers lui, essayant de ne pas se tordre les chevilles avec ces terribles chaussures surélevées. Elle attrapa la photographie et se mit à l'étudier. Marilyn Monroe sur son cliché célèbre pour calendrier...

— Ah oui, répéta-t-elle, j'ai déjà vu ça quelque part.

Il rit, jouant l'amitié :

— Mais bien sûr, c'était l'année dernière, m'a dit ton mari, Pierre

Antoine. Tu te rappelles ? Pierre Antoine, ton mari... Voilà, tu y es. Je suis désolé, sincèrement, tu sais de me mêler de votre intimité, mais il le faut bien, je suis médecin, il faut tout faire pour que tu retrouves la mémoire.

Pour le « dressage » de cette fille-là, il avait décidé d'inaugurer une nouvelle méthode : le « coup » de l'accident. Cette petite blonde retravaillée au bistouri par ce génie d'Albano après avoir été enlevée tout bêtement au bord d'une route, près de Chambéry, où elle faisait du stop, s'était entendue répéter inlassablement, sous hypnose, qu'elle avait eu un accident de la route, qu'on l'avait opérée, – rapport aux cicatrices, un peu plus longues à disparaître que dans les cas précédents – et que le choc de l'accident lui avait fait perdre la mémoire. À l'immense désolation de son « mari », le client dénommé Pierre Antoine, grossiste en confection à Montpellier,... qui portait un tout autre nom, mais peu importait. Pour elle, il était « Pierre Antoine », et il dépensait beaucoup d'argent pour la guérir ici, et lui faire retrouver la mémoire. On la culpabilisait assez avec ça depuis des semaines, après lui avoir enfourné dans les veines une dose supplémentaire d'aminodine et d'andaxine mélangées[1].

Elle se cambra un peu plus.

— Il me photographiait souvent, mon mari ? interrogea-t-elle, curieuse.

Ozeck se gratta la gorge.

— Il aime, oui. Excuse-moi, il faut dire que tu es si jolie.

Elle sourit, flattée.

— Et, c'est lui, aussi, je pense, qui aime que je porte ces chaussures-là ?

Ozeck battit des mains.

— Mais c'est formidable ! s'exclama-t-il, l'air radieux. Tu parles au présent, plus au passé ! Tu vois, tu guéris, tu vas bientôt retrouver la mémoire.

Elle se tortilla vers lui. La réalité, autour d'elle, n'était qu'un rêve cotonneux où tout paraissait bizarre et pourtant évident. Elle avait déjà admis beaucoup de choses, comme par exemple de ne jamais porter de chemise de nuit, ni de robe de chambre, ou bien de se laisser attacher pour dormir, ou parfois même dans la journée. Avant de l'attacher, on la piquait toujours au creux du coude. C'était fou ce qu'on la piquait souvent ! Mais il le fallait, à ce qu'on lui disait, et d'ailleurs, dans les cinq minutes suivant la piqûre, elle se sentait mieux. Et elle tendait ses poignets et ses chevilles en croix avec de lents regards complices au médecin qui lui serrait ses liens.

— Je vous en prie, fit-elle avec une bouche gourmande, remontez-moi encore les photos de mon mari.

Elle était Marilyn à hurler, charnue, roucouillante, adorable. Il faillit se jeter sur elle mais se retint.

— Tes désirs sont des ordres, fit-il en ouvrant un tiroir.

Entre les doigts aux longs ongles faits de la fille, de misérables photos

d'un homme entre deux âges qui avait posé pour le photographe de l'Agence. Il était maigre, il avait les cheveux gominés, avec une jolie raie bien droite, il portait lunettes et ressemblait furieusement à un jésuite au bord du péché.

— Pierre Antoine, murmura-t-elle en lissant les photos avec son index. Pierre Antoine... Pierre Antoine.

Elle serpenta du buste.

— Il n'est pas mal, dites donc, mon mari ? Mais je n'aime pas ses lunettes. Il faudra qu'il les change. J'en voudrais des en écaille, vous voyez, très intellectuel, je suis sûre que ça lui irait très bien.

Ozeck se leva et ramassa les photos.

— Viens, fit-il d'un ton changé, c'est l'heure du traitement.

Elle sursauta.

— Le riz au lait ? comme hier, comme avant-hier ?

— Viens, insista-t-il, ne fais pas l'idiote.

Elle vacillait.

— C'est que... le riz au lait...

Il lui attrapa le poignet et la tira à lui.

— Viens, fit-il en la fixant droit dans les yeux, cherchant à lui faire baisser les yeux, je te l'ai dit, c'est l'heure du traitement.

C'était une pièce nue, avec des murs enduits de ciment brut et le sol était couvert de dalflex gris. Aucun meuble, à part une chaise tubulaire sur laquelle Ozeck s'était assis et un tabouret de cuisine. Une ampoule nue pendait juste au-dessus du tabouret et la seule aération venait d'une grille aménagée dans un coin du plafond. Devant le tabouret, du gravier et du sable avaient été répandus sur une zone de près d'un mètre de diamètre. Sur le tabouret, un de ces plats spéciaux, surélevés qui permettent aux chiens de manger leur pâtée sans se salir les oreilles, que la forme du plat dégage à droite et à gauche. Dans le plat, du riz au lait.

Dans la salle d'infirmerie attenante, « Marilyn » s'était laissée piquer au bras sans protester, puis elle avait attendu, allongée, que le médicament fasse son effet. Maintenant, c'était fait : la réalité tournait de nouveau autour d'elle, comme un rêve surprenant où l'on n'a plus qu'un désir : faire plaisir.

Ozeck donnait ses ordres.

— Dégage tes bas des jarretières, que tu laisses bien à leur place. Descends tes bas, voilà... Roule-les autour des mollets... Maintenant, à genoux devant le tabouret.

Elle geignit quand ses genoux nus mordirent le gravier et le sable.

— Non, non, pleura-t-elle, ça fait mal.

Il claqua des doigts.

— Ton mari t'a fait manger ton riz au lait comme ça pendant des mois !

Tu dis que tu l'aimes. Réapprends à lui obéir...

Elle vacillait, poings serrés, côtes secouées par les sanglots.

Il sentit qu'elle allait flancher malgré les neuroleptiques et se précipita face à elle.

— Regarde-moi dans les yeux, fit-il d'une voix douce, regarde-moi.

Elle obéissait, noyée de larmes et peu à peu, l'hypnose faisait son effet. Il jouissait, lui, des seins blancs à gros bouts soulevés par les halètements, du ventre creusé, de la toison pubienne offerte dans l'aine parcourue de petites veines bleues, et elle, elle succombait peu à peu, fascinée comme par un serpent.

Quand il jugea que tout revenait dans l'ordre, il alla se rasseoir sur sa chaise et alluma un cigare de la Havane. Un geste calculé ; il faut que les filles s'habituent à l'odeur âcre du cigare, surtout celles qui sont faites pour accepter et subir les plaisirs, tous les plaisirs des hommes.

— Mange, fit-il, tu sais comment, bras croisés dans le dos.

Elle frissonna et porta lentement ses bras dans son dos, où elle les croisa. Puis elle s'inclina. En porte-à-faux comme elle était, la morsure du sable et du gravier dans la chair de ses genoux était terrible. Mais le riz au lait où elle enfonça sa bouche, après avoir attentivement veillé à bien séparer ses mèches à droite et à gauche du bol à chien, était frais, doux, succulent. Elle se mit à fouiller du visage.

C'était elle-même qui avait donné à Ozeck l'idée de ce dressage subtil. Un jour, dans sa chambre, après l'opération, elle avait réclamé ça. Du riz au lait. En avouant que c'était son dessert préféré. Alors, Ozeck avait mis au point son numéro : c'était son mari, Pierre Antoine – « Tu te rappelles bien ? Pierre Antoine, ton mari » –, qui lui avait fait découvrir une recette merveilleuse de ce plat, aussi succulente que ses souvenirs d'enfance. Il lui en offrait quand elle lui avait bien fait l'amour, ou accepté certaines de ses exigences. C'était par là, avait expliqué Ozeck, que le déclic du souvenir se produirait. Elle devait avoir honte, n'est-ce pas, d'avoir oublié l'homme à qui elle devait tout ! Alors, il faudrait souffrir, s'humilier, pour manger du riz au lait, jusqu'à ce que la mémoire revienne, et que le passé oublié resurgisse, clair, net, parfait.

Avant la séance du riz au lait, Ozeck mélangeait toujours une triple dose d'aphrodisiaque aux neuroleptiques à injecter. Le but était simple : combiner dans l'esprit de la fille le plaisir du riz au lait avec l'humiliation de la pose, et la douleur du gravier et du sable dans la chair des genoux. Peu à peu, l'esprit matraqué de Marilyn finirait par assimiler le tout – plaisir, humiliation et douleur – dans un cocktail évident. Une façon de ressusciter le vieux mythe du réflexe de Pavlov. « Tu veux du riz au lait ? Il faut s'agenouiller dans le gravier. Pas d'autre solution. » À la limite, si tout se passait bien, quand le client de Montpellier dirait à sa Marilyn : « Ouvre le frigidaire, il y a dedans

du riz au lait pour toi », elle se déshabillerait et demanderait pourquoi il n'y avait pas un bol à chien sur un tabouret et du gravier et du sable dessous pour pouvoir manger « comme il le fallait ».

Pierre Antoine était riche, très riche, et dans le cahier des charges qu'il avait apporté au moment de sa commande avec une valise de billets de cinq cents francs, il y avait une clause ajoutée à la nécessité de lui fournir un sosie de Marilyn Monroe : il voulait un sosie aux ordres : masochiste jusqu'à se tuer si l'ordre en était donné.

La fille se releva. Bien cambrée, genoux toujours enfoncés dans le gravier et bras toujours bien croisés dans le dos. Elle tourna son visage vers Ozeck.

— J'ai tout fini, dit-elle d'une voix mécanique, c'était bon.

Il observa le visage aux lèvres enduites de lait et de riz.

— Vraiment ?

Elle approuva, et elle se léchait les lèvres.

— Tu en re veux ?

Elle parut hésiter, mais c'était comme si elle ne voulait pas abuser.

— Oui, avoua-t-elle, si c'est possible.

Il se leva et s'approcha, soufflant en plein vers son visage une longue bouffée de tabac de la Havane.

— C'est possible. Ne bouge pas, attends-moi.

Il sortit.

Quand il revint, il portait une casserole remplie aux trois quarts de riz au lait. Il chargea méthodiquement le bol à chien jusqu'à ras bord, puis le souleva et écarta le tabouret.

Il reposa le bol par terre.

— À la chienne, fit-il. À quatre pattes.

Elle contempla le bol avec une sorte de fascination biblique et puis elle se courba lentement. Quand elle se remit à manger, cheveux bien dégagés à gauche et à droite du sol, elle était dans la position voulue, la seule possible ; les coudes dans le gravier comme les genoux, les reins relevés et le sillon des fesses ouvert.

Derrière elle, il tirait sur son cigare et rêvait.

« Marilyn » lui présentait fièrement le bol vide.

— Tu es une vraie goulue, apprécia-t-il, repose-le. Montre-moi tes coudes.

Elle obéit et il contempla longuement les auréoles de chair meurtrie, puis les genoux, rouges et terriblement marqués.

— Viens un peu plus près, fit-il.

Elle se rapprocha.

— À genoux.

Il attrapa le visage à deux mains, étudiant les cicatrices, le long des oreilles, à ras des tempes, tirant sur les paupières pour rechercher celles plus cachées, soulevant les lèvres...

— Mais tu sais qu'on a vraiment sauvé ta beauté ! s'exclama-t-il. Tu nous dois une fière chandelle, et ton mari aussi.

Elle riait, presque gloussante.

— Demain, reprit-il, tu n'auras plus besoin du tabouret pour manger ton riz au lait, n'est-ce pas ?

Elle battit des paupières.

— Comme vous voulez, murmura-t-elle.

Elle releva la tête.

— Et mon mari ? Pourquoi ne vient-il pas me voir ?

Il l'observa, ahuri. Ça alors, tout allait plus vite que prévu ! Il faudrait téléphoner, convoquer le client...

— Il est en voyage d'affaires, tu sais, il veut te préparer une maison transformée pour ton retour, ça coûte beaucoup d'argent. Le pauvre, il faut qu'il mette les bouchées doubles.

Il la releva par les poignets.

— Allez, suis-moi, c'est l'heure de ta sieste. Il faut te reposer.

Il s'arrêta, paraissant réfléchir.

— Mais attends-moi une seconde, j'ai un coup de fil à passer.

Quand il revint, elle jouait du pied avec le gravier en chantonnant.

« Marilyn » observait son lit avec une stupeur déjà vaincue.

— Je ne comprends pas... Où est le matelas ? Ozeck la prit par la taille.

— Ah, je vois que tu ne te rappelles pas tout encore bien. Chez ton mari, tu avais ta chambre. Avec un lit à sommier de lattes de fer, comme celui-ci. Tu ne dormais jamais autrement.

À présent, ses poignets et ses chevilles étaient attachés, écartelés comme avant aux montants du lit, mais elle était à plat ventre et les lattes de métal lui entraient dans la chair des cuisses, du ventre et des seins. Elle ne fut pas vraiment surprise quand la cravache s'abattit sur ses fesses et son dos. Elle hurla tout le temps qu'Ozeck la frappa et à chaque coup, elle se tordait tellement qu'elle avait l'impression de s'arracher les pointes des seins à des croisements de lattes.

Quand le supplice fut fini, le médecin lui enfonça le manche de la cravache dans la bouche, très profond, jusqu'à la gorge.

— Je reviendrai à l'heure du dîner, dit-il. Il faut, tu entends, il faut que tu

gardes le manche de la cravache dans la bouche.

Elle leva vers lui des yeux qui mouraient.

— Pierre Antoine, reprit-il en dardant ses yeux dans les siens, Pierre Antoine, ton mari...

Il la piqua encore avant de s'en aller et quand elle se retrouva seule, elle sentit qu'une seule chose comptait vraiment au monde : garder le manche de la cravache dans sa gorge. Surtout, bien le garder !

CHAPITRE V



Boris Corentin referma la fenêtre d'où le sosie de Mireille Mathieu s'était jetée il n'y avait pas dix heures de temps, à l'aube même de ce jour.

— S'il n'y avait pas eu les pavés au-dessous, murmura-t-il, elle n'aurait sans doute que quelques fractures sans vraie gravité...

Le prêtre rectifia machinalement la courtpointe qu'il avait remise sur le lit où la malheureuse avait passé sa nuit de Golgotha.

— Comme je voudrais qu'elle s'en tire ! fit-il. Elle avait tellement l'air de souffrir. Et dire que je l'ai crue morte...

Corentin se tourna vers lui.

— Mon père, fit-il, je suis breton, élevé dans la religion catholique, je sais

ce que c'est que le secret de la confession. Alors, je ne vous demanderai pas de le trahir, mais...

Il se mordit les lèvres.

— Quand même. Elle ne vous a vraiment rien dit qui me permette de trouver une piste ? Il y a des salopards derrière tout ça !

Il haussait le ton, à la fois par calcul et sincèrement ; le souvenir de cette pauvre fille opérée, façonnée à l'image d'une chanteuse et qui gisait inconsciente sur un lit d'hôpital se mêlait en lui à la vision de ce jardin de curé, calme et paisible, où elle avait voulu mourir. Quel terrible secret gardait-elle ? Quelles horreurs avait-elle subies ?

— Inspecteur, reprit le père Cordelier avec un rapide sourire triste, si je vous dis que sa confession ne vous servirait à rien, vous me croirez ?

Corentin s'inclina.

— Bien sûr, mon père, je vous fais confiance. Vous m'avez dit suffisamment de choses pour que je comprenne que cette enfant a dû passer par des affres atroces, je n'insiste pas.

Il se dirigea vers la porte et les marches de bois de l'escalier grincèrent sous son poids de muscles. En bas, la cuisinière émaillée ronronnait. Il accepta le verre de vin de noix que le prêtre lui offrait. Il faisait bon, la pièce était un havre de tranquillité. Il ne savait pas pourquoi vraiment, mais l'évidence lui sautait à la conscience : le malheur de l'inconnue avait été, justement, d'être déposée ici, chez un prêtre, par le paysan qui l'avait ramassée sur la route. Quelles pensées l'avaient assaillie ? Quelle comparaison entre le monde de débauche (dont elle ne pouvait que sortir dans cette tenue pire que la nudité, avec ce bijou érotique, cette langue d'or) et ce presbytère tenu par un bon vieux prêtre claudiquant ! D'une certaine façon, le choc de la pureté après ce que Corentin ne devinait que trop, même s'il n'en savait pas encore les détails, avait été trop fort.

Il reposa brutalement son verre sur la table couverte d'une toile cirée à l'ancienne, bleue et blanche, avec des croisillons.

— Elle a voulu se confesser, dites-vous ? Donc, elle est catholique, et pratiquante. Les filles ne vont plus guère à confesse aujourd'hui. Mais bien sûr, c'est capital ! Elle est pratiquante... Elle était nue, transformée en sosie de cette chanteuse... Ça tombe sous le sens, elle a été enlevée, on l'a soumise à un dressage.

Il réfléchissait, sourcils contractés.

— D'accord, mais pourquoi ici, en pleine campagne ? Quelle maison de rendez-vous cachée ?... Ou bien, quelqu'un qui veut le secret... Un repaire... C'est ça. Il y a dans le coin une maison où elle a été conduite, pas vraiment forcée, d'une certaine façon, on avait su la rendre complice... Reste à trouver où.

Il reprit son verre de vin de noix et parut contrarié : le verre était vide.

— Ça vous ennuie de me resservir, fit-il avec une franchise nette qui plut à l'abbé Cordelier, ce n'est pas par ivrognerie, mais votre vin de noix est réellement bon.

Le curé s'exécuta, ravi.

— Je voudrais voir ce cultivateur, reprit-il, ce... Germain Neutral, c'est bien son nom ? Il faut que je sache exactement où il l'a récupérée.

Il sourit :

— Le recteur, chez moi, à Audierne, a, au mur, une carte d'état-major du coin, vous en avez bien une, vous aussi ?

Le père Cordelier approuva, amusé.

— Mon cher inspecteur, fit-il d'une voix douce, j'ai fait la guerre, j'étais aumônier. J'y ai pris une balle dans le genou, mais aussi le goût des cartes d'état-major.

Il se leva et claudiqua jusqu'à son buffet.

— Tenez, fit-il, commencez à la déplier pendant que j'appelle M. Neutral. Elle est amusante, vous verrez, il y a des tas de noms curieux dans le coin. Par exemple, toutes ces zones appelées « Mal acquis ». Des bois surtout. Mal acquis... vous imaginez toutes les combines ancestrales que ça cache, un nom comme ça ?

Il repartit vers son téléphone.

— Allô ? Germain ?... Ici le père Cordelier. Ça t'ennuierait de venir au presbytère ? Je suis avec un inspecteur de police. Il a besoin de tes lumières.

Il toussota.

— J'ai ouvert une de mes fameuses bouteilles de vin de noix, si ça t'intéresse aussi.

Germain Neutral planta son index de travailleur des champs, dur et tanné, avec de la glèbe glissée à demeure sous l'ongle au milieu à gauche de la carte.

— C'est là, entre le Humière et Grandville, sur la vicinale 23.

Il remonta sur son nez ses lunettes de presbyte et se pencha.

— Oui, là, exactement, à la corne de ce bois, tout près du lieu dit Pince-loup.

Corentin étudia avidement la carte. Un peu déçu. Aux alentours proches, il n'y avait aucun village, aucun bourg. Il lui revint à la mémoire une phrase de l'interne de l'hôpital de Versailles ; l'inconnue avait, curieusement, les pieds très peu abîmés. Donc, elle n'avait pas marché longtemps entre le moment où elle s'était enfuie, puisque fuite il y avait, selon toute vraisemblance, et celui où elle avait été recueillie.

— Je vous remercie, murmura Boris Corentin, vraiment, j'ai appris des choses très intéressantes ce soir.

Il vira vers Germain Neutral.

— Et ce bijou étrange, lança-t-il, il ne vous a pas intrigué ?

Germain Neutral se gratta le menton.

— Pour sûr, ça oui... Mais tenez, vous m'y faites penser, quand je l'ai recouverte avec ma veste de chasse, elle s'est agrippée à ça, ce bijou, comme vous dites. Ça avait l'air très important pour elle.

Il s'agitait, rougeoyant du nez.

— Je me rappelle tout, vous savez, même qu'elle m'a dit : « Attention, ne l'abîmez pas. » Elle parlait de ce drôle de truc accroché à la chaînette, évidemment. Comme si j'avais l'intention de l'abîmer !

Il se balançait d'une jambe sur l'autre, sentant qu'il était au bout de sa « confession » à lui.

— Enfin quoi ! conclut-il d'une façon bourrue, elle avait l'air d'y tenir à son bijou, ça pour ça !

Boris Corentin avala une petite gorgée de vin de noix.

— Et elle ne vous a rien dit d'autre à ce sujet ?

L'homme le fixa en rangeant ses lunettes dans une poche de poitrine de sa veste de chasse.

— Ah, si ! Elle m'a dit : « Excusez-moi, c'est un cadeau, j'y tiens. »

Il rit, vaguement gêné par les souvenirs de nudité féminine qui l'assaillaient.

— Vous vous rendez compte, elle était à poil au bord de la route, elle pleurait, et son drôle de bijou paraissait très important !

Corentin vida définitivement son verre.

— Vous avez raison, murmura-t-il, c'est très important. On lui a offert ce bijou, et elle a été sidérée du cadeau. Peut-être est-ce ça qui a tout déclenché...

Le père Cordelier remua sur sa chaise.

— Déclenché quoi ?

Corentin se tourna vers le prêtre.

— Mais, la crise, bien sûr. L'accès qui l'a fait fuir de l'endroit où elle était, enfin, ça ou autre chose en plus. De toute façon, ça revient au même. Le bijou étrange joue un rôle, ça saute aux yeux.

Il se leva.

— Mon Père, monsieur, il me reste à vous remercier tous les deux. Mais si... J'ai appris plus de choses que vous ne croyez.

Il tapota du plat de la paume la carte d'état-major.

— Je vous l'emprunterais bien avec votre permission si je ne savais que je peux trouver exactement la même à l'IGN !

Le père Cordelier boita jusqu'à son buffet.

— Prenez-la, dit-il. Regardez, j'en ai une autre, j'achète toujours les cartes par deux.

Dehors, la nuit était chaude, après ce vent d'est des jours précédents. Corentin respira profondément, saisi par une brutale envie de course dans les bois, de nature, de beauté. De santé. Il s'introduisit dans sa R16 de service qu'il eut du mal à faire démarrer. Il était temps que les crédits arrivent, à la Brigade Mondaine, pour changer le parc automobile. En Allemagne, il aurait disposé d'une Mercedes 280 SE...

La R16 crachota tandis qu'il flattait délicatement l'accélérateur. Il roula doucement jusqu'à la route de Paris, qu'il prit paisiblement, perdu dans ses pensées.

Corentin termina son café et émit un petit sifflement admiratif.

— Chapeau, Mémé, on peut dire que tu n'as pas traîné.

Aimé Brichot sourit, flatté. Il faisait sauter Rose sur ses genoux, à la table familiale où sa flèche était venu dîner, et naturellement, Colette, l'autre jumelle, tirait sur la cravate de son père en râlant que c'était son tour de jouer. Ce qui devait arriver se produisit : Rose passa sur une cuisse et Colette prit place sur l'autre.

— Hue, à dada ! s'écria-t-elle joyeusement.

Corentin les observa, attendri. Pour lui, célibataire endurci, c'était bon de retrouver de temps en temps l'atmosphère chaude d'une famille.

Et c'était vrai que Brichot avait de quoi être fier. Moins de quarante-huit heures après le début de l'affaire, il avait déjà identifié l'acheteur du bijou étrange trouvé sur la fille. Un certain Constantin Blot, PDG d'une affaire de WC automatiques dont les usines se trouvaient à Nanterre. Et le bonhomme ne devait pas se sentir à l'aise : depuis deux jours, il n'avait pas reparu à son bureau. Ni chez lui, 18, rue Perronet, à Neuilly. L'étonnant était que personne n'avait la moindre idée de l'endroit où il se trouvait, dans son entourage. À la question de Brichot au sujet d'une éventuelle maison de campagne à l'ouest de Paris, sa secrétaire lui avait fait cette ahurissante réponse : son patron partait en week-end, oui, mais nul ne savait où... Elle ignorait à peu près tout de lui. Il ne parlait jamais de sa vie privée.

— Quand même, reprit Corentin, comment tu t'y es pris ?

Brichot se gratta la moustache, l'air faussement distrait. Il était très élégant dans sa tenue d'intérieur, chemisette kaki de l'Armée des Indes, dénichée aux Puces, pantalon ample de coton noir et, aux pieds, de jolies pantoufles de veau brun, venant d'Old England, le magasin préféré de cet angloman forcené.

— C'est tout bête, fit-il, je suis allé trouver Feuillard, tu sais, ce bijoutier en chambre expert auprès de la préfecture de Police. Je lui ai montré la langue avec sa chaînette et dans la minute qui suivait, j'avais l'adresse et le téléphone du fabricant, un de ses collègues spécialisé dans ce genre de babioles bizarres. Il a son officine derrière les Folies-Bergère. Je suis allé le voir. Il a sorti son livre et j'ai eu le nom du client. Il se souvenait parfaitement de lui. Une commande spéciale. L'homme avait même apporté le dessin, avec les cotes de ce qu'il voulait, et il avait payé par chèque, sans chercher à échapper à la TVA avec du liquide. Voilà, *my dear*.

— Je ne voudrais pas te défriser mais, on ne sait pas où il est, le bonhomme...

Brichot fit descendre ses jumelles de ses genoux.

— Ah, non, dit-il, je suis fatigué, vous êtes lourdes, toutes les deux, vous ne le saviez pas ?

Il se pencha sur la carte d'état-major que Corentin avait dépliée et tapota la zone voisine du village où la fille avait été recueillie par le vieux curé.

— M'est avis qu'on va pas tarder à faire du porte à porte dans la campagne avec une photo à la main.

La secrétaire de Constantin Blot avait finalement accepté de « découvrir » une photo de son patron dans un de ses tiroirs. Elle aurait difficilement pu nier qu'elle en possédait : au mur, en face d'elle, on la voyait photographiée avec lui, un verre à la main, au cours du dernier cocktail de nouvelle année, et la photo était dédicacée.

CHAPITRE VI



Ozeck se pencha sur la plate-bande et cueillit une rose.

— Tiens, fit-il, tu la mettras dans un verre sur ta table de nuit.

« Marilyn » saisit la fleur avec reconnaissance.

— Comme c'est gentil, fit-elle, on m'offre si rarement des fleurs.

Elle la humait, les yeux mi-clos, debout au milieu de l'allée. Une brise légère soulevait ses mèches blondes. Elle était plus ravissante que jamais avec sa jupe plissée et son pull à coi roulé et manches courtes en jersey léger, très années 50.

— Comment peux-tu dire ça ? protesta Ozeck. Ton mari te faisait livrer une douzaine de roses tous les samedis ! Tu ne te rappelles pas ?

Elle vacilla un peu sur ses escarpins surélevés dans le gravier de l'allée et parut s'absorber dans la contemplation du lac Léman, au-dessous d'elle. Des voiliers y naviguaient, les bateaux à aube de la ligne Evian-Lausanne taillaient leurs routes en se croisant. Il faisait doux, le jardin en pente resplendissait avec sa pelouse tondue du matin et ses massifs de fleurs bien entretenus. Derrière eux, la « clinique ». En fait, la maison d'Albano. Seules les « pensionnaires », confinées dans l'aile médicale, croyaient qu'il s'agissait d'une clinique. La vraie, celle où l'on venait du monde entier pour se faire refaire le nez, les seins, ou gommer les bajoues, était à une centaine de mètres, de l'autre côté de la route.

— Oui, je me rappelle... je crois...

Elle murmurait comme dans un rêve.

— Très bien, reprit Ozeck, tu vois, tu vas guérir, tu fais des progrès. Viens, on va s'asseoir sur le banc, là-bas, au soleil.

Ils s'installaient sur le banc de bois, fait de lattes parallèles, quand Ozeck se mit à agiter l'index d'un air contrarié.

— Allons, tu as encore oublié, gronda-t-il.

Elle le regarda, assise de biais vers lui.

— Mais quoi ? fit-elle, surprise.

Il fronça les sourcils.

— Mais tu sais bien pourtant ! Ton mari, Pierre Antoine, te faisait toujours asseoir d'une certaine façon.

Elle rougit légèrement.

— Ah, c'est vrai... Mon Dieu, vous allez me punir.

— Mais non, fit-il, voilà, très bien. Mais tire plus la jupe, il faut montrer tes genoux, et écarte-les un peu.

Elle avait relevé sa jupe pour s'asseoir à nu sur le banc, ses fesses libres de tout slip directement en contact avec les lattes de bois. La chair de ses genoux écartés était mâchée de petites ecchymoses : le gravier et le sable des séances de riz au lait...

Rarement Ozeck avait eu affaire à un client aussi méticuleux dans sa commande. Une bonne quinzaine de pages d'instructions tapées à la machine. Le dressage complet demanderait du temps. Dans quelques jours, il faudrait passer à un stade supérieur. Et d'abord apprendre à la fille à garder toujours les yeux baissés devant un homme, ça promettait de belles séances de punitions... Là encore « Pierre Antoine » en avait indiqué le détail. Au moindre regard porté au visage d'un homme, Marilyn devait aussitôt être attachée à la japonaise, bardée de liens et tordue dans des positions qui la feraient hurler de douleur en un quart d'heure de temps.

Bien sûr, ça l'amusait, lui, Ozeck, ce dressage appuyé, mais, au fond, il n'aimait guère ce genre de client compliqué. Comme Blot... Trop de sources d'histoires. Sa clientèle préférée, c'était les émirs du golfe Persique. Une fois la marchandise livrée, on n'en entendait plus parler ; les harems sont des puits d'où on ne sort pas.

Il regarda un moment « Marilyn » qui rêvassait, respirant sa rose de temps en temps.

— Allez lève-toi, finit-il par dire, on rentre, c'est l'heure du traitement.

Elle se leva, docile, avec juste un vague coup d'œil de regret au lac où des vacanciers s'amusaient, et s'engagea sur l'allée, se tordant les chevilles sur le gravier.

Cinq minutes plus tard, pull et jupe ôtés, et sa dose habituelle de neuroleptiques dans les veines, elle était allongée sur le divan de psychanalyste du médecin radié.

— Mes yeux, regarde mes yeux, ne les quitte pas une seconde.

Elle obéissait, fascinée et, peu à peu, sa respiration se ralentissait.

« J'espère que le stade des yeux baissés ne va pas me la faire échapper à

mon contrôle, se dit Ozeck... Au besoin, je le retarderai... »

Sa main s'avança et il se mit à masser le ventre.

— Répète d'abord : « J'aime mon mari, je veux le retrouver »... Voilà... Maintenant ceci : « C'est de ma faute, je suis coupable, coupable... »

Sa main se faisait plus précise et la fille haletait en répétant les phrases imposées. Peu à peu, celles-ci devenaient osées, puis franchement démentes.

— Je suis la pute de mon mari, répétait « Marilyn », son objet, sa pute. Pute... Pute... j'aime être pute... Mon mari doit me punir d'aimer être pute...

À la fin, il l'obligea à se caresser devant lui, puis il la força, retournée sur le canapé de cuir.

Après, elle eut droit à une nouvelle séance de riz au lait puis regagna son sommier de fer pour le reste de l'après-midi.

À peu près au même moment, dans la banlieue chic de Paris, à Neuilly, les inspecteurs Rabert et Tardet extirpèrent de leur R16 de service, l'un sa silhouette pléthorique de bon vivant et l'autre le fil de fer musclé qui lui servait de corps sous son éternel costume gris à cravate stricte. Ils allèrent sonner chez le gardien du 18, rue Perronet. On les avait relevés de la planque à l'hôpital de Versailles, mais ce n'était que pour changer d'herbage : le gardien n'avait pas vu M. Blot depuis le samedi. Il allait falloir recommencer à planquer.

Une heure plus tard environ, le téléphone sonna chez la secrétaire de Constantin Blot. Elle sursauta : c'était le patron. Elle lâcha vite le morceau, qui saisit le PDG comme un os d'éléphant balancé à la pointe du menton : la police était venue, mais non, elle ne savait pas pourquoi. Ils n'avaient parlé de rien. Simplement, ils cherchaient à le joindre, lui.

Il se sentit transpirer au milieu du salon 1900 de sa retraite secrète. Ça y était. Il était cuit. De toute évidence, on avait retrouvé sa trace. Comment ? Le bijou, sûrement. Il se maudit intérieurement de ne pas l'avoir payé en liquide. Quelle bêtise !...

— Non, je ne reviens pas de suite, fit-il avec effort. Non, vous ne pouvez pas me joindre...

Un silence lourd de soupçon était plus éloquent, à l'autre bout du fil, que les questions les plus précises.

— Au revoir, marmonna-t-il, c'est moi qui rappellerai.

Il raccrocha nerveusement, pour couper court au flot de paroles qui s'était soudain déclenché dans l'écouteur.

Le téléphone se mit à sonner brusquement vers vingt-deux heures. Il hésita longuement, et décida de ne pas décrocher. Ce pouvait être une erreur, ou bien l'« Agence ». Elle seule connaissait son numéro ici. Mais

curieusement, il ne voulait plus entendre parler de qui que ce soit. « Ecoutez les informations », lui avait dit Labayre. Il ne faisait que ça. Et jamais la nouvelle à la fois tant redoutée et attendue n'arrivait. Alors, à quoi bon se lier plus avec ces gens-là ? Il avait de plus en plus envie de tout laisser tomber, de rompre le contact.

À Thonon, Ozeck raccrocha en soupirant. Etrange, Blot n'était nulle part, ni à son bureau, ni chez lui à Neuilly, ni dans sa retraite campagnarde.

— Il va falloir qu'on envoie quelqu'un à sa recherche, grogna-t-il.

Il reposa son verre de château Ripaille, un cru local de douze hectares que, bien sûr, on ne trouvait que dans la région. En face de lui, la « commande » faite par un pétrolier vénézuélien. Une savante réplique de Twiggy, le célèbre modèle de mode anglais, revue et corrigée par le bistouri d'Albano. Elle était nue sur son tabouret et maigre comme son modèle ; on lui faisait sauter un repas sur deux et le repas accordé était biafrais, ou presque, cinquante grammes de steak, une salade, un yaourt et quelques grains de raisin. Invariablement, le matin, du thé et une biscotte. Le Vénézuélien la voulait squelettique, son modèle réduit par deux. Gavée de drogues, elle dévorait des yeux cernés la perdrix aux choux qu'Ozeck s'envoyait paisiblement. Elle portait l'appareil qu'on ne lui déverrouillait que pour la nourrir, une muselière de cuir grillagée et retenue par des lacets épais encadrant le nez, réunis en un sur le front, et se rattachant sur la nuque au collier inférieur. Elle avait été kidnappée carrément à deux pas d'ici, à la sortie d'une boîte de nuit d'Annemasse, un mois et demi plus tôt, et on la livrerait dans trois semaines au plus au client, dès qu'elle serait descendue à la maigreur voulue. Elle était très docile et tapissait elle-même les murs de sa chambre avec des photos de Twiggy découpées dans des magazines.

Ozeck avait bien repéré qu'elle avait subtilisé un morceau de pain pour le loger entre ses cuisses. Mais il avait laissé faire. Enfantillage. S'imaginait-elle vraiment qu'elle pourrait l'emporter, nue comme elle était ? Et le manger, avec sa muselière grillagée ? Un instant, le château Ripaille aidant, il songea à la punir de son larcin en la forçant en travers de la table, la muselière collée dans les restes de perdrix aux choux. Son envie retomba aussi vite venue. Vraiment, ce n'était pas possible... Buchenwald... À gerber.

— Debout, fit-il, donne-moi le morceau de pain.

Elle obéit en pleurant.

— Allez, ouste, au lit.

Il la borda dans ses draps de soie. Curieuse idée... Mais le Vénézuélien le voulait. Lui, il l'aurait couchée sur un grabat. On veut du concentrationnaire ou quoi ? Puis il vérifia que les poignets étaient bien attachés dans le dos par leurs menottes, tira sur la chaînette reliant le collier de la muselière aux tubes

du lit de cuivre.

— Bonne nuit, ma belle, fit-il. Tâche de bien dormir, on te réveille à cinq heures, rappelle-toi, ton maître t'appelle de Caracas.

Avant de sortir, il réduisit l'éclairage en tournant le bouton de commande près de la porte : les chambres des filles devaient toujours rester éclairées. Par l'œilleton disposé dans celle de Marilyn, il vérifia que celle-ci dormait bien. Attachée comme « Twiggy », mais sans muselière, elle, elle respirait calmement sur son sommier de fer.

— Bonne fille, quand même, murmura-t-il.

Il retourna terminer sa bouteille de vin et décrocha le téléphone.

— Than Shué ? Bonsoir, ici Ozeck, désolé de vous déranger, mais je suis inquiet, le client du 13 a disparu. Il faut le retrouver absolument, et vous avez compris n'est-ce pas ? Comme le 13.

Constantin Blot rangea sa Mercedes dans le parking d'Orly et sortit héler un taxi. Il donna son adresse à Neuilly. Il ne voulait pas ranger sa voiture là-bas. Pas question de se faire repérer. Ce qu'il ferait rue Perronet, il n'en savait trop rien au juste, mais cela avait été plus fort que lui, il ne pouvait plus rester seul dans sa maison d'où sa « Mireille » était partie pour essayer de se tuer.

Il était minuit passé. Il avait sa clé de l'immeuble. Le gardien buvait beaucoup. Il devait cuver son vin comme d'habitude. Personne ne s'apercevrait de son arrivée.

Le taxi s'arrêta devant le numéro 18, dix mètres plus haut que la R16 des policiers, voiture banale, grise, anonyme. Constantin Blot n'y prêta pas la moindre attention en sortant du taxi après avoir réglé sa course. Il passa à ras de la R16 et esquissa un sourire : le conducteur, un gros pléthorique, dormait, renversé en arrière sur son dossier : Rabert, rempli de gigot flageolet et de brouilly...

Il entra chez lui sans problème et là-haut, ouvrit son congélateur. Il avait toujours adoré les congélateurs, vieille peur de manquer venue de son enfance pauvre. À la campagne, comme ici, il avait toujours de quoi tenir un siège, y compris une flopée de croissants surgelés.

Than Shué sortit de la porte cochère et s'avança vers la R16. Lui aussi sourit en voyant dormir du sommeil du juste celui dont il n'avait que trop vite compris qu'il était un flic. Puis il traversa la rue et se fouilla. En arrivant devant la porte du numéro 18, il sortit un trousseau de passes. Il ne mit guère plus de cinq minutes à trouver la bonne clé. La porte de l'immeuble s'ouvrit sans problème. Il entra, satisfait ; ce devait être un immeuble de

copropriétaires pingres. Lui, il y a longtemps qu'il aurait remplacé la clé de nuit par un système à touches, bien plus difficile à violer...

Arrivé au quatrième, l'étage de Blot, il s'accorda quelques secondes de réflexion.

Allongé sur son lit, Gallia aux lèvres, verre de whisky à portée de la main, Boris Corentin était heureux, à l'aise, détendu. Dans l'écouteur de son téléphone, une voix chaude et grave qui racontait des états d'âme. Josselyne, l'infirmière du service des urgences de l'hôpital de Versailles. Il l'avait appelée sous prétexte de demander des nouvelles de la suicidée, s'« étonnant » de la trouver au bout du fil. Malin... L'autre jour, il avait repéré le planning des nuits de garde au tableau d'affichage faisant face à la cabine téléphonique d'où il avait appelé Charlie Badolini.

« Mireille Mathieu » n'allait pas trop mal merci de penser à elle. Toujours dans le coma mais les électro-encéphalogrammes étaient meilleurs... Il changeait de sujet. Pourquoi ne pas bavarder un peu, si elle en avait le temps, bien sûr ?

— Tenez, dit Josselyne, pour raconter quelque chose de plus gai, vous connaissez la dernière histoire belge ?

Il écouta et rit comme s'il la découvrait. Il songeait à la blouse de l'infirmière, aux seins nus dessous.

Et il faisait son métier de dragueur. Il avançait, il se rendait familier. Pur jeu de complices, il le savait – la fille, de l'autre côté pensait, de son côté, exactement la même chose – mais peu importait. Les hommes à femmes sont incorrigibles, et les femmes à hommes aussi.

Roland Dumas, infirmier de nuit, célibataire et libéré de ses obligations militaires, avançait dans le couloir des urgences de l'hôpital de Versailles. Il était minuit et quart, l'heure de la première pause-café de la nuit. Or, chez les infirmières, il y avait une cafetière électrique. Et de surcroît, cette nuit, l'infirmière de garde était Josselyne, une belle allumeuse toujours à poil sous sa blouse et qu'il avait de plus en plus envie de sauter.

Roland Dumas s'arrêta à la hauteur de la porte de la lingerie où on rangeait les draps des malades. Curieux... Derrière, il y avait du bruit, comme des grattements. Une souris ?... Pas possible dans un lieu aussi aseptisé. Histoire de vérifier, il ouvrit la porte de la réserve à draps.

Il n'eut pas le temps de voir à qui il avait affaire. En tout cas, à l'armée, il avait bée d'admiration devant la rapidité d'exécution des commandos que les bidasses comme lui allaient parfois, une canette à la main, voir s'exercer. Ce

fut exactement ça. Le poignet tiré en avant, pour déséquilibrer l'« ennemi », un saut de côté pour ne pas entraver la chute et, pour parfaire ladite chute, un coup de manchette sur la carotide.

Maintenant Roland Dumas rêvait, bercé de cloches pascales, le nez dans la pile de draps désinfectés. Derrière lui, la porte s'était refermée et sa blouse s'en allait dans le couloir, un peu trop grande pour son nouvel occupant.

Mais ayant tout de même conservé la tache d'encre violette, au niveau de la poche, due à une maladresse avec son stylo à cartouche, l'autre soir au moment de rédiger son rapport.

Josselyne écarta le combiné de son oreille.

— Attends une seconde, tu veux ?... Non, rien, on passe dans le couloir. Ce doit être Roland, l'infirmier de nuit.

Elle rit.

— Il pense à sa pause-café. Evidemment, c'est l'heure, quelle barbe !

Elle battit des cils comme si Boris pouvait la voir.

— Il me tourne autour, tu sais...

Elle se leva, puis se bloqua, soudain rouge, revint au combiné.

— Mais dis-moi, je ne te connais pas ! De quel droit tu oses insinuer que je n'ai rien sous ma blouse et que je le fais exprès !

À l'autre bout du fil, il ne la voyait pas, bien sûr, mais c'était comme s'il y était. L'intonation ne trompait pas ; elle était ravie.

— Fais-lui son café, rit-il, et puis, tu es libre...

Il attendit la réponse qui ne vint pas. Au bout d'une minute il s'inquiéta tout de même.

— Allô ! Allô ? Tu es là ?...

Josselyne était à cent lieues maintenant de son flirt téléphonique avec le beau policier aux yeux noirs dont elle rêvait depuis leur rencontre, l'autre matin. En face d'elle, devant la porte de son bureau de garde, un être minuscule, asiatique, avec des yeux durs.

— Mais vous portez la blouse de Roland ! s'écria-t-elle. Je la reconnais, il y a une tache d'encre sur la poche droite !

Le Vietnamien s'avança, tranquille, réfléchissant bien à la succession des gestes qu'il allait falloir accomplir.

Josselyne reculait, les yeux hors de la tête. Elle avait compris. Cette accidentée étrange, ce sosie de la célèbre chanteuse, tout ce remue-ménage policier autour... Il fallait reculer, à tout prix, jusqu'au téléphone encore décroché. En face d'elle, le Vietnamien avançait toujours, souriant. Elle luttait pour ne pas s'effondrer en sanglotant. Elle se précipita de nouveau dans le

bureau.

— Au secours ! hurla-t-elle en agrippant le combiné. Il veut la tuer, et moi aussi !

Boris Corentin collait désespérément son oreille à l'écouteur. Rien, le bip-bip d'une ligne occupée. Là-bas, on avait raccroché. Il raccrocha lui aussi, nerveusement, et décrocha aussitôt, composant un numéro qu'il connaissait par cœur.

— Allô, passez-moi l'équipe de garde... Ah, c'est qui ? Bon, appelez le patron, vite, on veut tuer la fille de Versailles, j'y fonce.

Il raccrocha et recomposa un autre numéro.

— Allô ! Bizet ? Ici Corentin, qu'est-ce que tu fiches, mon vieux, tu es en planque à l'hôpital de Versailles ou quoi ? Fonce tout de suite aux urgences, chambre 128, on veut tuer la fille, et l'infirmière...

Il raccrocha encore et redécrocha. Ses doigts pianotaient à toute vitesse le clavier de son appareil.

— Mémé ! Ici Boris, désolé, mon vieux, tu files à Versailles illico.

Il expliqua d'une voix hachée :

— Non, pas le temps de me prendre, vas-y directement. Je prends un taxi, les bons roses payeront la course.

Avant de sortir, il glissa son revolver MR 73 dans son étui de ceinture. Il eut la chance de trouver un taxi en maraude tout de suite près de la place des Vosges, au coin de sa rue. Il exhiba sa plaque de police et un billet de cinquante francs.

— À Versailles, et mettez la gomme, c'est sérieux.

L'oreille collée à l'épaisse porte de chêne, Than Shué écoutait. De l'autre côté, dans l'appartement, une voix chantait, grave, chaude, puissante. Il ne bougeait plus, étonné. Là-bas, on passait un disque, ou une cassette de Mireille Mathieu. Les paroles lui parvenaient, nettes :

« *Petit Papa Noël,*

« *quand tu descendras du ciel...* »

Tout de suite après la fin du refrain, on remettait le départ, et la porte de chêne retransmettait :

« *Petit Papa Noël...* »

Than Shué hocha la tête, philosophe. Il allait entrer chez un dingue... Il prit dans son imperméable, incongru en cette fin août, mais il lui fallait de grandes poches, un « parapluie », ce nouvel instrument des cambrioleurs à la page, auquel peu de serrures résistent.

Celle-ci n'était pas une serrure qui résiste. La porte s'ouvrit très vite. Il

entra comme un chat.

Le tableau de bord de la R16 en planque devant le 18, rue Perronet à Neuilly, grésillait, impérieux, mais Rabert mit longtemps à s'arracher à son sommeil de digestion.

— Allô ? C'est quoi ? Ici Rabert, éructa-t-il, rouge, en grimaçant pour cause de mal de tête épouvantable. Qu'est-ce que tu racontes ?

À l'autre bout du fil, un permanencier de nuit de la PJ débitait ses informations d'une voix neutre de fonctionnaire. Avisé par l'inspecteur principal Boris Corentin de la section des Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine, le commissaire divisionnaire Badolini, patron de ladite Brigade, l'avait chargé d'informer son interlocuteur, à savoir l'inspecteur Rabert, de la même section des Affaires Recommandées de la même dite Brigade Mondaine, qu'il était urgent de renforcer la surveillance du numéro 18 de la rue Perronet à Neuilly-sur-Seine, lieu d'habitation du dénommé Constantin Blot, présumé témoin important dans l'affaire de la fille ressemblant à Mireille Mathieu et hospitalisée à Versailles pour tentative de suicide, vu que celle-ci paraissait être en butte à une tentative actuelle d'assassinat. Et que, peut-être, il fallait voir à voir si, du côté du dénommé Constantin Blot les choses allaient bien, ouf... Message terminé.

Rabert avait tout à fait retrouvé ses esprits sous la douche écossaise du message imbécilement débité.

— Ça va, grogna-t-il, j'ai pigé.

Il se racla la gorge.

— Hé, connard, si j'appelle, débrouille-toi pour être au bout du fil, hein !

Quand il le fallait vraiment, ce vieux sanglier de Rabert savait débouler sur l'affaire avec la rapidité d'un solitaire en situation critique. Il ne s'était pas écoulé trois minutes qu'il était déjà devant la porte de Constantin Blot. Accompagné du gardien de l'immeuble, réveillé *manu militari* et qui terminait avec difficulté de boutonner son pantalon passé à la hâte.

Than Shué, toujours posté dans le couloir d'entrée, vérifiait méthodiquement qu'il ne pouvait pas laisser de traces. Examinant une à une les semelles de ses chaussures, très lisses, pour ne pas laisser d'empreintes sur les tapis et autres moquettes. Puis il enfila ses gants de caoutchouc de chirurgie. Très fins, ne gênant presque pas le contact avec les objets, et qui permettaient de ne laisser aucune empreinte. Ensuite, il fit jouer dans sa gaine de cuir le poignard de commando super Nogent suspendu à sa ceinture sous son imperméable.

Le Vietnamien se réintéressa à la silhouette épaisse et chauve affalée dans un canapé profond de l'autre côté de la porte vitrée. Constantin Blot, son « contrat ».

Le PDG se servait du cognac, le lampait cul sec, puis se resservait. Devant lui, un écran vidéo avec Mireille Mathieu. Il avait à la main une télécommande et chaque fois que le refrain de *Petit Papa Noël* se terminait, il ramenait le déroulage de la cassette en arrière et remettait ça. Inlassablement, comme un fou maniaque, puis il vidait son verre et recommençait.

Than Shué jugea que les risques étaient limités. Il pouvait entrer sans présentations. Il ouvrit la porte et alla carrément se servir un verre de cognac dans lequel il trempa juste ses lèvres.

Constantin Blot le regardait faire, à peine surpris, comme avait calculé le tueur.

— Excellent, apprécia Than Shué avec un claquement de langue. Vous avez une adresse de fournisseur personnel ?

Interloqué quand même, Constantin Blot se souleva sur les coudes. Il avait le front luisant de transpiration et sa chemise était déboutonnée bas, offrant aux yeux du tueur un estomac poilu, rebondi, dessinant parfaitement, au-dessus du ballon digestif, le creux du sternum. Le cœur était un rien à gauche de ça...

Le PDG parut oublier un instant l'exhibition cent fois magnétoscopiquement répétée de sa chanteuse préférée.

— Exact, fit-il, l'air flatté, j'ai un ami dans la région productrice.

— Je peux avoir l'adresse ? insista Than Shué.

Il se fichait du cognac comme de la santé du général Giap mais il savait, par expérience, que le meilleur moyen de distraire un contrat, est d'aborder dans le sens de ses manies. Or, il avait besoin de distraire Constantin Blot, ne serait-ce qu'une minute, le temps de s'approcher de lui.

Le créateur de l'usine de WC automatiques vasouilla de la main vers la table basse, écrivit un nom, une adresse, un téléphone et tendit le tout au visiteur dont il ne lui était pas venu une seule seconde à l'idée de se poser ces trois questions de base : Comment était-il entré ? Oui était-il ? Que voulait-il ?

— Merci, fit Than Shué en enfournant le papier n'importe où dans son imperméable.

Il s'assit, attentif, et ahuri de l'inconscience du gros dépoitraillé. Il allait mourir, son assassin lui faisait face et il ne devinait rien ! Les Européens étaient vraiment des fous qui buvaient trop. Même à l'opium à haute dose, dans son pays, jamais son grand-père n'aurait accepté, comme ça, l'intrusion d'un inconnu chez lui, surtout s'il avait eu quelque chose à se reprocher.

Il eut envie de cracher et se retint. Subitement, sa très proche future victime perdait toute cette humanité qui rend parfois pénible leur travail aux

tueurs professionnels. Il décida de se moquer de toutes précautions oratoires. L'autre était trop saoul, décidément, pour garder ne serait-ce que le minimum de conscience.

— Monsieur Blot, commença-t-il, je viens de la part de l'Agence. J'ai un message important à vous transmettre.

Il s'assit tout près du PDG et attrapa délicatement la télécommande du magnétoscope. Histoire de réduire un peu le son de l'éternel et lancinant *Petit Papa Noël*.

— Ah, on s'entend mieux, vous ne trouvez pas ?

Il se pencha vers la poitrine suintante qui haletait. Ça sentait l'alcool, la mauvaise sueur, le tabac exagérément fumé.

— Tout est arrangé, monsieur Blot. Tout.

L'autre rota.

— Ah ! fit-il avec un sourire radieux, quelle bonne nouvelle !

— Il ne reste qu'un petit détail, reprit le Vietnamien en rattrapant au vol le verre de cognac que des doigts gourds allaient laisser verser dans l'ouverture de la chemise, et après ce sera fini. Vraiment fini.

Il se redressa et déplia un papier.

— Tenez, le texte a été tapé. Il vous suffit de signer.

Pris par un vieux réflexe de professionnel avisé, Constantin Blot attrapa le papier et lut.

« J'ai commis des actes graves, je vais faire en sorte de ne plus jamais recommencer. »

Il reposa le papier, perplexe. Le verre de cognac que son visiteur venait de remplir de nouveau frétilla de tout son liquide ambré à ras de ses yeux. Il eut de nouveau très soif.

Et oublia l'éclair de lucidité qui lui était fugitivement venu.

— Ça me paraît juste, très juste ! cria-t-il presque en reposant son verre. Vous avez un stylo... Merci.

Il parapha avec soin, comme lorsqu'il signait des traites importantes à l'usine.

— Voilà, fit-il en tendant le papier, vous êtes satisfait ?

Than Shué se recula un peu.

— Très satisfait, monsieur Blot, c'est vraiment aimable à vous.

Il saisit la télécommande du magnétoscope et réembobina Mireille Mathieu jusqu'à la première explosion de son refrain, qu'il fit démarrer en surpuissance.

« *Petit Papa Noël*,

« *quand tu descendras du ciel...* »

La main droite de Than Shué descendait vers sa ceinture, soulevait le pan de son imperméable et sortait le poignard de commando super Nogent. Il s'offrit le luxe, tout professionnel, de prétendre éponger la sueur de son hôte en ouvrant un peu plus sa chemise. Puis il se ravisa, soudain.

— C'est trop bête, murmura-t-il, au point de saoulerie où il en est...

Il se leva.

— Les toilettes, c'est où ?

Constantin Blot indiqua, d'un geste vague, trop fasciné par le show télévisé pour remarquer quoi que ce soit. Avait-il seulement vu que les mains de son visiteur étaient gantées ?

À la cuisine, Than Shué trouva vite dans un tiroir un couteau à découper qu'il affûta sur une pierre à fusil. Quand il revint dans le salon, le PDG ronflait, un nouveau verre de cognac vidé à la main, ballottant dans les coussins, où il gouttait.

Il plaça délicatement le manche du couteau dans la main de Constantin Blot après l'avoir libérée de son verre. Puis il leva l'ensemble, posa délicatement la pointe sous le sternum, et il enfonça brutalement en tournant bien, côté cœur, et en fouillant, pour déchirer soigneusement le muscle.

CHAPITRE VII



Il fallait être vietnamien pour se rendre compte que Huan et Than Shué n'étaient pas les mêmes hommes. Mais au fond, même si leurs différences pouvaient échapper à un Européen, n'étaient-ils pas exactement jumeaux ? Huan, lui aussi, venait tuer, et il appartenait au même réseau. Pas facile de se recycler en Occident quand on n'a appris qu'une seule chose dans les services secrets de son pays : tuer.

Seulement là, maintenant, devant la fille brune étendue dans son lit d'hôpital, tout changeait brutalement. Huan se grattait le crâne avec ses mains gantées. Il devait y avoir une erreur quelque part dans les ordres. Pas possible qu'on lui ait ordonné de tuer Mireille Mathieu, la Française qui chantait si bien à la télévision ! Pour plus de sûreté, il ressortit dans le couloir.

Et pourtant si, c'était bien ça : la chambre 128. À n'y plus rien comprendre...

Il se prit la tête à deux mains, debout devant la fille qui dormait, matraquée de somnifères. Elle était pâle et douce, et elle était belle ! Comme il aimait Mireille Mathieu ! Il luttait. Quand même, il y avait contrat. Il était là pour tuer l'occupante de la chambre 128 de l'hôpital de Versailles. Than avait été précis... Il se ressaisit et sortit le poignard de commando super Nogent qu'il avait soigneusement essuyé à sa blouse, à l'endroit de la tache d'encre, après la malheureuse intervention de l'infirmière blonde au beau milieu de son programme. Il s'approcha du lit à le toucher et leva le poignard, contracté.

La malade se tourna sur elle-même, avec effort. Elle souffrait, elle n'arrivait pas à changer de position, et sûrement, ce devait être très pénible. Pris de pitié, il l'aida, la soulevant par les épaules. Son poignard frôlait la gorge où une croûte de sang séchait. Alors, il l'examina plus attentivement, et il vit tout, les cicatrices du crâne, les ecchymoses derrière les oreilles et vers la nuque.

— Non, murmura-t-il. Il y a erreur. Il faut revoir ça, grogna-t-il, il faut...

Il vira vers la porte et juste à ce moment, celle-ci s'ouvrit.

Huan se projeta en avant au hasard et il eut le temps de sentir un craquement d'os chez son vis-à-vis, avant de se ruer dans le couloir et de se projeter vers une fenêtre à travers laquelle il se jeta comme un plongeur au-dessus d'une piscine. Derrière lui, l'infirmière coupable seulement d'avoir fait sa ronde, geignait affalée contre une plinthe.

Huan se récupéra, miraculeusement indemne, dans une herbe grasse gorgée de rosée, un roulé-boulé parfait, et il disparut dans la nuit.

Than Shué se bloqua sur le palier : juste en dessous à l'étage inférieur, on montait. Ces gens à pied n'étaient pas des noctambules rentrant chez eux, ils auraient pris l'ascenseur. Ça sentait le flic, et d'autres devaient attendre en bas. Il ne perdit pas son sang-froid. Dressé comme il l'avait été aux situations

compliquées, il se recula et s'adossa au mur, étudiant calmement les situations possibles. Un : il retournait dans l'appartement. Deux : il montait à l'étage au-dessus. Trois : il fonçait dans le tas. Dément.

Toute sa réflexion n'avait duré que dix secondes, et il avait fait son choix. Il réintégra l'appartement et tira la porte derrière lui. Le temps que les autres trouvent le moyen d'ouvrir, il pourrait aviser. Il avait sa petite idée : l'appartement était bourgeois, les appartements bourgeois ont une entrée de service. À lui de la trouver, ce ne serait pas le plus difficile. Le vrai pari, c'était ce qui allait se passer en bas...

L'inspecteur Rabert soufflait comme un phoque sur le palier.

— Vous avez bien un passe ! grogna-t-il.

Le gardien se fouilla.

— Alors, quoi ! fit-il, placide, on doute du métier des gens ! Est-ce que je serais gardien d'immeuble si je n'avais pas un passe de toutes les portes ?

Il rit :

— Attention, monsieur l'Inspecteur ! Il ne faut pas le répéter. Si les locataires et les propriétaires, l'apprenaient, je serais viré aussi sec.

Il s'activa en jurant.

— Merde, ce n'est pas le bon. Celui-là non plus. Ah, voilà, j'y suis.

La porte couina en s'ouvrant. La musique les saisit d'entrée. Hurlante, romantique et biblique à la fois. Là-bas, dans le salon, un écran vidéo diffusait un récital frénétique, un *Numéro Un* dont la vedette était Mireille Mathieu.

Rabert se tourna vers son équipier, Tardet, surgi avec un peu de retard, pour cause de difficulté avec l'ascenseur, modèle ancien, tout en bois, lent comme une limousine d'avant la guerre de 14.

— On est en plein dans le sujet, tu ne crois pas ?

Tardet avança son nez de fouine boutonneuse.

— Merde ! fit-il, vise le type sur le canapé.

Rabert fit progresser de trois mètres ses quatre-vingt-quinze kilos de machine à digérer.

— Bordel, jura-t-il, il est mort !

Charlie Badolini grillait sa quatrième cigarette depuis un quart d'heure. Une vitesse de consommation qui dénotait de fortes émotions.

— Monsieur Rabert, fit-il d'une voix qui essayait de se dominer, êtes-vous sûr qu'il est bien mort ? Vérifiez, bon Dieu !

Il mordit dans sa cigarette à pleines dents.

— Et voilà, murmura-t-il pour lui-même, la tuile. On a trouvé le témoin numéro un et il est mort...

Germaine, sa femme, serrait nerveusement la ceinture de sa robe de chambre.

— Charlie, fit-elle d'un ton d'impuissance désolée, tu fumes trop, ça va mal tourner.

Il était trois heures du matin et c'était sa quantième depuis le réveil ? Charlie Badolini chassa ces contingences d'un balayage nerveux de son index surnicotinisé.

— Le tueur est encore là ! hurla-t-il dans son téléphone. J'en suis sûr, je ne sais pas pourquoi, mais j'en suis sûr !

Il happa goulûment sa Celtique.

— Rabert, reprit-il, écoutez-moi bien. Allez refermer la porte de l'appartement. Mettez Tardet de garde devant, vous êtes armé ! Bon...

Fouillez, je veux le tueur vivant, vous entendez ! Il est là, c'est sûr, je le flaire d'ici. Tenez bon, je vous envoie des renforts !

Than Shué retenait sa respiration dans le placard à balais. Pas possible, la chance était contre lui. Il avait bien trouvé la porte menant à l'escalier de service, mais elle était condamnée ! Maintenant, il étreignait son poignard de commando. Ça allait arriver : on ouvrirait le placard. Alors, il faudrait ne plus songer qu'à sa propre survie.

Ce qui le sauva, ce fut, comme en 1974 à Nam Dinh, le hasard. Purement le hasard. Il y eut dans l'appartement, à l'autre bout du couloir de service, un appel téléphonique. Il entendit des voix qui criaient presque de stupeur. Il comprit qu'on venait d'annoncer aux flics quelque chose de très important, et que ça créait du relâchement.

Alors, il sortit de son placard. Il tenait son poignard le long de lui. Tout en se dirigeant vers la sortie, il se recouvrit le visage de son imperméable. Un tueur lutte jusqu'au bout pour ne pas risquer d'être identifié.

Dans l'entrée, un gros rougeaud mollasse se grattait le nez tout en vacillant devant une glace Louis XV. À gauche, du côté du salon, deux silhouettes, l'une maigre et l'autre grosse, étaient agglutinées autour du téléphone.

Il s'approcha du gros rougeaud. Dans son dos, et piqua dans le gras des reins.

— À quatre pattes, pas un mot.

Il n'avait aucune intention de tuer, tout ce qu'il voulait, c'était surprendre

juste le temps de trouver son chemin libre.

Il se rua vers la sortie et dévala les escaliers comme une chèvre échappée dans la garrigue.

Cinq minutes plus tard, il prenait calmement le circuit rond de la porte Maillot, sagement casqué, au guidon de sa Susuki cent vingt-cinq centimètres cubes.

CHAPITRE VIII



Dans le bistrot de banlieue où les ouvriers de la SONACRA prenaient leur jus en vitesse avant de gagner leurs ateliers, ils formaient une paire étrange, Jean-Michel Labayre, rugbyman en blouson de cuir, pas rasé, les yeux un peu cernés des six cents kilomètres parcourus en quatre heures depuis Thonon au volant de son coupé Mercedes 500 SLC, et Than Shué, tout petit et maigre, l'air frileux dans son imperméable de surplus militaire.

Ils étaient chez *François*, un de ses bar-tabac-hot-dogs de la zone périphérique nord de Paris. À côté d'eux, la vitre sale vibrail au passage des éternels poids lourds des départs du petit matin. Le jour venait juste de poindre et commençait à manger la lueur blafarde des néons, le café résonnait des conversations sur fond ultra décibélisé de flippers, juke-boxes et autres machines à sous.

Than Shué avait rapidement rendu compte : il en était sûr, la police croirait que Constantin Blot s'était suicidé.

— Tu parles, grogna Labayre, ils ne sont pas fous.

Le Vietnamien se fit presque criard dans le ton :

— Mais c'est son couteau ! Ses empreintes !

Le directeur de l'Agence soupira, fouilla son paquet de Winston froissé à la recherche d'une dernière cigarette. Il se tourna vers le patron à sa caisse.

— Vous avez des Winston ? Non ?... Alors, des Marlboro.

Il reposa ses coudes dans la table de formica jaune canari.

— Curieux. Ils n'ont jamais de Winston, et toujours des Marlboro. Mystères du commerce... Bon, je disais ?... Ah oui, une évidence ; on t'a flairé, ça suffit. Tu as réussi à échapper, mais on t'a flairé.

Than Shué attrapa une Marlboro dans le paquet tout neuf.

— Mais enfin, protesta-t-il, je peux être venu le menacer, il s'est affolé, il s'est tué.

— Non, tu es venu le tuer, ils le savent. J'ai mes renseignements. À la Mondaine, ils ont mis un flic qui a de la cervelle sur le coup. Un certain Boris Corentin. J'ai déjà entendu parler de lui, un redoutable. Et il ne faut pas négliger non plus son adjoint, un petit chauve habillé comme s'il sortait de Mayfair revu et corrigé par les Puces, mais malin comme un singe.

Il soupira.

— Il faut les prendre de vitesse, je sais que Blot faisait trente-six mystères avec sa maison de Mérainville, la fine équipe de la Mondaine ne l'a peut-être pas encore localisée. Vas-y, tout de suite. Tu es adroit. Débrouille-toi pour faire un tas de tout ce que tu peux trouver de compromettant et mets-y le feu. Au milieu du salon, c'est plus sûr. Mais je veux que la maison brûle tout entière.

Than Shué tendit la main.

— J'estime les frais à mille francs. J'ai besoin d'acheter de l'essence et des pétards de Quatorze Juillet, le meilleur système de mise à feu.

Labayre se fouilla et sortit deux mille francs.

Than Shué empocha.

— Pour Huan, je suis désolé, vraiment. Je le croyais sûr.

Labayre haussa lourdement les épaules.

— Les impondérables. Tu ne pouvais pas savoir que Huan était dingue de Mireille Mathieu. Le problème, maintenant, c'est que ça va être dur de remettre ça.

Il fixa le Vietnamien droit dans les yeux.

— Il n'y a que toi...

Than Shué battit des paupières.

— Ce sera quarante mille francs pour le tout, l'incendie, et la fille.

Labayre se bloqua. Discuter... Mégoter... Inutile, au point où il en était.

— OK, fit-il avec effort, c'est d'accord, mais seulement après.

— Ça a toujours été après, murmura Than Shué, souriant, je ne suis pas un tricheur.

Dehors, une moto arrachait ses vitesses, mais c'était le seul bruit perceptible dans la pièce ripolinisée où Boris Corentin méditait, très pâle, devant une table d'examens.

Dessus, couverte d'un drap blanc qui dessinait son corps encore superbe mais définitivement figé, Josselyne, l'infirmière de nuit morte parce qu'elle possédait dans son bureau une cafetière pour la « pause-minuit » du service de garde..

Il s'arracha à la contemplation du visage lisse et paisible et le recouvrit du drap. Hier, elle était vivante... Et elle aimait ça, la vie... Aujourd'hui, demain, guère plus tard, ils auraient dû faire l'amour. C'était fini. Jamais plus elle ne ferait l'amour. Elle avait vingt-quatre ans, sa vie était terminée.

Il se hâta vers la sortie et tourna le bouton de la porte, trop bouleversé pour rester plus longtemps.

Une maigre silhouette à lunettes de myope lui faisait face.

— Ah ! Mémé...

Il entraîna son équipier à l'écart.

— Mémé, reprit-il, cette fois, c'est personnel, la chasse à l'homme, tu entends ? C'est une affaire personnelle.

Il se mit à arpenter le couloir avec sa démarche souple de fauve. Aimé Brichot courut derrière lui.

— Hé ! Boris, attends-moi ! on travaille ensemble, tu te souviens ?

CHAPITRE IX



Il n'y avait pas de poids lourds déboulant dans des hurlements de moteur derrière la vitre mais le bistrot Versaillais était le frère jumeau de celui où Labayre et Than Shué s'étaient retrouvés.

Corentin tourna avec sa cuiller le même café aigre.

— À part les cassettes de Mireille Mathieu, tu n'as rien remarqué d'intéressant, chez Blot, à Neuilly ?

Aimé Brichot se gratta la moustache et releva ses lunettes sur son nez d'un geste vif.

— Tu ne m'as pas laissé le temps de terminer...

— Excuse-moi, fit Corentin, sombre, la mort de cette infirmière m'a bouleversé.

Brichot se fit amical.

— Mais si, Boris, j'ai remarqué quelque chose. Sur la table basse, il y avait une revue, *Maisons et Jardins*, avec encore sa bande d'envoi. À un certain M. Tlob, Villa des Tilleuls, Mérainville, Yvelines. Tlob... l'anagramme de Blot. Tu penses si j'ai fait le rapprochement.

Corentin se fouilla, sortant une pièce de dix francs.

— On y va tout de suite.

L'été était bien terminé. La radio l'avait annoncé : le vent d'ouest se

levait, amenant les nuages. Il pleuvait doucement sur Mérainville quand Boris Corentin et Aimé Brichot y arrivèrent. Le village était petit, morne, presque personne dans les rues. Visiblement, c'était un endroit abandonné par sa population d'origine et razié par les résidences secondaires. Partout, des volets clos, des maisons coquettement retapées qui ne s'ouvraient que le week-end. Ils allèrent au bar-tabac, le meilleur lieu de renseignements qu'ils puissent encore trouver. Des mouches s'agglutinaient partout, ça sentait le café bouilli, les sandwiches rances, la sueur agricole. Un petit serveur, cheveux noirs bouclés et tee-shirt aux manches roulées très haut sur des biceps de culturiste, les renseigna après une interminable séance de réflexion. La topologie de son village c'était pour lui la quadrature du cercle. Il finit par baragouiner dans un français de base réduit à trente-cinq mots de vocabulaire maximum que la villa des Tilleuls devait se trouver par là.

Il tendit le pouce en arrière.

— J'veux dire, après l'église. Vous tournez à gauche... vous voyez, j'veux dire, le carrefour... Bon, après, à droite. J'veux dire le transfo. Juste au transfo, vous obliquez à droite.

— Et après ? fit Corentin avec une patience papale.

— Après ? Ben quoi ! C'est au bout, quoi ! J'veux dire.

Ils s'en allèrent, muets. L'air de la campagne, à Mérainville, ne paraissait pas délier l'intelligence. Pas que chez le barman : les quatre consommateurs, affalés les coudes autour de leurs Kronenbourg, au comptoir, avaient lorgné vers eux par-dessus l'épaule, quand ils étaient sortis. Des regards de bœufs en pleine digestion.

Corentin tira la manche de Brichot.

— Finalement, l'idiot du village qui sert à boire aux cantonniers, il n'est pas si idiot que ça. Regarde, c'est la maison.

Aimé Brichot étudia d'un œil critique le paysage devant lui. Question : souhaiterait-il acheter pour ses week-ends ou pas ? Un problème qui le tracassait depuis quelque temps. Il calculait, la nuit. Il venait d'être augmenté. Son traitement de septième échelon, indice majoré de 460, s'établissait désormais comme suit. Cinq mille deux cent quatre-vingt-huit francs plus mille de prime de sujétion spéciale, quatre cent sept francs, pour l'indemnité de résidence et cinq cent vingt-six francs de supplément familial, soit un total de sept mille sept cent soixante et un francs. Or avec l'inflation galopante, ses traites du F 5 au Kremlin-Bicêtre baissaient sérieusement en valeur réelle. Donc, il pouvait de nouveau commencer à songer à investir.

— Ça te plaît ? fit Corentin, lisant dans les pensées de son équipier.

Brichot se gratta la moustache.

— Un peu au-dessus de mes moyens, tu ne crois pas ?

Il agita la main, concentré.

— Dommage, j'aime le toit à la Mansart. Vieille maison bourgeoise. Ce devait être celle du notaire, autrefois. Et remarque les cèdres de l'autre côté, tiens, j'imagine un jardin en pente vers la rivière, j'irai pêcher des truites pour les jumelles. Il y en a sûrement, à mon avis, c'est une rivière de première catégorie.

Corentin écarquilla les yeux.

— Eh bien, dis donc ! Tu t'y connais en pêche ! C'est ta nouvelle lubie ?

Brichot rougit.

— Lubie... lubie... non pas ! J'étais en vacances dans le Berry, j'ai pêché, c'est tout, j'ai étudié la question.

— OK, ne te vexe pas. Allez, on y va.

Ils s'avancèrent vers la grille mangée de polygonum pléthorique.

— Tiens, c'est curieux, fit Brichot, la grille n'est pas fermée à clé. Oh, mais quoi !...

Regarde ! On l'a forcée, il y a eu un cambriolage !

Corentin se rapprocha, mâchoires serrées.

— Mémé, attention, il est peut-être très récent, le cambriolage dont tu parles.

Ils poussèrent la grille et s'avancèrent dans l'allée gravillonnée, obliquant tout de suite à gauche sous un des deux tilleuls de l'entrée justifiant le nom de la villa, du côté de l'herbe. Histoire de faire le moins de bruit possible. Ils s'approchèrent d'un conifère, qui leur servit d'abri un instant. Il pleuvait toujours, des chiens aboyaient au loin. Le jardin avait dû être beau, autrefois. Brichot avait raison : il était facile d'imaginer un notaire et sa famille, avec des enfants courant dans l'allée en poussant leurs cerceaux, et une maman attendrie qui cueillait des roses pour ses bouquets dans les massifs aujourd'hui pleins d'orties. Les volets avaient furieusement besoin d'un bon coup de peinture, et les murs d'être ravalés. C'était une maison dont l'abandon serrait un peu la gorge.

— Viens, murmura Corentin, il faut bien se décider.

Il alla vers le mur et le longea. Le terrain descendait. Ils débouchèrent sur le côté jardin. Celui-ci apparut pas très grand, mais encore très romantique : on pouvait imaginer des déjeuners sur l'herbe, au temps des impressionnistes, sous les tilleuls.

— Ça, c'est le niveau du service, murmura Corentin. Regarde, à l'étage au-dessus, les pièces de réception.

Ils poursuivirent leur progression et trouvèrent vite une porte mal fermée qu'ils ouvrirent en tirant. Dedans, il faisait noir, cela sentait le charbon, la cave à vins, et, bizarrement, l'essence. Une odeur d'essence toute fraîche, comme si elle venait juste d'être répandue.

Ils passèrent un office aux murs suintants d'humidité, une cuisine restée

dans son état ancien, avec cuisinière à bois et casseroles de cuivre alignées au mur. Des restes d'un repas froid se trouvaient sur la table de chêne noirci. Dévorés de mouches et de guêpes.

— Blot était ici il n'y a pas longtemps, murmura Brichot. Regarde, le pain est encore mou.

Corentin ne l'écoutait pas vraiment.

— C'est là-haut, fit-il. L'essence... là-haut, vraiment étrange.

Ils gravirent l'escalier de service, attentifs à ne pas faire grincer les marches de bois. En haut, ils poussèrent une porte déjà entrouverte et se retrouvèrent dans le hall d'entrée, classique décor bourgeois d'avant la guerre de 14-18. Une console imitation Louis XIV, une glace à trumeau, du carrelage de marbre, un escalier à rampe en fer forgé surmonté d'une lampe compliquée et, au-dessus du palier tournant, une tapisserie usée, façon scène de chasse à l'ancienne.

Corentin alla jusqu'à une porte de bois sculptée et la tira lentement.

L'odeur d'essence s'accentua.

De l'autre côté, une frêle silhouette en imperméable kaki s'activait sur une table. Entassant des papiers, des dossiers, des cassettes. À ses pieds, il y avait deux gros bidons d'essence et un tas de petits tuyaux oblongs dans lesquels Boris Corentin reconnut aussitôt des pétards de foire. Il se recula.

— Mémé, viens voir... Fais gaffe, souffla-t-il. Ça correspond au personnage de la rue Perronet ?

Brichot s'avança, marchant sur des œufs.

— Pas de doute, murmura-t-il.

Il se recula en tirant avec précaution la porte avec lui pour la refermer sans aller cependant jusqu'à enclencher le pêne.

— Qu'est-ce qu'on fait ? Il va mettre le feu d'une seconde à l'autre.

Corentin ouvrit son blouson.

— Il n'y a pas trente-six solutions, on fonce.

Ils s'arrêtèrent ensemble : dans la pièce qu'ils venaient d'entrevoir, étonnant salon rétro, le plancher craquait sous des pas rapides. Ils se reculèrent précipitamment.

Pas assez vite : on poussait la porte. Doucement, en silence, et le visage fin d'un Asiatique aux yeux bridés, sur le qui-vive, apparut.

Ils eurent l'impression, lui et eux, nez à nez, de s'observer pendant des siècles alors que tout ne dura qu'une seconde.

Puis l'Asiatique jura dans sa langue et la porte claqua. Ils entendirent qu'on la verrouillait.

Quand Corentin réussit à l'ouvrir à coups d'épaule, il se rua dans un salon vide, qui sentait toujours l'essence, mais où il n'y avait personne. Au bout,

derrière un poste de télévision chargé de cassettes, un rideau se balançait dans le vent. La fenêtre battait et, en bas, ils virent des traces de fuite dans l'herbe haute. Puis il y eut, de l'autre côté de la rivière, après un petit pont métallique, le hurlement rageur d'une moto qui démarre. Le bruit dura longtemps, dans le paysage mouillé. À la corne d'une rangée de saules, ils purent apercevoir, l'espace d'un instant, la moto japonaise qui dropait sur la route luisante avec un conducteur courbé, les pans de son imperméable flottant derrière lui.

Corentin sortit nerveusement son paquet de Gallia.

— Mémé, fit-il d'une voix rauque, il n'y a pas des jours où tu as l'impression qu'on est des cons, tous les deux. Je veux dire : des jours de vraiment la guigne ?

Brichot ouvrit un peu plus la fenêtre avec des gestes précis de presque propriétaire et se dirigea vers la table. Il reboucha un bidon d'essence.

— Guigne, OK, fit-il, mais tu n'es pas un peu fou d'allumer une cigarette à côté de ça ?

La cigarette tomba de la bouche de Corentin comme un fruit mûr, et il vérifia longuement qu'il l'avait bien écrasée.

— Tu as raison, avoua-t-il. Décidément, ça ne va pas en ce moment.

Il se laissa aller dans un fauteuil Voltaire, face au lit bas couvert de coussins où, l'autre nuit, l'horrible s'était produit, le Golgotha du sosie de Mireille Mathieu... Il n'en savait rien, bien sûr, et pourtant, il flairait. Mais à quoi bon ? Depuis le début de l'enquête, ils accumulaient les échecs. C'est bien de trouver le nom et l'adresse d'un salaud avec un bijou ! Bravo ! Mais ça menait à quoi ? Partout où ils passaient, la mort. À l'hôpital, avec Josselyne, rue Perronet, avec Constantin Blot, et ici, cela avait bien failli être l'incendie, et le porteur d'allumettes avait disparu, sous leur nez, les jouant comme s'ils étaient des enfants. D'une certaine façon, il se demandait pourquoi il était flic. S'il n'y avait pas eu enquête, Josselyne serait encore en vie. Au fond, c'était lui qui l'avait tuée. Par zèle... ce qui revient à une faute professionnelle.

La main d'Aimé Brichot pressa son épaule, derrière lui.

— Cesse de culpabiliser, fit-il, on est dans le même sac. Viens voir plutôt ce que le Viet voulait brûler.

Le plus étonnant, ce n'était pas les factures truquées, la comptabilité avec un faux nom, tout le misérable travail de taupe que Constantin Blot, PDG d'une florissante affaire de WC automatiques, faisait pour préserver son jardin secret, mais le « jardin secret » lui-même...

Ils avaient d'abord essayé les cassettes vidéo. Uniquement du Mireille Mathieu. Rien que ça. Répertoire, classé, avec des étiquettes numérotées et détaillées. Puis, ils avaient ouvert des dossiers. Numérotés, répertoire et classés eux aussi, et là, ils étaient tombés sur quelque chose d'inimaginable.

D'abord, il y avait les photos. Constantin Blot avait découpé partout, dans toutes les revues, des clichés de son idole. Juste le visage. Puis il avait fait du collage.

Avec des corps, découpés, eux, dans *Playboy*, *Lui*, *Union*, et autres revues érotiques.

Le travail était parfait. Mireille Mathieu y apparaissait, souriante, sérieuse, enjouée ou rêveuse, dans des postures de *playmates* de plus en plus outrées au fil des pages. Il y avait un cahier spécial, où de tout petits clichés avaient servi à se la représenter, via des photos de publicités de lingerie cochonne, dans des tenues et des poses tout à fait affriolantes. Le courrier relatif à ces revues était classé lui aussi. Blot se les faisait adresser ici, au nom de Madame Tlob, villa des Tilleuls, Mérainville, Yvelines...

Après, il y avait ce que le fou avait intitulé, avec une belle écriture ronde sur le carton glacé du dossier, le « cahier des charges ».

Cela commençait par cette phrase : « Je commande, par ce texte, les règles détaillées qui devront mener à la formation à tous mes souhaits, de la personne que nous avons choisie ensemble... »

— Qui « nous » ? interrogea Brichot, intrigué.

— Attends, on va peut-être savoir !

Le texte se poursuivait, avec des chapitres, des parties et des sous-parties. Les unes traitaient de la nourriture. La personne devrait manger sain et léger. Jamais salé. Par mesure de mortification, les plats appétissants, tels que viandes en sauce, gâteaux, crèmes, pâtisseries, seraient interdits. Il s'agirait de se nourrir. Pas de prendre plaisir à manger. Evidemment, tout alcool et vin étaient interdits. De même que le sucre. Il faudrait veiller à ce que les yaourts soient nature, pas aromatisés. Les salades n'auraient droit à aucun assaisonnement. Par contre, vu que la personne devait rester « potelée », un peu à l'image de son modèle, il était recommandé de l'obliger à manger beaucoup de pâtes, des pommes de terre, du pain.

— Mais de qui il s'agit ? Et pour qui c'est écrit, tout ça ? s'exclama Aimé Brichot.

Corentin se tourna.

— Il s'agit de la fille qui lutte contre la mort à l'hôpital de Versailles, Mémé, et c'est écrit pour l'organisation que Blot a chargé de la lui former au moindre de ses désirs. C'est cousu de fil blanc, non ? On piétine, mais on avance quand même. Tiens, lis encore ceci.

Il tendit le cahier des charges à son équipier.

Celui-ci s'absorba. La lecture était plus facile que tout à l'heure. Constantin Blot était passé à la machine à écrire. Titre du chapitre : *L'apprentissage de l'immobilité*. « Je veux que la personne, avait écrit le fou, soit dressée à garder des poses, j'en donnerai après le détail. Ce que je veux,

c'est la formation à une docilité parfaite. La personne devra apprendre par cœur, exactement, toute une série d'attitudes numérotées par des chiffres. De façon à ce qu'elle les prenne automatiquement quand je prononcerai le chiffre correspondant.

« Je suis très exigeant sur la durée. Les poses, ou attitudes, seront prises au minimum trois heures durant pour les plus contraignantes, cinq ou six heures pour les autres. Je ne veux pas de liens, ni de bracelets, ni d'attaches. Je veux l'acceptation volontaire de la pose. Prenons un exemple, le numéro 17. La personne devra s'installer, en cuissardes, et rien d'autre, à plat ventre sur le carrelage de la cuisine. Les jambes comme les bras devront être écartés en croix, le visage contre le sol. La position n'est pas contraignante, physiquement. Elle peut être tenue cinq heures, six heures et même beaucoup plus. Alors, voici ce que je suggère pour l'éducation. Il existe des radars de contrôle de mouvements utilisés par les banques, ou les particuliers qui veulent se prémunir contre le vol. L'appareil est cher, mais je prendrai la dépense à mon compte. Il observe la pièce et réagit au moindre mouvement de qui que ce soit. Je pense qu'il ne faudra pas supprimer la sonnerie d'alarme, afin de bien rappeler à l'ordre la personne en cas de changement de position. Mais il faudra veiller, comme je le ferai après livraison, à conserver la mémoire de la centrale électronique attenante. Afin, en cas d'absence, de bien pouvoir retrouver tous les manquements à l'obéissance de la personne, et la punir en conséquence. Là, je conseille le fouet à chien, qui laisse de belles marques, et qui est un excellent instrument de dressage, surtout s'il a été mouillé au préalable. »

Ils lisaient, côte à côte, comme des frères épouvantés, et ils tournaient les pages, cherchant des renseignements plus précis. À qui toutes ces horreurs s'adressaient-elles ? Bon Dieu, c'était ça qu'il fallait trouver !

Après, il y avait le détail des poses. Constantin Blot répétait d'abord l'importance de l'« éducation hypnotique » à ce sujet-là. Il n'était pas question de forcer la personne à subir. Il fallait qu'elle accepte de « gaieté de cœur » les lentes postures immobiles. Le radar qu'il installerait chez lui ne serait là que pour la mortification. En fait, la personne devrait avoir à cœur, réellement, de ne pas le déclencher.

Il expliquait plus avant son programme. Il avait l'intention d'installer secrètement la personne dans sa maison de campagne. Sa présence devrait être totalement ignorée. Lui, il abandonnerait son appartement de Neuilly pour venir ici. La route n'était pas trop longue pour aller jusqu'au bureau. Le problème, c'était quand il serait absent. Que ferait la personne ? Bien sûr, il y avait le ménage, la cuisine, tout le travail d'une maison, y compris la couture et le repassage. Mais tout cela ne prenait pas une journée. Alors, il avait trouvé la solution. Il partirait à huit heures, la personne s'occuperait des tâches ménagères jusqu'à treize heures. Puis elle irait déjeuner, à la cuisine. À treize heures quarante-cinq précises, la vaisselle faite, elle remonterait au salon, se

préparerait et se disposerait selon le « numéro » du jour choisi.

— Lis, mais lis donc ! c'est dément ! glapit Aimé Brichot qui se grattait nerveusement la moustache.

« Reprenons un exemple, poursuivait le fou « suicidé » la veille au soir pour cause de sexualité trop frénétiquement déviée. La personne a été informée, le matin, au départ de son maître, du numéro de l'attitude à prendre l'après-midi. Mettons le 5. Il s'agit, en talons hauts, jarrettières et soutien-gorge découpé, de se mettre à quatre pattes, cuisses et bras bien écartés, et de ne plus bouger. Bon, la personne pourra tenir trois heures au plus comme cela devant le radar. Alors, que faut-il faire ? Il faut qu'elle règle le radar sur trois heures de temps.

Puis qu'elle retourne prendre la pose, toute seule dans le salon. Bien sûr, tout au début, le radar va enregistrer ses mouvements. Mais ça, c'est prévu, le radar est minuté, je donne trois minutes de liberté et puis, plus de gestes ! »

Corentin tourna encore d'autres pages. La litanie du désaxé continuait. Il y avait, comme promis au chapitre d'avant, le détail des attitudes auxquelles la fille aujourd'hui dans le coma à l'hôpital de Versailles devait être – et avait été dressée. Puis Constantin Blot passait à l'habillement, là aussi, il était méticuleux. Il avait constaté combien sa chanteuse préférée était toujours habillée sage, très jeune fille. La personne devrait suivre cet exemple. Il fournirait l'argent... Par contre, il voulait des dessous bien précis. Des soutiens-gorge renforcés, baleinés, des porte-jarretelles enveloppants. Il était pour les gaines bien serrées, les corsets solides. Il chargeait l'organisation de bien s'occuper de ces fournitures.

Le dernier chapitre était consacré à la sexualité de la personne proprement dite. Il fallait lui enseigner l'auto-érotisme, les caresses les plus intimes. Elle devait apprendre à trouver cela naturel. De même, il fallait la dresser à la fellation. Lui en inculquer soigneusement tous les détails avec un individu choisi... Puis le fou passait à la chanson : était-il possible d'apprendre à la personne à chanter ? De l'entraîner à tous les airs de Mireille Mathieu ?

Le fou était aussi plus terre à terre. Il était question des délais de paiements, et aussi de ceux du dressage. Il y avait une correspondance échangée. Des lettres à demi-mot venues d'« en face ». « La marchandise est arrivée ce 27 courant, nous l'avons aussitôt examinée avec toute l'attention voulue. Il apparaît qu'un certain nombre d'opérations seront nécessaires ». Puis ceci, un mois plus tard :

« La marchandise est en excellent état. Elle se révèle bien meilleure que nous n'aurions cru. Les études se poursuivent à un rythme accéléré. Nous pouvons envisager la livraison dans un délai n'excédant pas trois mois. Merci de ne pas oublier la mensualité promise. Les frais de garde se révèlent plus élevés que prévus. » Corentin prit le dernier dossier. Il jura : déjà rongé par l'essence...

— Pourvu qu'on puisse le récupérer, grogna-t-il, jusqu'ici on n'a aucune adresse. Rien...

Boris Corentin ramassa tout le misérable lot de papiers, de photos, de cassettes et de confidences calligraphiées qui formaient en quelque sorte le testament de Constantin Blot.

— Encore un effort, fit-il. On transporte tout ça à la voiture. N'oublie pas le paquet, là-bas, il est plus précieux que les autres. Tous ces renseignements...

Avant de démarrer, ils observèrent encore une fois la maison du notaire ou un fou très riche avait imaginé de cloîtrer une femme façonnée à l'image d'une chanteuse célèbre. Là-haut, ils avaient repéré, vissé à un coin de mur sous le plafond de salon, le radar Fichet-Bauche qui aurait dû servir aux lentes mortifications solitaires des après-midi, et ils avaient imaginé en frémissant les scènes quotidiennes, le retour du « maître ». Il rangeait sa voiture au garage, il entrait, il poussait la porte du salon. La personne l'attendait, immobile dans la position correspondant au numéro du jour. Alors, il débranchait le radar et puis quoi ? Qu'est-ce que les fous sexuels peuvent faire à une femme ? Quel jeu subtil de drogues y avait-il là-dessous ?

Ils reprirent la route de Paris. Pas très fiers, au fond.

— Il va falloir aller trouver Baba, grogna Aimé Brichot.

Corentin négocia son virage, très père de famille calme et tranquille.

— Hé quoi ! fit-il, on ne rentre quand même pas totalement bredouilles !

CHAPITRE X



La voix de Charlie Badolini s'éleva dans la pénombre de la petite salle de projection du quai des Orfèvres, la salle Duban, installée dans le sous-sol de la cour de l'Horloge.

— Ça suffit comme ça. On n'est pas ici pour voir des films pornos.

Le machiniste coupa la retransmission de la cassette magnéto à regret. Lui, il ne trouvait pas mal du tout la petite demi-heure de projection à laquelle il avait eu droit, comme les huiles. Ahurissant, ce qu'il avait vu, et pourtant, à la Brigade Mondaine, on est habitué aux bizarreries. Seulement là, il y avait une particularité : on aurait juré que la fille qui se caressait, se faisait fouetter, accomplissait des strip-teases savants avec des tenues tarabiscotées où le cuir jouait un rôle capital, était une des plus célèbres, sinon la plus célèbre chanteuse de France...

Quand la lumière revint, Aimé Brichot se demanda, inquiet, s'il n'était pas un peu rouge.

Il y avait eu, à un moment, une apparition de la fille dans un de ces corsets !... Quelque chose de fantasmagique ! On a beau être un époux modèle, avec tout juste quelques petits coups de canif dans le contrat, au demeurant bien anodins, on avait son « jardin de fantasmes secrets ». Un corset comme celui-là, bien noir, bien baleiné, qui descendait devant jusqu'au pubis de chaque côté duquel les jarretelles s'accrochaient, dégagait les seins en les relevant et qui, derrière, remontait très haut, exposant la croupe en l'« exaltant » par le serrage de la taille, ça c'était quelque chose qui faisait rêver !... Souvent, Aimé Brichot avait rêvé, justement, que Jeannette, sa femme, mettait un corset comme ça. Alors, ils s'aimeraient comme des « bêtes » !

Seulement, œuf corse, il n'avait jamais osé le lui demander. Et le temps passait. Et Aimé Brichot en était réduit à enfoncer le fantasme « corset spécial » dans les tiroirs les plus secrets de sa libido. Pour lui, flic de la

Mondaine, la tentation était encore plus dure que pour tout autre. Les adresses de lingerie spéciales, il était payé pour les connaître ! Avait-il assez débarqué, plaque de police en main, dans des officines retirées, généralement en banlieue – Pigalle c’est fini, juste un truc à touristes –, coincées entre des usines, une voie ferrée, un gazomètre ! Et là, des mères maquereilles habillées en bourgeoises torturaient à plaisir la chair des nymphettes effarées et ravies à la fois par les cochonneries, généralement étrangleuses de tailles, de cuisses et de cous, qu’on leur faisait passer en serrant ensuite les lacets jusqu’à les faire s’évanouir.

Mais Jeannette, c’était autre chose. Ah, Jeannette en corset de cuir ! My God ! Un morceau de paradis !...

Il réenfurna ses rêves dans son subconscient et suivit les autres avec dignité. Arrivé dans ! le bureau patronal, il eut le sentiment qu’il avait enfin dérouté. Il toussota avec dignité, vérifia le pli de son pantalon avant de s’asseoir face au bureau Empire d’où Charlie Badolini dépassait tout juste, vu sa petite taille, et se gratta la moustache, attentif.

Avec Boris et lui, il y avait tout le gratin. Dumont, l’inspecteur divisionnaire, adjoint du patron et redoutable lanceur de vérités, Rabert et Tardet aussi, bien sûr.

Charlie Badolini alluma une Celtique. Ses bonnes résolutions n’avaient pas tenu longtemps...

— Messieurs, fit-il en se raclant la gorge, avouez que ce n’est guère fameux, tout ça.

« Aïe, songea Corentin, j’ai horreur quand il démarre mezzo. La marmite soulève doucement son couvercle, gare à l’explosion. »

Mais le commissaire divisionnaire paraissait avoir choisi la maîtrise de soi. Il récapitulait la situation. Une victime toujours dans le coma. Une infirmière assassinée. Le témoin numéro un assassiné. Puis des frères jumeaux asiatiques qui avaient fait preuve du même talent dans l’art de la fuite. Une maison visitée, des documents récupérés. À mettre sans doute au rayon des Archives de la Brigade Mondaine mais, au strict point de vue de l’enquête : zéro. Constantin Blot était peut-être fou, mais né malin. Pas une enveloppe, pas une adresse. Rien. Le noir complet.

— Qu’est-ce que vous allez faire, maintenant ? reprit-il.

Un ange aux ailes drapées de silence gêné voleta doucement à travers le bureau patronal. Il choisit d’aller se poser sur l’épaule de Boris Corentin. En clair, celui-ci se sentit plus directement concerné que les autres par la question.

— Pour être franc, Patron, commença-t-il, je me demande s’il ne faut pas attendre que la fille sorte du coma.

Charlie Badolini roula des yeux. La rage montait doucement.

— Ah ! Vous y croyez, vous ? Je viens d’avoir le dernier rapport médical. Aucun progrès. Rien. Elle ne prononce pas le moindre mot, ne paraît même pas avoir conscience de la réalité ambiante. Vous savez comment on appelle ça, en jargon médical ? L’état de « légume ».

Corentin contracta ses mâchoires.

— Vous avez une autre idée ?

Il avait dit ça exprès, sachant bien que c’était exactement le genre de question à ne pas poser à son supérieur hiérarchique. Mais au point où on en était, il préférait déclencher la tornade. Plus vite ça viendrait, plus vite ce serait fini.

Tout commença par la classique roulade des yeux. Suivit l’aspiration frénétique d’un bon tiers de cigarette d’un coup. Puis il y eut l’agitation des mains et le raclage du tapis avec les talonnettes surélevées, sous le bureau. Mais curieusement, aucun son ne sortait de la bouche du patron. Ne trouvait-il pas de mots assez forts pour exprimer son indignation ? Avait-il l’élocution coupée par la puissance de sa colère ?

Rien de tout ça. Simplement, Charlie Badolini venait d’être saisi par une irrépressible envie de tout laisser tomber. D’abandonner. De rendre son tablier. Un ras-le-bol subit, la crise de lassitude du chef, syndrome classique.

Il reprit peu à peu le contrôle de lui-même et se leva, ouvrant et refermant ses mains pour mieux se calmer.

— C’est terminé, messieurs, fit-il d’une voix blanche. Moi, je vais prendre l’air. Vous, faites ce que vous voulez.

Il sortit avec la dignité d’une Diva blessée.

Dumont se ressaisit le premier et gratta sa nuque puissante de vieux flic qui en a vu d’autres.

— Mes petits, il faut vous secouer, hein ? On ne peut pas laisser le patron dans cet état. Démerdez-vous. Trouvez quelque chose. N’importe quoi, qu’il ait de quoi croire que l’enquête a repris !

Roxane baissa la tête et étudia le paysage, un peu plus bas, juste au-dessus de son pubis.

— Mais ce n’est plus mon Boris ! s’écria-t-elle. C’est épouvantable !

Elle détachait les syllabes, mi-sérieuse, mi-rigolarde.

— Oh, ne te moque pas de moi, grogna-t-il, vexé. Ça arrive à tout le monde...

Elle remua l’objet défaillant.

— Il y a une autre fille, c’est sûr. Je me disais aussi : pas de coup de fil, c’est louche.

L'image de Josselyne, l'infirmière de Versailles, traversa Boris comme un poignard.

— Laisse tomber, c'est pas ça.

Elle lui tâta le bout du nez.

— Froid. Donc, ce n'est pas la santé. Alors, c'est le moral. Tu as des soucis, tu as la tête ailleurs.

Elle l'attira dans ses bras.

— Viens, mon grand... voilà... la tête au creux de l'épaule. Alors, on a des chagrins ? On ne réussit pas ? C'est le boulot, hein, je le sens ?

Il remua son nez froid dans le creux délicieusement doux de la clavicule.

— Oui, fit-il d'une voix étouffée.

Elle le serra un peu plus contre elle, maternelle.

— Raconte.

Il raconta. Ça le libérait. Elle l'écoutait et elle lui massait le dos, câlinant son oreille avec les lèvres. Elle le câlina un peu trop. Surtout, elle eut tort de descendre sa main du dos vers les reins.

— Hé ! cria-t-elle tout à coup. Qu'est-ce qui se passe ? On redevient un grand monsieur ?

Elle éclata de rire après avoir vérifié de visu ce qu'elle avait, tactilement déjà, cru comprendre.

— Ben, mon mignon, tu vois... il suffit de parler...

Elle grogna de bonheur en gigotant à petits coups de reins savants quand l'oiseau retrouvé s'introduisit en fanfare dans son nid de prédilection.

Le téléphone sonna une demi-heure plus tard. C'était Brichot. Nouvelles ! néant. À la mine contractée de Boris quand il raccrocha, Roxane comprit.

— Allez, mon petit Alex, viens faire dodo contre ta Roxane. Tu as besoin de repos.

Il s'endormit tout de suite, le creux de l'oreille délicatement chatouillé par un index expert, maternel et consolateur.

CHAPITRE XI



Au septième jour de l'enquête, Boris Corentin eut enfin le sentiment qu'il sortait peut-être du puits. Il était à son bureau, 36, quai, des Orfèvres. À côté de lui, la machine à écrire toute neuve de Rabert faisait un bruit soyeux et follement exaspérant. C'était idiot. Avant, on était habitué aux vieilles machines claquantes et sonores, ça faisait partie du décor. Mais ça, ces touches feutrées qui faisaient tout pour se faire oublier et ne réussissaient qu'à faire tendre l'oreille... l'enfer !

— Je vieillis, c'est la seule vraie raison, se dit-il. Je ne m'adapte plus.

Il remua quelques pensées tristes où le relatif fiasco de l'autre soir avec Roxane jouait son rôle...

Il venait de se replonger dans l'étude de sa pile de dossiers, refermant celui des disparues susceptibles de ressembler à Mireille Mathieu, mais dont aucun ne donnait le tilt, et rouvrant comme par routine le paquet des secrets de Constantin Blot.

Ça sentait encore vaguement l'essence, c'était jaune et collé. Il feuilleta distraitemment les photos de la fausse Mireille et soudain, l'intuition.

Qu'est-ce que c'était donc, ce petit bout de papier chiffonné avec des chiffres ? Il l'attrapa, le lissa soigneusement et l'étudia. Il y avait dix chiffres. Par cinq paires de deux. C'était net, les chiffres étaient en groupe de deux espacés des autres. Qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ? Il s'absorba et transcrivit les chiffres bien au net sur une grande feuille de papier :

17... 52-78-07-83.

À sa droite, la machine de Rabert s'était enfin arrêtée. Mais ce n'était pas mieux. Le collègue manœuvrait des tiroirs, maintenant, et là, c'était vraiment à secouer les tympan.

— Calmos ! grogna Corentin. Je gamberge.

Rabert daigna mettre la pédale douce à ses cognements de tiroirs. Corentin

put enfin se reconcentrer. Il reprit le papier chiffonné et le compara aux chiffres qu'il avait inscrits sur sa feuille à lui. C'était bien les mêmes. 17-52-7807-83.

Il le repoussa dans son dossier.

— L'énigme, se dit-il à mi-voix. Mais je vais y arriver, non ?

L'image de Charlie Badolini, croisé ce matin dans le couloir de l'étage, et toujours aussi drapé dans sa dignité de chef que personne n'aide, le fouetta.

Il reprit le papier chiffonné, cherchant la petite bête, le détail qui illuminerait tout, savait-on jamais ? Combien de fois n'avait-il pas trouvé la solution à un mystère rien qu'en observant les détails ?

— 17... 52,78,07,83.

Il ânonnait presque quand il se bloqua soudain.

— 17,52,78,07,83... Rabert, combien y a-t-il de chiffres dans un numéro quand on appelle la province ?

Rabert déboutonna le col de sa chemise.

— Tout dépend, mon vieux. Tu es drôle... D'abord, si c'est d'ici, le 16. Puis le numéro du département, deux chiffres, puis la suite, quoi !

Il rit comme un con :

— T'as l'air d'être aux chiffres et aux lettres, à la télé...

Corentin renifla.

— C'est presque ça. Attends un peu...

— D'habitude, reprit Rabert, tes gens mettent trois petits points après le 16. Ça veut dire : un peu de musique.

Corentin se rua sur le papier chiffonné.

— Mince ! tu as raison, il y a trois petits points après le 17 !

Rabert tira sur sa cravate pour dégager son cou couleur roastbeef.

— Ça vient d'où, ton papier ?

— Des Yvelines.

— Alors, c'est le 16, là-bas aussi. 17, ça ne veut rien dire. Cherche ailleurs.

Des souvenirs se mirent à assaillir Boris Corentin. Hong Kong, une cave chez un « féodal » oriental fou nommé Hochu. Un jeu étrange et cruel. On l'avait enfermé, et il s'agissait de trouver le moyen, pour survivre, d'ouvrir la porte blindée bardée de rivets avec pour seule arme une calculatrice Made in Hong Kong, œuf corse, comme aurait dit Aimé Brichot. Il avait réussi. Il avait trouvé la progression géométrique des chiffres correspondant au nombre des rivets de la porte.

— Laisse marcher la mécanique, Rabert, murmura-t-il... Tu n'as pas une calculatrice ?

Rabert lui tendit un bijou. Une Hewlett-Packard, rien que ça. La Rolls des calculatrices.

— Merci, mon prince, murmura Corentin, déjà absent.

Il gambergeait maintenant sur une donnée précise : Rabert l'avait dit : Des Yvelines, on faisait le 16, comme de Paris, pour avoir la province. Or, là, il y avait : 17.

Soit 16 plus 1.

Donc, code !

De toute évidence, il s'agissait bien d'un numéro de téléphone. Mais codé. Constantin Blot, il ne fallait pas l'oublier, ne gardait aucune trace, rien, pas une adresse ni une enveloppe. À part cette bande d'abonnement de *Maisons et Jardins*, la seule erreur, et où le nom était lui aussi codé : Tlob pour Blot... Un indice de plus. Or, il y avait ce papier trouvé chez lui. Comme si il n'avait pas la mémoire des chiffres et qu'il fallait noter ce numéro important. Lequel sinon celui de l'endroit où avait été dressée la fausse Mireille Mathieu ? Restait à décrypter le code.

— Rabert ? fit-il en commençant à pianoter sur la Hewlett-Packard, tu pourras m'aider ?

— Pas trop longtemps ?

— J'espère que non. Je vais te donner des numéros, il faut que tu demandes aux renseignements si ils existent et, si oui, à quoi ils correspondent. Tu es flic, n'oublie pas, tu as la priorité.

Une petite heure plus tard, l'inspecteur Rabert commençait à trouver que Corentin, bon copain par ailleurs, devenait un tantinet casse-bonbons. Il voulait bien transmettre aux renseignements téléphoniques les séries mathématiques que pondait Boris mais, à la longue, il avait l'impression qu'à l'autre bout du fil on se foutait de sa gueule.

Brusquement, l'inspecteur principal Boris Corentin, de la Brigade Mondaine, chouchou du patron et promis à un brillant avenir, tomba raide fou. Il se mit à se cogner la tête sur son bureau. Et en riant qui plus est...

— Ça va pas ou quoi ? hasarda Rabert.

— Si, si, très bien...

Riait comme un gosse, Corentin.

— Ça y est, j'ai trouvé, je suis le roi des cons... J'aurais dû commencer par là : un chiffre de plus à la première série, deux à la seconde, trois, quatre et ainsi de suite... le plus élémentaire, quoi ! Tu calmes tes rigolos et tu leur demandes ce numéro, je te parie l'apéro que c'est le bon : vas-y, note : 16, musique, 50,75,03,78. ‘

Une minute plus tard Rabert raccrochait le téléphone et décrochait sa veste.

— Tu as vraiment du vase, toi : non seulement tu as trouvé ton numéro,

non seulement ça correspond à un certain docteur Albano, chirurgie esthétique... donc tout à fait ce que tu espérais... Mais, *en plus*, c'est moi qui dois te payer l'apéro !

— Je sais, mon vieux, je sais, la vie est mal faite, répliqua Corentin, la mine faussement penaude.

CHAPITRE XII



Le gros ventre du docteur Albano se secouait, agité comme une caisse de résonance par le rire (pourtant de gorge) qui l'avait saisi.

Il reposa le téléphone.

— Allons, fit-il, quand ça va mal, c'est que ça va mieux.

Il tendit l'index vers Ozeck.

— Il y a deux bonnes nouvelles. Than Shué s'occupe sérieusement du numéro 13 à Versailles. Il est vexé. Il va mettre le paquet. On peut compter sur lui cette fois, je crois. Deuxio, il m'a annoncé qu'on a repéré une fille pour la commande « Karen Cheryl ». Ça se présente du côté de Cherbourg. Une dactylo au nez mutin, pleine de santé, un vrai bijou paraît-il, le Suisse va douiller.

Un vieux banquier de Genève, tombé amoureux de la chanteuse, un soir à la télévision, et qui était branché sur l'Agence... L'affaire lui coûterait au bas

mot deux millions : Ce qu'il voulait était délicat : engager Karen Cheryl comme bonne à tout faire.

Ozeck se resservit un demi-verre de château Ripaille.

— Il n'est pas fou, le Suisse, apprécia-t-il. Au fond, par les temps qui courent, qu'y a-t-il de plus excitant que de s'offrir une bonne ? Race en voie de disparition... Ah, le bon vieux temps du droit de cuissage...

Ils vaticinèrent un peu sur les vieux principes qui se perdent, le bon temps d'autrefois.

Ozeck pianota subitement la table.

— Tu veux que je te dise ? On est deux vieux imbéciles, toi avec ta calvitie et ton gros ventre, et moi avec ma fameuse sécheresse façon « tu mourras à cent ans et tu nous enterreras tous ». Regarde-nous, on dîne à la cuisine comme deux minables, on va lever la table et enfourner tout ça dans la machine à laver, et puis on passera l'éponge sur la toile cirée en ramassant les miettes avec les mains, sans compter qu'il faudra aller vider le sac poubelle au fond du jardin parce que demain c'est le jour de ramassage.

Albano s'examina les ongles.

— Où veux-tu en venir ?

— À ceci ; profitons une bonne fois pour toutes des choses, on a quatre numéros, les 16,17,18 et 19, en chambre en ce moment, j'élimine les 18 et 19. La « Romy Schneider » pas encore passée à ton bistouri et la « Lady Diana », pardon, aujourd'hui « princesse de Galles », que j'ai dû abrutir de drogue tellement elle ruait dans les brancards au débarquement. Reste les numéros 16 et 17, en fin de cure.

Albano partit d'un rire plus gros que son ventre.

— Evidemment, elles sont arrivées au point de bonne docilité, la Twiggy et la Marilyn.

Il se gratta le nez.

— C'est laquelle que tu regretteras ?

Ozeck haussa les épaules.

— Marilyn, évidemment. Ah, quelle réussite ! Tu ne l'as vraiment pas ratée et puis, sans me flatter, j'en ai fait une chose. Réellement, une serpillière ! Tiens, je craignais le passage aux yeux baissés. Un truc du client pas si bête, entre nous. Ça fait enrager, les regards de ces dames, souvent, quand on leur dit : « Couche-toi là. » Ma crainte, c'était rapport à l'hypnose. Que dalle ! Elle a avalé ça vite fait bien fait. Tout juste si j'ai dû, deux ou trois fois, lui faire lécher les rosiers du jardin – ça marche toujours, les trucs surréalistes, surtout quand il y a des épines. Elle a accepté ça avec un bon cœur de sœur Sainte-Thérèse en extase devant son Jésus-Christ.

Albano poussa d'un index dégoûté des pelures de saucisson sur la toile cirée.

— Côté piqures, elle en est où, ta Marilyn ?

Ozeck réfléchit.

— J'ai descendu les doses depuis trois jours. Presque plus rien. Si tu la voyais manger son riz au lait ! Complètement détraquée. Tu ne sais pas ce qu'elle m'a dit cet après-midi ? Le gravier n'était pas concassé, c'était des galets, prétendait-elle.

Albano alluma un cigare de la Havane.

— Explique-toi, j'ai ma spécialité, toi la tienne, il faut s'informer réciproquement.

Ozeck attrapa la boîte de château Margaux de chez Davidoff. Ils furent deux à humer le parfum lourd des cigares de la Havane.

— Je l'ai dressée à s'agenouiller sur du gravier en prenant plaisir à quelque chose de simple, d'enfantin expliqua-t-il, amical. Du riz au lait. Le but, tu piges, c'est qu'elle ne mange plus qu'à genoux, sur des cailloux. Le client veut ça, bon... Seulement, figure-toi que le gravier, tout à l'heure, c'était bel et bien du gravier, pas des galets, plus ronds, plus doux ! C'est là que j'ai compris que c'était gagné, tu comprends ? Elle s'était habituée à la douleur de ses genoux, et elle en redemandait !

Albano se leva et alla chercher une bouteille de fine champagne 1978. Il y eut des glous-glous dans des verres.

— Qu'est-ce que tu as fait ? questionna-t-il en lampant une gorgée de feu délicieux.

Ozeck s'arracha, entre pouce et index, un brin de tabac au coin des commissures.

— D'abord, je l'ai giflée, parce qu'elle m'avait regardé dans les yeux en posant sa question. Puis je lui ai demandé de quoi elle se mêlait, et alors, elle a eu cette réponse merveilleuse : « Mais si je n'ai pas mal aux genoux en mangeant mon riz au lait devant Pierre Antoine, mon mari, Pierre Antoine, Pierre Antoine – je t'assure qu'elle répétait ça comme ça : mécaniquement – il sera furieux et me punira. »

— OK, reprit Albano, mais qu'est-ce que tu as fait.

Ozeck lampa une gorgée de fine champagne.

— Je lui ai dit d'aller choisir dans les allées du jardin les graviers qui lui paraissaient convenir et de les disposer elle-même quand il faudrait passer à table.

— Parce que tu lui as brusquement jeté que le gravier ce n'était plus seulement pour le riz au lait, mais pour tous les repas ?

— Bien sûr, et elle n'a pas eu l'air surpris. Elle est sortie dans le jardin avec un sac en plastique, et une heure après, la récolte était faite. Qu'est-ce qu'elle était ravissante, tout agitée de tremblements sur ses silex.

— Tu te l'es envoyée, vieux salaud, je te connais.

Ozeck secoua la cendre de son cigare d'un index poli dans le cendrier.

— Ben oui ! Il va falloir la livrer, je m'étais attaché à elle.

Albano désigna d'un geste large la table recouverte des restes de repas.

— On est vraiment trop idiots de ne pas y avoir songé avant, fit-il. Il faudra dresser aussi les filles à nous servir. Les clients ne protesteront pas, fais-moi confiance. Si on commençait par ta Marilyn ? Faisons-lui nettoyer tout ça...

Il eut un rire de côté.

— Tu as de l'imagination. Arrange quelque chose de pas convenable du tout.

Leur magnétoscope enregistrerait tout et ce serait une de leur plus jolies cassettes à se projeter, avec une assiette de viande froide, et une bouteille de château Ripaille, quand le doux temps de la vieillesse serait arrivé.

Ozeck avait fait revêtir à Marilyn une tenue très lointainement inspirée de *Bus Stop* : jean découpé, pull tailladé à l'endroit des seins. Tous les oripeaux étaient vite partis. À présent, elle débarrassait. Ils avaient trouvé dans le « magasin d'accessoires » un ravissant petit tablier de dentelle qu'ils avaient découpé aux ciseaux, le jugeant trop long. Maintenant, à leur satisfaction, il n'atteignait plus le pubis. Dans ses cheveux, Marilyn portait un petit chapeau de *playmate* tout à fait ravissant. Elle travaillait de bon cœur, minaudant, roucoulant, jouant les idiotes aussi parfaitement que son modèle, avec les mêmes cris évaporés et rêveurs de temps à autre, qui faisaient hurler de satisfaction professionnelle le docteur Albano. Vraiment, son bistouri était génial. Là, devant eux, la bonniche docile dont ils flattaient la croupe ou les seins au passage, c'était Marilyn Monroe. La fine champagne aidant, c'était réellement elle. Quelle pitié, pensaient-ils tous les deux, d'être obligés de la livrer...

Ozeck eut l'idée le premier.

— Combien il a payé, le « Pierre Antoine », jusqu'ici ? Tu suis les comptes de près, toi.

Albano réfléchit.

— Deux cent mille environ.

Ozeck tiqua.

— C'est une somme... Mais dis-moi, le Vénézuélien de « Twiggy », on peut le faire rallonger, ça compensera.

— Et « Marilyn ? » éructa Albano, elle attend son Pierre Antoine, elle y compte.

Ozeck balaya cette objection d'un revers de main.

— Regarde-la, on dit tout ça devant elle, et elle ne bronche pas.

Il lui tapota la fesse au passage tandis qu'elle ramassait les miettes sur la toile cirée avec une éponge.

— Légume..., reprit-il, c'est un légume, je l'ai matraquée aux produits.

Il rêva.

— Si les gens savaient ce qu'on peut faire d'un être humain en un mois ou deux d'injections chimiques...

Albano se resservit une moitié de verre.

— OK, fit-il, on se débrouillera, on racontera au « Pierre Antoine » que sa Marilyn est morte, et on le dédommagera sur cent mille francs, pas un sou de plus. Seulement, moi, je veux ma part.

Il flatta à son tour la croupe de la fille avec la paume, insistant du côté de l'entre-deux fesses.

— C'est une bonne bête, ça, grogna-t-il, singeant le langage qu'on prend avec les animaux.

« Marilyn » le remercia d'un sourire humide et se glissa sous la table pour ramasser les miettes qui avaient pu y tomber.

— Bordel, grommela Ozeck, on ne peut pas s'en priver. À toi les jours pairs, à moi les jours impairs. Non, mais, regarde-moi ça !

La fille enlevée un jour par des hommes de main, et dont la disparition avait transformé ses parents en loques bourrés de calmants, œuvrait sous la table d'une cuisine de maison bourgeoise transformée en repaire d'ogres ayant pignon sur rue. Elle avait, dans sa tenue, une autre disposition spéciale que son tablier découpé ou son chapeau de *playmate*. Des sacs de plastique astucieusement découpés étaient noués autour de ses genoux, et chaque fois qu'elle avançait sous la table, à quatre pattes, fesses offertes, à la recherche des miettes qu'elle récoltait soigneusement avec sa balayette, ses genoux faisaient un bruit étrange au contact du carrelage. Comme un crissement répété, sec et persistant.

Il y avait du gravier plein les sacs. Du gravier nouveau, choisi par elle-même cet après-midi dans l'allée du jardin, un à un, en vérifiant soigneusement l'aigu du concassage.

— C'est dingue, murmura Albano, elle va se mettre en sang. Elle ne peut quand même pas continuer à aller et venir à genoux avec ses sacs à gravier, elle ne tiendra jamais le coup. Les os vont s'esquinter...

Ozeck se passa la main sur la nuque.

— Hélas, oui, tu as raison. Mais je vois un moyen d'arranger ça. On lui présentera le gravier comme une récompense. En échange d'autres choses. De plusieurs autres choses...

Il ricana.

— À toi d’avoir de l’imagination les jours pairs. À moi, les jours impairs.

Marilyn les observa, toujours à genoux dans ses cailloux crissant dans leur plastique. Bien cambrée, seins projetés en avant, bras tirés en arrière au maximum, les coudes bien rejetés comme s’ils voulaient se toucher l’un l’autre. Un joli travail signé Ozeck. Elle avait même veillé à écarter les cuisses à la limite de l’équilibre. Un rêve pour fou du sexe...

— Je peux avoir un peu de riz au lait, s’il vous plaît ? Il y en a au réfrigérateur. Je l’ai vu.

La voix était molle, docile, presque implorante.

Ozeck fit signe à Albano de le laisser faire.

— OK, Marilyn, fit-il, mais à une condition, ôte tes sacs à gravier, viens manger ton riz au lait assise avec nous.

Elle écarquilla les yeux, ahurie.

— Mais, balbutia-t-elle, il ne faut pas... C’est interdit !

Il sourit.

— Mais si, obéis, c’est un ordre.

Alors elle se releva, libéra ses genoux, et la chair mordue et tuméfiée apparut. Puis elle alla au réfrigérateur et sortit le plat qui était devenu sa vraie seule drogue. Quand elle s’approcha de la chaise désignée, elle prit l’air délicieusement ébahi. Ozeck était allé chercher une chaise de « dressage » au magasin, au bout du couloir. Au centre de la paille, un leurre de plastique fait à l’imitation d’un sexe d’homme en érection.

— Non, fit-il quand elle s’assit, ne t’enfonce pas de ce côté-là, ce serait trop banal. De l’autre.

Elle releva les fesses et s’aïda à deux mains. Ses seins se balançaient, elle renversait la gorge... Quand ses fesses touchèrent la paille de la chaise, elle pleurait à chaudes larmes, le leurre avait l’épaisseur et la taille d’une quille de bowling.

— Très bien, murmura Ozeck, mange, maintenant.

Il poussait l’assiette de riz au lait devant elle. Elle se jeta goulûment, cuiller en avant.

CHAPITRE XIII



Ozeck passait délicatement les doigts sur les genoux meurtris.

— Il est vraiment cogné, ce Pierre Antoine, ce n'est pas possible de continuer comme ça ! c'est l'infection garantie à bref délai.

Il rit.

— Il est temps qu'on la lui tire des pattes, vraiment. Je ne veux pas jouer les philanthropes, mais c'est la vérité, non ?

Albano haleta sur sa chaise. Il venait de faire de violents efforts pour son cœur. Là, en travers de la toile cirée, il s'était envoyé Marilyn, comme une bête, par où le leurre l'avait précédé.

— Ah, laisse-moi, balbutia-t-il, je m'en fiche.

Ozeck se releva.

— Pas moi, c'est ridicule. Si on veut la contraindre à des choses qui marquent, pourquoi ne pas revenir par exemple au bon vieux truc du corselet ? C'est classique, ça a fait ses preuves, pas de risques d'infection comme ce truc dément. J'en ai plein le magasin, des corselets ! Rappelle-toi cette Rita Hayworth qu'on a livrée l'année dernière au Chinois de Formose. Une enfant aurait fait le tour de sa taille avec les mains tellement je l'avais étranglée.

Il rêvassa, lorgnant du côté de Marilyn envoyée se mettre à plat ventre par terre, bras et jambes en croix, menton relevé, après avoir reçu Albano.

— Elle a un cul fait pour qu'on l'étrangle au-dessus. Je t'assure. Elles adorent ça, toutes, et elles redoutent. C'est un bonheur de tourner le tourniquet un cran de plus tous les huit jours, si tu savais... Rita Hayworth, elle me mangeait les mains en suppliant puis, après, elle disait merci. Je l'imagine maintenant, coupée en deux comme une guêpe, cloîtrée dans un appartement de deux mille mètres carrés avec jardin suspendu à Taïwan.

Il reprit encore un peu de fine champagne.

— Toutes les femmes crèvent d'envie de mettre un corset, toutes. Au fond, celle-là, on ne fera que lui rendre un fier service.

Albano balança une main molle.

— D'accord, tu m'as convaincu. Etrangle-lui la taille. Et puis ça veut dire, bien sûr, qu'on dédommage au minimum le bonhomme qui nous l'a commandée. J'ai mon idée, on dira qu'elle a succombé à une septicémie consécutive au riz au lait-gravier. Il se taira et ne demandera jamais d'autres comptes après les quelques sous qu'on lui enverra, pour la forme.

Marilyn tendit sa nuque en arrière.

— Excusez-moi, murmura-t-elle, je n'ai pas sorti les poubelles.

Ils l'observaient, frémissant tous les deux. Ils l'avaient presque oubliée, mais elle gardait toujours la pose sur son carrelage. Bien en croix, fesses ouvertes du côté des regards.

— Mais tu as raison ! fit gaiement Ozeck. Si on ne t'avait pas... Relève-toi, va sortir les poubelles, tu sais où on les met ? Du côté de la cabane de jardinage.

Il tirait sur son Havane.

— Déchausse-toi avant de t'y rendre, l'allée est gravillonnée, tu te souviens ?

Elle s'activa dans le placard bas sous l'évier, se releva avec une grâce délicieuse et sortit, portant ses sacs de plastique bleu remplis de déchets.

— Qu'est-ce que tu en feras les jours pairs ? interrogea Ozeck, placide.

Albano se mit à rire.

— Et toi, les jours impairs ?... La même chose. Chacun selon ses désirs.

Son regard se fit vague.

— Tu vois, au fond, le vrai maître de toutes ces filles, c'est toi. Moi, la chirurgie, OK, mais c'est pour les clients, tandis que toi, tu as découvert le secret de les réduire à l'état de légume. Je t'envie, au fond...

Ozeck prit l'air modeste.

— On est associés, jusqu'au bout. Je ne vais pas te lâcher.

Albano tirait sur son cigare avec philosophie.

— On dit ça...

Marilyn réapparut, coupant court à leurs réflexions.

— Je mets la table pour le petit déjeuner, fit-elle avec une moue plus vraie que celle de son modèle, et puis, je fais quoi ?

Albano désigna son complice d'un geste généreux.

— Demande-lui. Il est minuit. Tu es à lui, maintenant.

La clé anglaise crissait à chaque tour que lui donnait le vieux salaud. En dessous, la chair du buste et celle des hanches saillait, repoussée par le serrage du mécanisme. Marilyn passa des sanglots aux hurlements.

Ozeck la fit taire avec des gifles méthodiques, tirant sa tête en arrière à plein cheveux pour mieux cogner. Il l'avait « privée » de sa chambre à lit de sommier métallique et elle était entrée dans la sienne, ahurie par le confort, la moquette, le moelleux de chaque chose. Mais il l'avait vite renversée sur le lit, et soumise au corselet.

C'était, directement, le numéro 3 des dressages pour clients aimant les tailles de guêpes, celui qu'on n'inflige qu'après un mois de passage aux stades inférieurs, progressifs, qui ne réduisent la taille que peu à peu. Mais là, il voulait le supplice. Cela avait été long. D'abord, il avait obligé Marilyn à rentrer le ventre, bien relevée sur les coudes, pour libérer la taille au maximum. Puis il avait disposé, par en dessous, l'appareil de cuir baleiné, étroit comme une ceinture, et d'où pendaient les fils torsadés faisant office de porte-jarretelles. C'était si étroit que pour seulement enclencher les crochets du mécanisme de serrage, il lui avait fallu se servir de lacets provisoires. Mais enfin, à califourchon sur elle, il était parvenu à ses fins : les crochets s'étaient rejoints, alors, il avait pris la clé, et, depuis vingt minutes, il tournait.

Pour qu'elle n'ameute pas tout le quartier, il lui avait enfourné une serviette-éponge dans la bouche, l'enfonçant avec ses doigts vers la gorge pour qu'elle ne la rejette pas. Elle s'était laissée faire, bras bien en croix. Jamais il n'avait vu une telle docilité. Il en délirait. Quel triomphe personnel pour sa méthode !

Vers deux heures du matin, les deux parties de cuir du corselet se réunirent enfin. Il vérifia que la clé ne pouvait plus tourner et l'ôta. Puis il referma dans le creux des reins les parties de cuir destinées à cacher l'appareillage. Il se releva.

C'était affolant, les côtes saillaient comme si on avait creusé en dessous à la gouge, et la chair des hanches se gonflait, un peu plus bas, « mangeant » presque le cuir du corselet sur lequel elle débordait.

Il la retourna, l'aida à s'asseoir, essuya ses larmes.

— Tu ne l'ôteras plus, murmura-t-il avec un ton d'amoureux. Juste tous les trois jours d'abord, pendant six heures, pour que ta peau s'habitue.

Il s'exorbitait.

— Tu t'habitueras, tu verras. Dans un mois, je te priverai de corselet deux ou trois jours : tu viendras me le redemander.

Elle haletait.

— Non, non, je préfère les graviers.

— Tu auras les graviers aussi, je t'assure...

Il portait sa main partout, cherchant ses lèvres avec les siennes.

— Il te faudra beaucoup de sieste. Pour la circulation. On t'exposera, jambes soulevées. Je te ferai faire un lit spécial.

Il entra en elle et elle le remerciait avec des mots bredouillants ; c'était par la voie normale. Elle criait de plaisir, et il recommençait.

— Pierre Antoine, mon mari...

— Ah non, grogna-t-il, il faudra que ça te passe.

Claire Delteau frémit un peu en sortant de la maison du kinési où elle venait de donner une leçon de maths à sa fille de douze ans. Le vent de la Manche s'était levé et soufflait dur. Ses longues boucles châtaines attrapèrent le vent et se mirent à battre ses joues. Sa jupe plissée battait aussi contre ses jambes tandis qu'elle pédalait pour faire démarrer son Solex, mexicaines blanches brodées rouges crispées sur les pédales.

Il était tard et c'était fou comme à dix heures seulement Cherbourg tout entier pouvait déjà dormir.

Elle traversa la ville déserte, fouettée de temps en temps à un carrefour par un coup de vent brutal.

Derrière elle, et qu'elle n'entendait pas, à cause de ce sifflement incessant du vent marin à travers la ville endormie, une vieille DS 19 blanche glissait sur ses pneus.

Claire Delteau habitait à trois kilomètres de Cherbourg, du côté du Poultat. Elle vira sur sa droite, emprunta la Départementale dont il ne lui faudrait plus parcourir que huit cents mètres au plus, avant d'arriver dans le jardin du pavillon de ses parents, où les buddleias hausseraient encore certainement sous les vols frénétiques des papillons.

La DS accéléra, arriva à sa hauteur... Claire était à cent mètres de chez elle. Elle veilla à bien se ranger à sa droite pour laisser passer la voiture et elle rabattit, par pudeur, malgré la nuit, sa jupe plissée qu'un coup de vent impromptu venait de transformer en corolle affolée.

La DS obligea calmement Claire Delteau à aller dans le fossé, puis il y eut des portières qui s'ouvrirent, une odeur de chloroforme à vomir dans la gorge.

Le Solex tournait toujours dans le fossé et, sur la route, entre les raies d'herbe drue bien arrosée par le climat du Cotentin, une vieille DS blanche s'en allait pour un long voyage.

À l'arrière, une fille de vingt ans qui s'agaçait et se flattait à la fois des plaisanteries faites à son sujet sur sa ressemblance avec Karen Cheryl, dormait, le visage enfoncé dans le pantalon d'un inconnu.

Celui-ci souleva la jupe, dégagea la croupe et rabaissa le slip de nylon blanc à bords brodés. Il se mit à fouiller.

— Ah, le cul, le cul de vierge.

Le conducteur se tourna vers lui.

— Arrête tes conneries ! Tu sais bien qu'on doit la livrer intacte. Pense plutôt à te tenir prêt pour la piqûre. Dans vingt minutes. Pas avant, ça ne va pas avec le chloroforme, on nous l'a assez répété.

La DS prit la Nationale et obliqua vers le sud. Un long voyage de nuit l'attendait.

Vers cinq heures du matin, Claire Delteau eut la vague impression qu'on la portait sur les bras. Puis elle oublia tout. Elle ne se rendait compte de rien. Ni du décor clinique de la chambre où on l'installait ni de la légère douleur au creux du bras de la piqûre du traitement qui commençait. Elle vira sur elle-même tandis qu'on la déshabillait. Elle se laissa attacher les poignets, puis le cou, par une chaînette aux tubes de son lit. Dehors, Thonon dormait, comme le lac. En face, les lumières de Lausanne brillaient. Demain, la pluie viendrait.

Albano et Ozeck sortirent.

— Vraiment très ressemblante, émit le premier, je n'aurai pas beaucoup de travail. Mais toi... le cahier des charges est dur, hein ?

Ozeck soupira :

— Je veux. Le client exige qu'on fasse de sa Karen une prostituée de port d'Afrique... Tout un programme.

Ils se quittèrent avec des bonsoirs polis. Ozeck réintégra sa chambre où l'attendait « Marilyn » puisqu'on était jour impair depuis minuit.

Elle geignait dans son sommeil et il alluma pour découvrir son corps. Autour du corselet, la chair se tuméfiait déjà. Demain, elle souffrirait beaucoup. Il faudrait lui donner des calmants. Puis lui soulever les jambes, pour la circulation. Mais après, dans un mois, elle serait heureuse, et quand elle aurait des vellétés de désobéissance, il lui enlèverait son corselet et l'obligerait à faire le ménage sans lui. Alors, elle reviendrait le supplier de le lui remettre.

Et il ne serait plus question que de négocier un rachat à Albano pour l'avoir à lui seul les jours pairs comme les jours impairs.



Corentin ôta son veston et le posa sur le dossier de son fauteuil tournant, puis il examina le courrier du matin. Le bureau des Affaires Recommandées sentant cette éternelle odeur des bureaux au matin : reste de tabac froid de la veille, humidité encore prenante de la serpillière des femmes de ménage de l'aube.

— Salut, fit-il.

De vagues grognements lui répondirent. Rabert, Tardet et Brichot luttèrent, aussi, assis chacun à leur place, pour se décider enfin à se mettre au boulot.

Corentin n'insista pas. Il fit comme les autres, il se dit qu'il n'avait vraiment pas envie de travailler. Et pourtant, il était motivé ! Josselyne à venger, et cette fille qu'on finissait par oublier et qui luttait toujours dans le coma à l'hôpital de Versailles parce qu'un salaud en avait un jour porté « commande », comme on commande une voiture, un placard sur mesure, ou un chien de telle race, dressé à la chasse ou à la garde, au bon plaisir du client...

Et puis, au fond, la situation s'éclairait quand même. Il y avait cette clinique de chirurgie esthétique que, derrière le numéro de téléphone codé de Blot, il avait fini par découvrir. Ça collait bien avec les cicatrices relevées derrière les oreilles de la fille de l'hôpital...

Encore plus intéressant peut-être, que lui avait précisé le rapport des collègues d'Annemasse : un ex-psychanalyste radié de l'Ordre des médecins pour avoir, paraît-il, abusé de trois de ses clientes – au moins – sous traitement par hypnose, travaillait aussi à la clinique. Un certain Paul Ozeck.

Hypnose... Tout se précisait drôlement vite. La question, maintenant, était de savoir quand débarquer chez les dénommés Albano et Ozeck. Il fallait préparer le coup. Faire un supplément d'enquête périphérique avant de

s'annoncer. Pas question de louper l'affaire. Une véritable opération de commando à mettre sur pied. La veille, à dix-huit heures, ils avaient eu une conférence dans le bureau de Baba. Les collègues d'Annemasse avaient été chargés de fournir un supplément d'enquête.

Corentin finit quand même par se décider à attaquer son courrier, et ce ne fut pas pour lui revigorer la volonté. Rien de spécialement réjouissant. Des lettres de dingues, comme à l'accoutumée, des rapports d'indicateurs sans intérêt. Et un rappel de dette : la comptabilité de la PJ l'avertissait qu'à la suite d'une « erreur regrettable », il avait touché le mois précédent une indemnité de résidence à 7 % de quatre cent quarante-deux francs et soixante-cinq centimes, alors que son studio n'était classé qu'à 5 %, soit trois cent cinquante-cinq francs ce qui faisait qu'il était redevable de la somme de cent dix-sept francs soixante-trois à régler d'urgence.

— Aïe, murmura-t-il, ce n'est pas le moment, les finances sont basses.

Il n'entendit pas tout de suite le toussotement du gardien faisant office de planton.

— Monsieur Corentin ?... Excusez-moi de vous déranger, mais il y a une dame qui est envoyée ici par la section de la Recherche dans l'intérêt des familles. Peut-être pourriez-vous la recevoir ?

Corentin s'appuya au dossier de sa chaise. Subitement, son regard noir de fauve en chasse s'était durci.

— Mais bien sûr, vous avez eu raison, mille fois raison, de venir me trouver.

Elle s'appelait Balardi, elle avait la quarantaine fatiguée, et surtout, elle offrait le visage blanc et mangé de cernes de ceux et celles qui n'ont plus d'autres ressources que les calmants pour parvenir à oublier leurs soucis, pour dormir un peu, trois ou quatre heures par nuit.

Elle était veuve et elle travaillait à Enghien comme dame-vestiaire au Casino, elle était très propre et on sentait que c'était par pure fierté qu'elle continuait à bien accorder les couleurs de ses vêtements.

— Je vous écoute, fit Corentin, qui lui avait donné le meilleur fauteuil du bureau.

— Monsieur, commença M^{me} Balardi, j'ai envoyé des lettres, j'ai attendu les réponses. Oh, ce n'est pas que je n'en ai pas eues, mais il fallait attendre, toujours attendre. « On étudiait mon problème. » Alors, ce matin, au réveil, j'en ai eu assez, vous comprenez ! Je me suis dit : À la police, ce ne seront pas des loups-garous, j'y vais !

Elle s'excitait un peu, avec un léger rose aux pommettes, et on devinait quel effort elle avait dû faire sur elle-même pour venir.

— Vous avez raison, murmura-t-il doucement, nous ne sommes pas des loups-garous.

Il réfléchissait. Elle devait prendre son travail vers cinq ou six heures de l'après-midi. Ses matinées étaient libres, comme ses débuts d'après-midi. Elle avait dû se préparer avec une frénésie lente, buvant peut-être une nouvelle tasse de café avant de partir, pour se donner du courage. Elle était de ceux qui sont désarmés, et c'était émouvant.

— Il y a six mois, monsieur ! reprit-elle en criant presque, se sentant encouragée d'être si bien reçue, alors qu'elle s'attendait à se voir rejeter. Six mois qu'Annie a disparu. C'était le jour même où elle devait prendre un avion pour Rome. Elle est dactylo. C'était ses vacances d'hiver, elle est sortie ce matin-là, pour passer à l'agence de voyage. Un dernier problème de billet à régler, on ne lui avait pas encore assuré que sa réservation était bien faite. Elle devait revenir chercher ses bagages avant de repartir pour Roissy.

Elle mangea brusquement ses lèvres, saisie d'une incoercible envie de pleurer.

— Annie se faisait une telle joie de ce voyage ! Elle allait voir le pape. Elle est très croyante, vous savez, elle veut même devenir bonne sœur. C'était pour ça d'ailleurs qu'elle allait à Rome. Un séminaire de jeunes filles désirant prendre le voile organisé par un service du Vatican.

Elle lissa mécaniquement sa jupe.

— C'est dur pour une mère de se dire que sa fille va prendre le voile... Mais, c'est si beau, la foi !

Elle eut un éclair dans le regard qui ne dura pas.

Corentin avança lentement son fauteuil. Des souvenirs lui revenaient, des déductions faites sur la route de Paris, dans les Yvelines, après une visite à un vieux curé... Une fille qui avait demandé à se confesser, une fille arrivée nue, avec un bijou cochon autour des hanches...

— Je suis sûr que vous avez apporté une photo de votre fille, madame Balardi, puis-je la voir ?

L'impression qu'il ressentait était indéfinissable. À la fois, c'était Mireille Mathieu, sauf le nez, plutôt aquilin, comme celui de la mère, et ça ne l'était pas : Annie Balardi était blonde, avec une raie au milieu et des cheveux sagement tirés. Seulement, il y avait les lèvres. Exactement celles de la célèbre chanteuse, à la fois pulpeuses et bien dessinées, et le même air de jeune fille propre.

Il se concentrait sur la photo, essayant de réaliser quelque chose de difficile. S'imaginer le visage avec un nez un peu relevé, comme celui de Mireille Mathieu, et des cheveux noirs, une lourde frange sur le front... Il posa sa main sur le haut de la photo, masquant le front...

— Madame Balardi, se décida-t-il enfin, je vais vous soumettre quelque

chose. Une proposition de trajet jusqu'à Versailles, si vous avez le temps, bien sûr.

Elle prit une inspiration violente.

— Mais évidemment, je suis libre jusqu'à dix-sept heures, et de toute façon...

Il lui tendit la photo.

— Madame Balardi, je ne voudrais pas vous donner un faux espoir, mais écoutez-moi bien. À l'hôpital de Versailles, il y a depuis quelques jours une jeune fille...

Il s'arrêta.

— Vraiment, madame, il ne faudra pas m'en vouloir si je me trompe.

Elle le fixa, plus tendue que jamais.

— Monsieur, si vous saviez à quel point de désespoir j'en suis arrivée ! J'irais n'importe où, écouterais n'importe quelle histoire...

Il sourit, amical.

— Ce que je vais vous dire est idiot. Votre fille est blonde, celle dont je vous parle est brune et... Elle ressemble à Mireille Mathieu.

Il avait lâché ça comme on dit quelque chose dont on a honte.

Mireille Mathieu ! Pas possible...

Elle ramassait déjà son sac.

— Non, monsieur, je n'irai pas à l'hôpital de Versailles.

Il eut ce mouvement par pur réflexe : il lui prit la main et la serra.

— Madame, il faut que je vous dise encore autre chose... « J'irais n'importe où », venez-vous de me dire... Alors, essayez, je vous en prie.

Il s'arrêta, et, presque sans la regarder :

— Madame Balardi, je suis policier, un peu physionomiste, excusez-moi, mais votre fille a exactement la bouche de Mireille Mathieu.

Elle le fixait, ahurie.

— Mais... Qu'est-ce que ça veut dire ?... Quel rapport ?

Il attendait. C'était pile ou face, ou elle se levait et partait, ou elle restait. Il pariait sur la deuxième solution, parce que c'était une mère et qu'elle cherchait sa fille depuis six mois. Mais ce qui était affreux, c'est que sa fameuse intuition pouvait le tromper totalement. Une blonde ! Et Constantin Blot voulait une brune ! Seulement, il y avait la bouche. Ça existe, les chirurgiens esthétiques qui sont capables de tailler dans la muqueuse ? De refaire une bouche ? C'est déjà tellement difficile quand on essaye d'en dessiner une ! Gratter des pommettes, changer un nez, visser des fausses dents, facile ! Mais une bouche, ce lieu compliqué de muscles et de nerfs, de chair douce et complexe...

Plus il y pensait, plus il en aurait donné sa tête à couper : Annie Balardi avait la bouche de Mireille Mathieu. Une blonde ça se teint en brune ! Et les coiffeurs, ça sait faire une frange !

M^{me} Balardi releva son visage.

— Je n'ai pas le choix, monsieur.

Elle le fixa.

— Oh, si vous vous trompez, je ne vous en voudrais pas, vous savez.

Il se leva.

— Je vous expliquerai d'autres choses dans la voiture.

Il la suivit, et son problème, c'était : comment, si « Mireille Mathieu » était bien sa fille, expliquer à M^{me} Balardi qu'on lui avait refait le visage au bistouri ?

Allongée dans ses draps frais, l'inconnue trouvée courant nue, huit jours plus tôt sur le bas-côté d'une route de campagne, respirait au même rythme égal de ses éternelles heures passées, depuis, à ne pas sortir du coma. Elle avait maigri, et sa ressemblance avec Mireille Mathieu s'atténuait. Le nez, un peu pincé, semblait une sorte de pâte à modeler, quelque chose d'artificiel, et la peau creusait d'une façon pas « normale » le creux des pommettes. Seule la bouche était « Mireille », pâle, sans doute, mais adorable.

Et créée par Dieu seul.

Depuis qu'elle était là, on se contentait de brosser ses cheveux, et peu à peu, la frange s'était dégonflée, comme si le mouvement naturel des cheveux avait repris le dessus. Et, c'était curieux, une raie centrale semblait vouloir s'imposer...

M^{me} Balardi se pencha. Ses mains tremblaient. Boris Corentin se demandait si elle n'allait pas s'effondrer dans la minute. Tout à l'heure, pendant le trajet, il lui avait avoué la vraie raison de son insistance à la conduire auprès de l'inconnue à l'hôpital. Le pari qu'il faisait sur l'hypothèse de la chirurgie esthétique. Albano, chirurgien esthétique... Ozeck, spécialiste de l'hypnose, Blot, commandant un sosie de sa chanteuse préférée... C'était comme si le puzzle se mettait en place peu à peu.

— Mais ce n'est pas elle, je vous assure !

M^{me} Balardi se tordait les mains.

— Ce nez ! Ces dents... Annie a une incisive un peu déplacée à gauche. Regardez, celle-ci est bien rangée. Et puis, les pommettes ! Jamais elle n'a eu les pommettes hautes.

Corentin lui prit la main, comme tout à l'heure au bureau.

— Aidez-moi, je vous en prie. Vous seule le pouvez et puis...

Il serra le poignet.

— Essayez encore, si c'est vraiment elle, vous regretterez toute votre vie d'avoir flanché.

Il avait trouvé le verbe juste, M^{me} Balardi se redressa.

— Très bien, poursuivons l'examen.

Corentin avait envie de disparaître sous terre : le grain de beauté qu'Annie Balardi avait à l'aine droite, l'inconnue ne l'avait pas. Ni la cicatrice au coude provenant d'une chute de balançoire à quatre ans. Ni la petite excroissance osseuse, au genou, consécutive à un accident de volley-ball au lycée.

L'interne de service s'approcha.

— Vous permettez ? fit-il.

Il se pencha sur le corps nu que Corentin exposait à une mère torturée, un chef de service contracté, une infirmière gênée.

— Vous avez dit, madame : un grain de beauté à l'aine droite ? Mais regardez, il y a une trace blanche, là, comme une cicatrice !

Il soulevait le coude.

— Là aussi ! et au genou, c'est pareil.

Il se pencha un peu plus sur l'endormie et lui souleva les lèvres, professionnel, inconscient, avec la dureté de son âge, du choc qu'il pouvait faire à la mère, s'il s'agissait vraiment, avec ce corps transformé à la limite du possible, de sa fille.

— Ecoutez, Patron, je ne suis pas stomatologue, mais quand même, ce sont de fausses dents, ça ?

Le chef de service se propulsa en avant.

— Evidemment, murmura-t-il, tout cela est troublant.

La mère d'Annie éclata subitement en sanglots.

— Et alors ? On l'a opérée, mais qu'est-ce que ça prouve ?

Corentin remuait des pensées sombres. Ça tournait mal. Raté. Il avait donné de faux espoirs à une malheureuse...

— Une seconde ! s'exclama soudain M^{me} Balardi. Je vais encore essayer quelque chose. En classe de neige, à douze ans, Annie s'est cassé le gros orteil gauche. Ça n'a pas été une mince histoire, on me l'a rendue sans rien me dire. Il a fallu que je m'occupe de le faire recasser et plâtrer. La fracture que les moniteurs avaient négligé de prendre au sérieux s'était mal ressoudée.

Elle se tourna vers le chef de service.

— Docteur, à la radio, on peut voir une fracture ancienne ?

Le médecin se passa l'index sur les lèvres, comme s'il cherchait un brin de tabac oublié.

— Bien sûr.

— Alors, dépêchez-vous, faites-la radiographier...

Elle vacillait.

— Je veux savoir... Je veux savoir.

Dans le bureau du radiologue de l'hôpital de Versailles, un pied apparaissait sur l'écran lumineux du lecteur de radios. Net, bien formé, petit. C'était un pied gauche et, à la deuxième phalange du gros orteil, il y avait une trace plus sombre, en travers. Un cal insuffisamment refait. Ancien, qui remontait à l'enfance.

M^{me} Balardi se mit à respirer comme si l'air lui manquait, puis elle se tourna vers Corentin.

— Monsieur l'Inspecteur, fit-elle d'une voix à peine audible, jamais...

Elle se balançait sur sa chaise, sa lèvre inférieure était saisie de tremblements accélérés.

— Jamais je ne saurais assez vous dire merci... acheva-t-elle, puis elle s'évanouit.

CHAPITRE XV



Sur la commode de bois laqué blanc, la cassette tournait lentement et à côté un haut-parleur diffusait inlassablement toute une série d'airs. C'était du Karen Cheryl, syncopé, gai, entraînant. Ça n'arrêtait pas, quelqu'un retournait

les cassettes aussitôt la première face terminée, puis la remplaçait par une nouvelle, après. Les rideaux étaient tirés, vert clair, en coton. Derrière eux, les volets devaient être toujours fermés, et il était impossible de deviner si c'était le jour ou la nuit.

À part la commode, il n'y avait pas grand-chose dans la pièce. Un fauteuil de cuir dans un angle, inoccupé, et une chaise, de bois blanc comme la commode, placée dans l'angle opposé à celui du fauteuil. Il n'y avait rien sur la chaise. En revanche, quelqu'un haletait par terre, sur la moquette beige. Une fille, nue, poignets retournés dans le dos et attachés l'un à l'autre par des menottes qu'un cordon tressé tirait vers la nuque où il était noué à un collier de chien.

La fille était à plat ventre et ses mèches brunes se noyaient comme son visage dans la moquette. Tout près, une écuelle avec de l'eau, et une autre avec de la soupe froide.

Claire Delteau n'avait plus depuis longtemps l'idée de s'étonner de sa situation. Comme toujours, Albano et Ozeck lui avaient infligé, pour le début, des doses massives de neuroleptiques combinées avec des aphrodisiaques. Tout ce qu'elle percevait de la réalité, c'était un mélange de douleur et de plaisir. La douleur venait de ses poignets retournés et de la position atroce dont on ne la libérait que toutes les huit heures pour la conduire aux toilettes et puis la doucher brutalement. Glacé. Le plaisir, c'était l'ahurissant échauffement de son sexe et de ses seins. Aurait-elle eu seulement la liberté de ses mouvements, elle aurait couru n'importe où, à la recherche du premier venu. À ses oreilles, sans arrêt, la voix de Karen Cheryl. Sans arrêt, comme un supplice auditif curieux, qui finissait par devenir familier.

La porte s'ouvrit et une haute silhouette d'homme maigre apparut en blouse blanche.

— Salut, Karen ! Ça va mieux ? Tu nous as fait une de ces peurs.

Claire tordit sa nuque vers l'arrivant. Elle voulait parler, hurler, mais sa volonté ne suivait pas. L'« autre partie » d'elle-même dominait.

Elle esquissa une moue triste. Un peu de salive collait les commissures de ses lèvres.

— Je... je ne..., entreprit-elle d'articuler, en vain. Il y avait quelque chose qui ne marchait pas entre le tableau de commande de son cerveau, et les organes d'exécution, ses cordes vocales. Une électricité qui ne passait pas.

Il rit, avec une gaieté violente.

— Tu quoi ? Petite conne !

Elle se bloqua, saisie par le mot comme par un raz de marée. Des larmes coulaient dans ses yeux. C'était tout ce qu'elle pouvait manifester alors qu'un reste d'une autre personnalité – laquelle ? elle ne savait plus – se serait ruée, toutes griffes dehors.

Ozeck s'assit sur le fauteuil de cuir et manœuvra dans son dos des boutons. Un projecteur illumina une zone de deux mètres de circonférence. En son centre, Claire Delteau.

— Karen, commença-t-il en allumant un cigare de la Havane, nous ne sommes pas contents de toi. Pourquoi as-tu refusé de chanter, hier soir à Genève ? Tu imagines un peu les conséquences ? La salle payée, les billets à rembourser, les machinistes et l'orchestre à dédommager ! Tu es folle, ou quoi, petite conne ?

Elle dardait vers lui ses yeux noirs de cernes.

— Mais... je ne...

Ça recommençait, les mots ne venaient pas. Terrifiant. L'impression d'une hémiplégie totale. D'un blocage du cerveau et puis en même temps, chaque fois qu'elle était insultée, ou grondée, une chaleur brutale lui creusait le ventre. C'était ahurissant et un reste de conscience d'avant lui hurlait avec une voix bâillonnée qu'il fallait lutter, qu'elle était droguée, manipulée, mais rien n'y faisait. Là, à plat ventre dans la moquette à côté de ses écuelles, elle se mettait à rêver d'un objet précis, quelque chose qui relevait des graffiti obscènes qu'on trouve partout, dans les toilettes des lieux publics ou des écoles, et qui saisisaient les filles, à l'époque de la puberté, d'une stupeur à vous transformer en pierre. C'était tout ça qui lui remontait au ventre.

L'envie frénétique d'un pieu.

D'un de ces dessins des murs de WC qui s'animerait soudain et se ruerait en elle comme un bâton de sorcière, ailé, autonome et cognant à vous faire hurler de bonheur.

La conscience bâillonnée qui luttait dans son cerveau de matraquée de drogue eut soudain envie de tout abandonner. Claire Delteau ne reconnaissait plus Claire Delteau. Qu'avait-elle de commun avec cette pute qui se laissait attacher ignominieusement, le cou entravé au pied d'une chaise, à côté d'une assiette de soupe froide ?

Car ce que répétait la pute, maintenant, avec une élocution soudain incroyablement fluide, c'était quelque chose qui ne pouvait que sortir de la bouche du diable.

— Sors ta b... !... Sors-la ! Mets-la-moi...

Ozeck sursauta, quand même un peu ahuri. Décidément, la nouvelle était rapide à piger... Il fallait dire qu'à l'examen médical, elle s'était révélée particulièrement robuste côté cœur et organes vitaux, et qu'il avait triplé les doses de départ, pour voir...

Ça, il voyait ! Au rythme syncopé de la chanson de Karen Cheryl sur la commode, un ravissant petit lot de vingt ans entravé par terre débitait des insanités dont certaines le gênaient presque, une crudité surgie d'une « mémoire » inconsciente.

Il se leva et vint jusqu'à elle. Il prit son menton et le tira. Puis il souffla une longue bouffée de Havane. Celle qui n'était déjà plus Claire Delteau hoqueta :

— Pourquoi ?... Quel crime ?...

Elle tordait ses pupilles.

— Ta b..., recommença-t-elle comme une litanie.

Il s'accroupit et se déboutonna, puis il exhiba quelque chose qui le travaillait depuis un moment.

— Oh ! Oh ! geignit la gosse. Du gâteau ! Nom de Dieu ! C'est du légionnaire, ça, ou je ne m'y connais pas.

Il sourit : à l'examen médical, ils avaient bien sûr fait certaines vérifications du côté de l'hymen. Celui-ci était net, fermé, juvénile. En bref, Claire Delteau était vierge.

— Tu veux tâter du légionnaire ?

Elle se remit à haleter, bouche grande ouverte, langue sortie et il eut l'impression qu'une guenon attachée était saisie de chaleur à ses pieds.

— Eh bien soit, reprit-il. À une condition. Répète dix fois : « Moi, Karen Cheryl, je demande pardon d'avoir abandonné mon travail à Genève. »

La conscience de Claire Delteau, définitivement annihilée, ne réagit pas un seul instant, pendant les dix fois où son double drogué répéta la phrase imposée.

Après, Ozeck se coucha sur elle et lui écarta les cuisses à deux mains.

— Tu l'auras voulu, hein !

Elle grogna :

— Vite, vite...

Il s'arrêta, pourtant en bon chemin.

— Hé, reprit-il, tu es bien pressée de t'amuser en égoïste ! Laisse-moi t'apprendre un peu autre chose d'abord. La récompense, ça viendra par la suite.

CHAPITRE XVI



En fait, Than Shué n'était pas vraiment né sous le signe de la chance. Déjà, ce n'en était pas une d'avoir vu le jour en Indochine, dans la partie baptisée Vietnam du Sud après 1954. Il était intelligent, il avait eu tout pour réussir dans la vie. Une riche famille, de bonnes études dont la majeure partie en France, et un rôle important dans les Services secrets sud-vietnamiens. Si le Sud-Vietnam avait gagné la guerre contre Giap, il serait devenu quelqu'un d'important. Ministre de l'Intérieur, peut-être, avec la haute main sur la police, son péché mignon. Seulement, le Sud-Vietnam avait perdu. Il avait fallu s'exiler en catastrophe et, après de vagues tentatives dans la restauration, il était vite retombé dans son penchant naturel : le crime. Mais plus du côté légal. Les places de flics sont prises en France, on n'a rien à faire d'un exilé asiatique. Alors, tout uniment, il s'était mis tueur à gages. Le but : amasser un petit pactole. Il était seul dans la vie, sa famille était restée là-bas et il savait quel sort on lui avait réservé : une fois les cinquante mille dollars qu'il s'était fixé comme but réunis, il repartirait pour l'Extrême-Orient. Aux Philippines. Là, il s'achèterait une jonque, avec quelques mitraillettes, revolvers et grenades, contre les pirates. Il engagerait des boys, et il naviguerait avec une bonne cargaison d'opium...

Mais la chance, en ce petit matin pluvieux de début de septembre, avait décidé de trahir encore une fois Than Shué, et dans un lieu précis. Dans le parking de l'hôpital de Versailles, où il venait accomplir son « contrat ».

Boris Corentin rangeait sa R 16 banalisée. Il était là pour rendre visite à Annie, savoir s'il y avait du nouveau. Il refermait sa portière quand il se bloqua. À dix mètres de lui, un Vietnamien. Sec, les yeux fouineurs, vêtu d'un imperméable de surplus américains.

— Je suis dingue, se dit-il. Je vois des tueurs vietnamiens partout.

Tout à l'heure, quai Saint-Michel, il avait étudié tous les promeneurs de type asiatique avec des regards de chasseur de renards enragés. Seulement, ici,

c'était tout de même différent. Ce Vietnamien-là, qui sortait de sa R 5 blanche, n'était pas n'importe où. Il était à l'hôpital de Versailles, là où un Vietnamien avait bien failli tuer Annie Balardi... Il réfléchit très vite aux conséquences de ce qu'il allait faire. Il n'avait aucune raison légale d'intervenir, rien. Il avait toutes les chances de commettre une regrettable « bavure » policière : les hôpitaux sont remplis d'infirmiers et d'étudiants saïgonnais. Mais il y avait son intuition, et peut-être aussi le sentiment que, depuis quelques jours, la chance tournait enfin en sa faveur. Le papier au numéro codé... La visite de M^{me} Balardi...

Il se décida comme on se jette à l'eau. Il s'avança vers l'Asiatique qui se dirigeait déjà à petits pas pressés vers l'entrée de l'hôpital.

— Monsieur !

Than Shué se retourna.

— C'est à moi que vous parlez ?

Il n'avait aucun accent.

— Oui, fit Corentin avec son sourire le plus aimable. Oui, je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais votre pneu arrière gauche est à plat.

Le Vietnamien prit l'air très contrarié.

— Ah oui ?...

Il retourna sur ses pas.

Alors, juste au moment où il se faufilait entre sa R 5 et la BMW contre laquelle il s'était rangé d'un peu trop près – un détail qui avait motivé le choix du « pneu arrière gauche » pour Corentin, celui-ci se rua derrière lui, et, faisant mine de trébucher contre un pare-chocs, il s'abattit sur le dos du Vietnamien, le renversant sous lui entre les deux voitures.

— Oh, pardon ! cria-t-il.

En même temps, pour se relever, il s'accrochait à l'homme. À son imperméable. À la hauteur de la taille et des poches. Dans la seconde, il sut qu'il avait gagné son pari. L'Asiatique avait dans la poche droite de son imperméable quelque chose de dur qu'on pouvait aisément identifier comme une arme de poing.

Avant qu'il ait eu seulement le temps de réagir, Corentin lui avait attrapé les deux poignets et les retournait dans son dos, l'écrasant de ses quatre-vingt-cinq kilos de muscles.

— Tu ne résistes pas, souffla-t-il, tu te laisses faire, tu obéis.

Il eut l'impression qu'une anguille cherchait à ruer sous lui avec la force d'un cheval. Il remonta un peu plus les poignets vers la nuque et faillit faire craquer les os. Il voyait la joue de l'Asiatique s'écraser dans le bitume.

— Voilà... tout doux, c'est mieux.

L'autre grognait comme un renard pris au piège. Corentin prit les deux

poignets dans sa main gauche et tira encore. Ça suffisait, une main, désormais. De l'autre, il poignea vers la poche.

L'objet dur et froid était un Luger P38 calibre 9 mm bien huilé, chargeur rempli, et muni d'un silencieux.

— Tu as un permis de port d'armes ? demanda Corentin avec un sourire carnassier.

Vers huit heures du soir, Than Shué, au deuxième étage du 36, quai des Orfèvres, décida enfin de lâcher le morceau. S'il lui avait fallu tout ce temps, c'était simplement qu'il avait eu envie de jouer, qu'il avait voulu les faire attendre un peu. Réflexe tout personnel d'ex-Service secret...

— Logiquement, fit-il tout à coup en se tortillant sur sa chaise, si je vous rencardé, j'aurai une réduction de peine ?

De toute façon, il était coincé. Dans sa poche gauche, le policier, aux yeux noirs pour lequel il éprouvait de l'estime professionnelle, avait trouvé un plan du service où était hospitalisée Annie Balardi. Avec la place de sa chambre indiquée...

— On verra, fit évasivement Corentin.

Ils étaient quatre autour de lui. Badolini, Dumont, Brichot et lui, et ils n'avaient pas l'air de vouloir plaisanter. Than Shué choisit de se contenter de la réponse de son vainqueur. Il aurait pu jouer les imbéciles, biaiser, ergoter, ce n'était pas son genre. Il avait son honneur.

— Vous savez, fit-il, je ne suis qu'un mercenaire. Mes employeurs ont fait des erreurs, je n'ai aucune raison de les couvrir désormais.

Corentin se tourna vers Charlie Badolini, l'air de lui dire : « Ça vous va, comme poursuite efficace de l'enquête ? » Il prit l'expression de marbre du visage de son supérieur pour un aveu que la fierté ne voulait pas extirper totalement de la gorge et s'intéressa de nouveau à Than Shué.

— Allez-y, fit-il.

Jean-Michel Labayre clignota des yeux, saisi par la lumière violente qui venait d'illuminer sa chambre de l'hôtel Hilton Suffren.

— Mais enfin, qu'est-ce que ça signifie ? glapit-il en ramenant les draps sur lui. Et sur la blonde de chez M^{me} Agnès, la remplaçante actuelle d'une autre dame tout à fait célèbre, qu'il sentait au bord de la crise nerveuse, écartelée sous lui.

— L'heure est légale, monsieur Labayre, et j'ai une commission rogatoire du juge d'instruction, si vous voulez bien lire.

Labayre attrapa la feuille double de couleur jaune sur laquelle un juge d'instruction près le Tribunal de Grande Instance du Parquet de la Seine commettait en toutes lettres « un officier de Police judiciaire, auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République » afin d'exécuter la mission suivante vu la procédure en cours concernant le sieur Labayre Jean-Michel, inculpé de complicité de séquestrations, détentions arbitraires, violences morales et physiques, actes prévus et réprimés par l'article 341 et suivant du Code pénal...

Il agita le papier.

— Ça va, j'ai compris...

— Allez, habillez-vous, conclut Corentin.

Il se tourna vers la « dame » qui l'étudiait et semblait le trouver à son goût.

— Désolé, ma belle, il y a urgence.

Le vieil athlète grisonnant tendit la main.

— C'est un paquet de Winston, hein ?

Corentin avança le paquet.

— Vraiment, ça me fait mal au cœur de vous en donner, mais je ne suis pas un chien.

Labayre sortit une cigarette et l'alluma. La fumée de sa cigarette préférée le revigora un peu.

— À propos de la réduction de peine, fit-il avec une veulerie qui jurait incroyablement avec son physique, je peux compter sur combien ?

Corentin jeta un regard fatigué sur lui.

— Vous en êtes encore là... Vous ne nous rendez pas service, vous devriez être plus intelligent.

Labayre rougit violemment. C'était bien sa chance... Il était venu à Paris pour cause sexuelle : cette fille de chez M^{me} Agnès pour qui il en pinçait, et voilà qu'à cause d'elle il s'était fait coincer... Ça, il savait bien d'où venait le coup. Than Shué, lui seul, savait qu'il venait. Ils devaient se voir, toujours dans le même bistrot vibrant du trafic de poids lourds...

— Vous avez parlé de réduction de peine ? interrogea Corentin, qui le fixait l'air tendu. (Il pensait à tout ; les aveux, l'« Agence », le mécanisme révélé... l'atrocité des combines...) Alors, reprit-il, n'en espérez aucune, mais vous aurez mon poing dans la gueule si, au cours de la conversation téléphonique que vous allez avoir maintenant avec la clinique des Bois, à Thonon, vous avez la moindre manifestation de puce à l'oreille, si vous voyez ce que je veux dire...

Labayre jaugea le long flic musclé qui lui faisait face, jumeau d'Alain Delon avec ses sourcils drus et ses yeux noirs.

— Voulez-vous faire le numéro, s'il vous plaît ? dit-il d'un ton uni.

Corentin composa les chiffres qu'il avait découverts avec sa gamberge, le 16... 50,75,03 et 78. Dès que la sonnerie retentit, il tendit le combiné à Labayre.

— Rappelez-vous : vous avez intérêt à être réglo.

Labayre attrapa l'écouteur et, alors, Corentin se dit qu'il y avait des gens vraiment faits pour la lâcheté.

— Allô, Albano, mon vieux frère, faisait Labayre, ça va ?... Tant mieux... Ecoute, la livraison de la petite nouvelle c'est pour demain. Oui, on viendra par le vol régulier de Swissair, c'est plus sûr, 18 heures 30 à l'aéroport, OK ?

Corentin lui fit un signe impérieux.

— Albano ? reprit Labayre, l'accompagnateur ne sera pas Than Shué... Non, il va très bien, il est pris sur Versailles, j'ai préféré assurer le coup. Deux hommes sûrs, tu les reconnaîtras... Un grand brun et un petit chauve à lunettes. Le brun, c'est Boris, le petit chauve, ne rigole pas, il s'appelle Mémé. OK ? Appelle-moi, hein, dès réception de la marchandise et puis pense au petit chèque.

Il raccrocha, l'air tranquille.

— Pourquoi vous en avez tant fait ? questionna durement Corentin.

Labayre happa une lente bouffée de Winston.

— Parce que je suis beau joueur, monsieur l'Inspecteur. Ça vous gêne, les gens qui sont beaux joueurs, et qui savent perdre ?

Il ricana.

— Evidemment, vous ne pouvez pas comprendre, vous êtes fonctionnaire.

Corentin se cabra.

— Ça suffit ! Je n'en supporterai pas plus longtemps.

Jean-Michel Labayre se gratta le nez.

— Joli tempérament, du nerf, de l'astuce. Tiens, je boirais bien un coup à votre santé. Vous n'auriez pas par hasard de la vodka Eristoff ?

Corentin sourit, amusé.

— Décidément, ça devient à la mode, ce truc-là. Mais non, monsieur le pourvoyeur de filles à dresser, nous n'en avons pas, question de crédit, sans doute. Il faudra vous serrer la glotte.

CHAPITRE XVII



Roxane souleva le drap qui mangeait son visage.

— Ça va, Boris ? murmura-t-elle.

Ils étaient dans la zone hors douane de l'aéroport de Genève-Cointrin, et elle était installée dans un fauteuil roulant obligeamment fourni par la Swissair à l'arrivée de l'avion. La raison officielle, diffusée par radio depuis Paris, de cet empressement suisse : M^{lle} Roxane Ebrart était frappée d'une maladie rare à son âge : une spondylarthrite ankylosante aussi bien que galopante, et qui nécessitait d'urgence son traitement dans une clinique de Thonon appelée des Bois.

Boris agrippa cérémonieusement les poignets de direction du fauteuil roulant.

— Merci, fit-il grave, aux employés qui cherchaient à le remplacer.

Il s'avança à travers le hall, poussant son chariot avec le sérieux d'un infirmier confirmé. Derrière lui, Aimé Brichot, plus élégant que jamais dans sa tenue bon chic bon genre de médecin accompagnateur.

Ils passèrent la douane sans problème : pas la moindre vérification des passeports. Maintenant, il s'agissait de prendre la voiture venue de Thonon, puis on repasserait la douane. Bizarrerie des voyages par avion vers la Haute-Savoie : le seul aéroport est Genève, en pays étranger...

Corentin se pencha sur le fauteuil d'infirme.

— Tu ne te sens pas trop idiote ?

Roxane éclata de rire :

— Pour une fois que je vis dangereusement, je ne vais pas me plaindre.

Il avait eu l'idée de se servir d'elle le matin. À Thonon, Albano et Ozeck, les deux salauds, attendaient livraison d'une Nina Hagen c'est-à-dire d'une fille susceptible, au bistouri, de lui ressembler. Roxane était blonde, avec un front bombé, fine, ça pouvait donner un futur sosie chirurgical de la chanteuse...

Elle avait accepté la proposition en battant des mains.

— Chic, on va avoir peur !

Sous les lumières douces du parking de Genève-Cointrin, le gros break Mercedes gris luisait doucement. Corentin et Brichot y enfournèrent délicatement Roxane. Un grand quinquagénaire sec les avait accueillis.

Ozeck en personne...

— Le voyage s'est bien passé ? interrogea-t-il en tournant sa clé de contact. Pas de problème avec la fille ?...

Corentin lui demanda poliment de remonter sa vitre.

— Aucun, Than Shué l'a piquée au départ.

À l'arrière, Roxane jouait à la perfection les infirmes à vie, étendue sur sa couchette de plastique blanc, moralement soutenue par Aimé Brichot.

— Non, ça va, vraiment, fit Corentin, évasif.

Ozeck tendit son passeport au poste de douane et leur demanda les leurs. Tout se passa dans du beurre, et au poste français aussi. Le break Mercedes fonça, mollement balancé, vers Thonon.

— Si Than Shué l'a piquée, disait Ozeck, on peut parler tranquilles. Alors, vous êtes qui, vous, au juste ?

Corentin baissa un peu la radio.

— Labayre vous l'a dit, non ? Il fallait mettre un peu de sérieux dans tout ça, après les événements récents... On est recrutés dans ce but.

Ozeck fronça les sourcils en abordant le carrefour où il fallait se méfier de ne pas prendre vers Annemasse.

— Ça je dois dire, du côté de l'Agence, pas brillant...

Corentin tourna les yeux vers la gauche.

— Illuminée, la Suisse, hein ?

Ozeck jeta un regard vers le lac.

— Tiens, signe de mauvais temps pour demain.

La conversation s'arrêta. Ils roulaient. Thonon, c'était finalement très loin de Genève et dans la nuit, Corentin, Brichot et Roxane commençaient à en avoir assez d'attendre le moment décisif. Ça traînait. Vu de Paris, Genève-Thonon, ce n'est rien. Une fois sur place, des kilomètres de virages et de feux

rouges, même la nuit.

— On y est, dit enfin Ozeck. (Le break s'engagea dans une allée gravillonnée.) Excusez pour le bruit sous les pneus, mais, ici, le gravier à son importance.

Il partit d'un rire gras en serrant le frein à main.

Il était peu avant minuit quand Roxane fut conduite dans une chambre ripolinée. Boris Corentin s'interposa vivement quand Ozeck s'avança, seringue à la main.

— Mais, protesta le médecin radié, il faut bien que je lui administre son calmant !

Corentin prit l'air fatigué.

— Mais je vous ai dit qu'elle avait eu sa dose de neuroleptiques il y a deux heures. Vous ne voulez pas la tuer, bon Dieu !

Ozeck contempla Roxane.

— Ça, elle a l'air abruti, avoua-t-il.

— Alors, laissez-la. Demain, il fera jour. Allons dîner, j'ai faim.

À leur troisième bouteille de château Ripaille, Ozeck se sentait tout à fait en confiance. Les nouveaux qu'il avait reçus dans la salle à manger boisée de la partie cachée de la clinique des Bois, avec vue sur le lac par la grande baie vitrée, étaient des drôles. Irrésistible, surtout, le petit chauve à lunettes qui racontait comme pas un des histoires belges. Un genre qu'il adorait tout particulièrement. Mis en confiance, il sortit les alcools.

— Une Eristoff ? Ça vaut le déplacement, vous savez. À votre place, je ne dirais pas non.

Ils sirotèrent ensemble. Boris Corentin avait l'air absent. Aimé Brichot se grattait la moustache en essayant de ne pas paraître trop nerveux.

Ainsi, l'affaire atteignait le terme de sa résolution. Une organisation ignoble de mise en esclavage de filles raptées allait enfin trouver sa limite définitive. Déjà, un pan de l'organisation était sous les verrous. Labayre, le patron de l'Agence, et Than Shué, sans compter le reste de l'Agence cueilli, les uns après les autres, sur indication de Than Shué. Restait le gros morceau, la clinique. Ils y étaient mais, là, tout devenait plus sérieux.

Ozeck le leur avait révélé, entre amis : trois filles étaient en dressage ici. Une « Marilyn Monrø », une « Twiggy », et une « Karen Cheryl ». Avec la « Nina Hagen », ça ferait quatre.

Corentin lorgnait vers Brichot, espérant que tout l'alcool bu depuis tout à

l'heure ne lui ferait pas faire de gaffe. Car c'était le fil du rasoir ! Les fous d'ici tenaient quatre malheureuses à leur merci !

Ozeck lui prit la main. Visiblement, la vodka Eristoff commençait à le chauffer.

— Vous m'êtes sympas, tous les deux, tenez, toi surtout, le chauve façon anglische !

Aimé Brichot eut une brusque envie de se laisser aller à un « eczéma de vexation », selon les termes médicaux. Il se contint. Pas d'eczéma.

— Alors, je vous fais une proposition, poursuivit Ozeck en repassant de façon saugrenue au château Ripaille. Dans un quart d'heure, Albano opère. Il n'est pas venu dîner avec nous parce qu'il se prépare et pour cause ! Délicat. Il va fabriquer une « Karen Cheryl », ce soir.

Il ricana en fouillant la boîte de cigares qu'il avait attrapée sur une commode Régence derrière lui.

— Je ne sais pas où vous avez racolé votre « Nina Hagen », mais la « Karen », c'est assez exemplaire, pour la petite histoire...

Aimé Brichot jeta un regard en coin vers Boris Corentin. Une façon de dire : « Ecoute, écoute bien. Au fond, c'est rare de côtoyer quelqu'un d'aussi ignoble que ce type. Il faut étudier. Un cas... »

— Le coup parfait, reprenait Ozeck. Cherbourg ! Vous connaissez Cherbourg ? Un sacré port de mer, le bout du Cotentin, le bout du monde. Elle y naviguait en Solex, la petite Claire. Et un vieux retraité, à la fois indic à la police et indic chez nous, l'avait repérée ! Il a touché sa pige, cinq mille francs... Et hop, enlevée Claire, ça n'a pas traîné.

— Il avait l'œil, votre retraité, apprécia Aimé Brichot, qui tournait dans sa main son verre de vodka Eristoff sans se décider à la boire. Il n'était pas contre cet alcool, mais la vodka, ce n'était pas son genre, pas plus que le whisky, d'ailleurs.

— Ah, ça ! explosa Ozeck, auquel les mélanges ne valaient rien, c'est un fameux personnage. Ancien de la Légion Sidi-Bel-Abbès et l'Indo, Duplexi, il s'appelle. Curieux, il paraît que c'est corse, malgré que ça semble invraisemblable.

Corentin et Brichot enregistrèrent le nom ensemble, en silence.

Ozeck avait définitivement décidé qu'ils étaient tous des frères. Ahurissant comme ce qui devait être une vieille organisation, mathématiquement menée, pouvait flancher, comme ça, à cause de trop de vin rouge et de vodka, un soir de réception d'une nouvelle marchandise.

— Venez, dit-il avec emphase en levant son verre, Albano va œuvrer, ça vaut le coup d'œil. Un vrai génie. Vous allez voir ça, la petite Claire, va devenir « Karen Cheryl ». En quatre heures au plus, et quand je vous dis qu'Albano est un génie, je n'exagère rien.

Il but encore.

— Savez-vous qu'il n'a besoin d'aucune autre aide que moi ? Ahurissant, non ? Vous pensez à toute la débauche d'acolytes, d'habitude, autour d'une table d'opération, quasiment toujours pour cause de remboursements de Sécurité sociale !

Il soupira :

— Quelle époque ! On se met à dix pour faire le travail que deux feraient. Seulement voilà ! il y a la Sécurité sociale ! Le Remboursement ! avec un grand R.

Il hoqueta.

— La France va crever de remboursement.

Il rit.

— Je vous assure, je ne débloque pas, c'est dément d'illogisme et de truquage, cette affaire de remboursements de Sécurité sociale.

Il parut rêver.

— Supprimez-la – vite – et les finances de la France retrouveront leur équilibre...

Il se leva.

— Assez causé, oui ou non, vous voulez assister à l'opération ?

Sur le chemin de la salle d'opération Ozeck leur montrait des choses à travers des portes vitrées. Une Marilyn Monroe à plat ventre, écartelée, sur un sommier métallique. Une Twiggy assise sur une chaise de bois blanc, renversée, nuque en avant, comme dans un film d'horreur, les bras attachés en arrière au dossier de la chaise. Puis une Nina Hagen... Roxane, l'air docile sur un lit de départ. Normal... Heureusement que les supplices, ici, prenaient certains délais...

Corentin accéléra le mouvement.

— Albano, il n'a pas encore commencé à opérer, n'est-ce pas ?

Il posait la question avec une angoisse secrète. Il songeait à Annie Balardi, que personne, elle, n'était venu sauver à temps du bistouri...

— Je ne crois pas, murmura Paul Ozeck, enfin, on va bien voir.

Claire Delteau avait l'air de dormir avec une sagesse d'enfant. Nue sur la table d'opération, elle respirait doucement. Des appareils de contrôle étaient collés, via des pastilles blanches, aux « endroits stratégiques » de sa « survie de base » selon l'argot médical.

Ce que remarquèrent tout de suite Boris Corentin et Aimé Brichtot, c'est qu'elle était ravissante. Et qu'elle se passerait bien de ressembler comme une sœur jumelle à Karen Cheryl.

Au-dessus d'elle, un sexagénaire chauve en blouse verte, bonnet vert et gants verts, se penchait avec des yeux gourmands. Le docteur Albano, prêt à officier de nuit dans sa clinique secrète. Pour qu'une nouvelle fois une marchandise corresponde à la demande du client – et qu'après, on la livre au phénomène hypnotique signé Ozeck. La pièce était une vraie salle d'opération, avec tout le détail des pinces et autres bistouris nickelés disposés sur leurs tables précises. Mais ici, on ne voulait pas guérir, ni rendre à une femme désolée de son physique une beauté à laquelle elle aspirait.

Il s'agissait de répéter les crimes commis des dizaines de fois. De tailler au bistouri dans le visage des filles de vingt ans qui ne demandaient qu'à garder leur visage et se moquaient bien de ressembler à une vedette, une star ou une chanteuse. Combien étaient passées ici, avaient souffert sous le couteau du boucher ?

Corentin revoyait les cicatrices derrière les oreilles, aux ailes du nez, d'Annie Balardi, la « Mireille Mathieu » toujours dans le coma à l'hôpital de Versailles, que les acolytes des deux fous dont ils jouaient présentement les complices, Aimé Brichot et lui, avaient un jour transformée après l'avoir droguée.

Le vieux chirurgien gras se tourna vers les nouveaux.

— Je vais commencer par les arcades sourcilières, dit-il. Regardez-bien, ça vaut le spectacle.

Il se rengorgeait presque et on sentait qu'il était fier de son talent. Aimé Brichot poussa son coude dans le flanc de sa flèche.

— Boris, souffla-t-il, si tu n'y vas pas, j'y vais.

Corentin fit mine de se masser le nez.

— À toi l'honneur, Mémé, montre ce que tu sais faire.

Albano et Ozeck ne cherchèrent même pas à vérifier si le luger P 38 à canon noir que le petit chauve à lunettes de myope avait exhibé devant lui, était un jouet suisse pour enfant de riches Saoudiens. Ils avaient compris. Eux aussi, même s'ils se le dissimulaient à eux-mêmes, savaient que le vent avait tourné. L'affaire Annie Balardi... L'échec de son élimination, dix fois promise par Labayre, dix fois remise...

Ozeck se mit à haleter, au bord de l'infarctus. Albano se jeta sur lui.

— Vous permettez ? Il va mal.

Il lui prit le pouls.

— Il va vraiment mal. Début d'infarctus.

Ça paraissait vrai, Corentin laissa faire :

Albano piquait le bras. Ozeck mourut instantanément, et ce fut une fin bien douce pour un criminel comme lui.

Corentin agita Albano par les épaules.

— C'est fini, cria-t-il, vous ne nous jouerez plus !

Le vieux médecin marron le regarda.

— Mais si, murmura-t-il, je vous jouerai, comme vous m'avez joué avec cette fausse livraison. Je me suis piqué, moi aussi, vous ne l'avez pas vu ? Vous ne voyez pas tout... Je vais mourir.

Il pâlisait curieusement. Cela commençait par des taches blêmes sur les bajoues, puis elles remontaient, envahissant peu à peu tout le visage.

Corentin et Brichot observaient ce suicide collectif avec stupeur. Ça y était. Ils arrivaient au but. Ils allaient enfin pouvoir remplir tout un dossier énorme, et, soudain, tout leur filait entre les doigts. Plus personne en face d'eux. Albano venait de pousser son dernier soupir. Après Ozeck. Et il n'y avait plus, sur le carrelage de la salle d'opération, que deux cadavres jumeaux, autour de la table où dormait toujours celle qui ne serait jamais Karen Cheryl.

Aimé Brichot se gratta la moustache.

— En principe, une anesthésie, il y a bien un moment ou un autre où on en sort ?

Il y avait un sacré remue-ménage dans la clinique des Bois. À croire que toute la gendarmerie et la police de la Haute-Savoie avaient décidé de faire la fête ici. Les corps d'Albano et d'Ozeck, médecins déchus, s'enfouaient dans des breaks sous des projecteurs violents. Un peu plus haut, à l'intérieur, des filles transformées en loques ballottaient dans les bras de gros gendarmes locaux musclés. Des administratifs charriaient déjà des dossiers. Ça sentait le début de l'instruction judiciaire, la paperasserie et tout le reste. Corentin alluma une Gallia et entraîna Brichot vers l'allée gravillonnée du jardin, d'où on voyait les lumières de Lausanne, de l'autre côté du lac. Il remuait des pensées sombres : ces filles, que deviendraient-elles ? Claire Delteau, sans doute, serait sauvée, mais « Marilyn » ? « Twiggy » ? Combien de mois de rééducation seraient nécessaires pour une vie de nouveau normale ? Et avec quel succès ? Et Annie Balardi, opérée ici, dressée ici ?...

Il fumait, contracté. Il y avait vraiment des moments où il était dur d'exercer un métier qui vous oblige à connaître le puisard de l'âme humaine...

Une petite main chaude se posa sur son épaule.

— Ah, Roxane, fit-il, en se tournant.

Elle accentua sa caresse.

— Si tu veux me dire merci pour ma collaboration à tout ça, fit-elle d'une voix provocante, il y a un hôtel excellent tout à côté, le *Royal Evian*. Je connais le concierge de nuit. Il était au *Mont d'Arbois*, à Megève, le *Mont d'Arbois* a fermé, il travaille là-bas, désormais. Il nous trouvera bien une chambre...

Aimé Brichot s'arracha à la contemplation du lac.

— Bonjour, vous ! fit-il en direction du balcon de bois voisin. Il était heureux, le matin était lumineux et l'hôtel splendide. Une survivance d'autrefois, avec des chambres gigantesques aux murs couverts de boiseries marquetées au même curieux motif de grappes de raisin.

Sur le balcon d'à côté, Roxane serra autour d'elle son peignoir de bain en tissu-éponge orange.

— Bonjour, Mémé ! Bien dormi ?

— Comme un ange, et vous ?

Il s'en voulut aussitôt de sa question. Une fille pouvait-elle dormir comme un ange quand elle passait la nuit avec un étalon du genre de Boris, sa flèche ?

Roxane parut ignorer la question.

— Tiens, fit-elle, vous avez vu les joggers, en bas, dans le parc ?

Brichot renoua la ceinture de son peignoir.

— Ils ont du courage !

Roxane s'étira, observant d'un œil distrait le lac Léman où des voiliers faisaient déjà la course.

— Ça oui, ils ont du courage.

Elle sourit et Aimé Brichot, marié, fidèle et père de deux jumelles, la trouva très belle avec son front bombé et ses longues boucles blondes flottantes.

— *Tchao*, fit-elle en retournant dans sa chambre. On se retrouve au restaurant à une heure ?

Il agita la main, remué.

Il y avait des créatures qui n'étaient pas pour lui. Mais seulement pour Boris... Il rentra, lui aussi, pas jaloux, seulement préoccupé d'un problème qui venait de lui sauter au visage : il avait oublié, hier à Paris, dans l'excitation du départ, sa crème à raser aussi indispensable que favorite.

Boris Corentin fumait une Gallia, nu en travers de son lit. Il venait d'appeler Paris. Histoire de rendre compte à Charlie Badolini, et les nouvelles qu'il avait reçues de la bouche même du patron, rendu affable par le succès de ses subordonnés, étaient bonnes. Très bonnes : Annie Balardi, hier, avait commencé à reconnaître sa mère. Et Charlie Badolini avait ajouté que M^{me} Balardi avait accepté l'idée que sa fille aurait désormais un autre visage.

Il soupira : Josselyne, l'infirmière, elle, n'aurait jamais un autre visage, à part celui de la mort...

Il sentit quelque chose de bizarre se passer du côté de sa hanche gauche. Roxane, peignoir ouvert, examinait sa hanche.

— Tiens, murmura-t-elle, tu as un drôle de grain de beauté à cet endroit-là.

Il se tourna, avec un mouvement puissant du buste et des reins.

— Quel endroit ?

Il n'y avait rien.

— Tes conne, murmura-t-il, amusé.

Elle se jeta, bouche ouverte comme pour avaler une anguille géante, sur le « grain de beauté » du grand flic aux yeux noirs.

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII
CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
CHAPITRE XIV
CHAPITRE XV
CHAPITRE XVI
CHAPITRE XVII
TABLE

[1] Neuroleptique et tranquillisant, utilisés dans les cliniques psychiatriques pour contestataires, en URSS. L'effet produit : le sujet accepte comme allant de soi tout ce qu'on lui raconte.